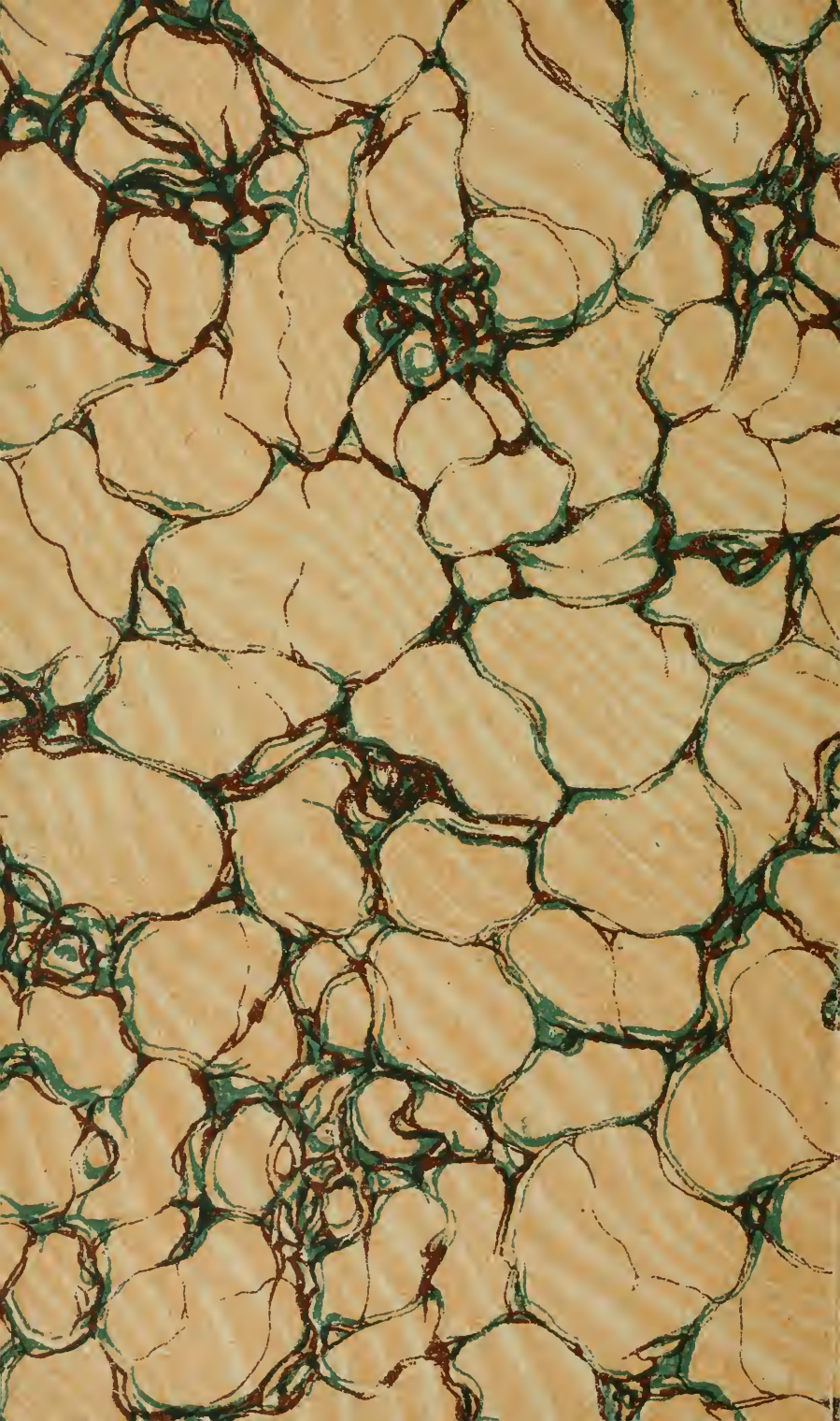
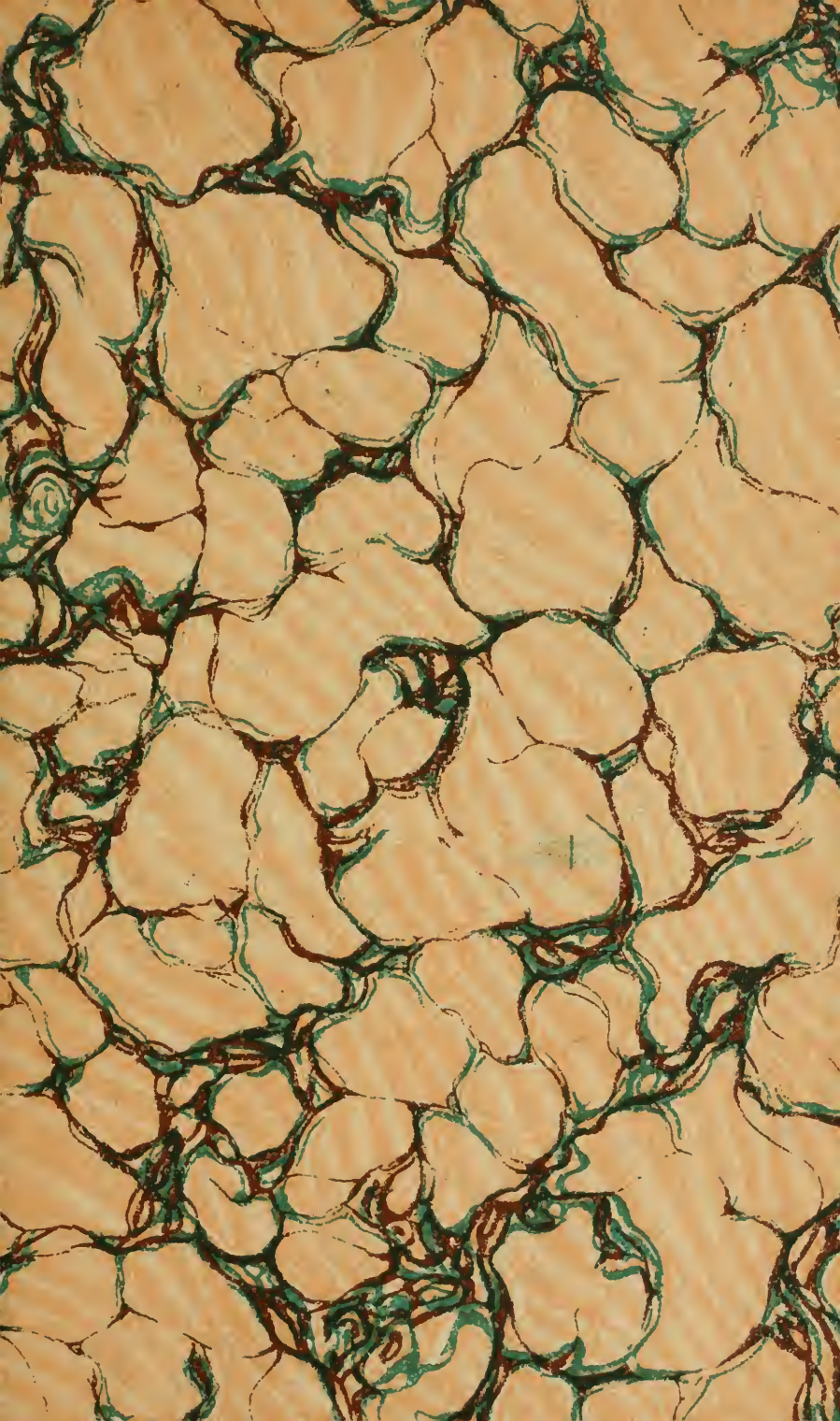




PQ
2471
.V7
Z56
1843
SMRC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/louisveuillot00corn

162

CONGRÉGATION
DES ENFANTS DE MARIE
MARMOUTIER

LOUIS VEUILLOT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

MONSEIGNEUR FREPPEL

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET INÉDITS

Un fort volume in-8. 5 fr.

LES MALFAITEURS LITTÉRAIRES

Un fort volume in-18 jésus. 3 fr. 50

ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. Ve RETAUX. — 1893

Hehoß. Dujardin

Imp. Eudes et Chassepot

LOUIS VEUILLOT

Rétaux et Fils Editeurs

LOUIS VEUILLOT

PAR

LE P. ÉTIENNE CORNUT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée

PARIS

VICTOR RETAUX ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1893

(Droits de traduction et de reproduction réservés)

A MADEMOISELLE ÉLISE VEUILLOT

Mademoiselle,

Ce livre vient à vous de plein droit. Vous avez été pour le grand chrétien qu'il voudrait faire mieux connaître, beaucoup plus qu'une sœur : la mère de ses enfants orphelins, l'ange de son foyer, la providence de sa vie, la confidente de ses travaux, l'appui et la joie de son cœur.

C'est grâce à votre dévouement qu'il a pu méditer en paix, sans être distrait par des soucis vulgaires, tant de pages immortelles écrites pour la défense de l'Église, de la France, des faibles, du bon sens et de la saine littérature. Ceux qui les lisent partagent sa reconnaissance avec une admiration attendrie.

Permettez au plus humble de tous, Mademoiselle, de vous le dire et de vous remercier en vous offrant cette modeste étude où votre nom revient sans cesse ; elle n'a d'autre mérite, surtout d'autre ambition, que d'être l'écho affaibli mais fidèle des pensées et des sentiments de votre glorieux frère, Louis Veuillot.

PRÉFACE

Rien n'est plus rare, en ce siècle, que de voir une longue vie s'achever glorieusement dans l'unité de principes et d'action; et plus encore un beau talent et un noble caractère se dévouer sans défaillance et avec un parfait désintéressement à une grande cause. L'esprit, le génie même n'y suffisent pas; il y faut la conviction, la conscience et le cœur. La conviction fait naître et nourrit l'enthousiasme, sans lequel on ne fait rien d'extraordinaire; la conscience prévient ou surmonte les tentations et empêche de dévier; le cœur, enfin, met partout sa chaleur et sa flamme; c'est le grand ressort de l'activité libre et la vraie mesure de l'homme, parce qu'il dirige et couronne toutes ses autres puissances.

Qu'on parcoure du souvenir l'histoire littéraire et politique de la France depuis cent ans; on n'y verra qu'à de longs intervalles ce fortifiant spectacle. Les dons n'ont pas manqué : la Providence s'était montrée prodigue; mais presque tout a été stérilisé, parce que la dignité de la vie et la vaillance de l'âme ont fait défaut. Le sensualisme et le scepticisme, deux vents brûlants,

ont passé sur le siècle et y ont tari les sources des pensées sublimes et des héroïques vertus. A qui sait comprendre, cet avortement général du talent démontre d'une manière péremptoire la nécessité des croyances pour former un grand siècle.

Il y a des exceptions à cette déchéance ; elles se rencontrent presque toutes dans le camp religieux et catholique. C'est naturel : la vérité seule peut préserver de l'orgueil égoïste et de l'inconstance cupide. Sa lumière, en rayonnant sur l'humanité, la transfigure et la purifie. Comparez la vie morale de Joseph de Maistre, de M. de Bonald, de Montalembert, de Mgr Pie, du P. de Ravignan ou de Louis Veuillot à celle d'un Cousin, d'un Michelet, d'un Thiers, d'un Victor Hugo, d'un Alfred de Musset, même avec celle d'un Guizot ou d'un Lamartine ! Quelle différence d'unité et de vraie grandeur ! Pour quiconque n'adore pas uniquement le succès ou le bruit, la puissance ou la richesse, il n'y a point de gloire sans vertu ; mais la vertu sans pratique religieuse est une plante sans racines ; elle tombe en poussière sans donner des fruits.

C'est surtout la valeur morale et littéraire que nous nous proposons d'étudier en Louis Veuillot, en nous tenant à l'écart des questions irritantes qui ont agité sa vie de polémiste et d'écrivain. A vrai dire, bien que

notre cadre soit restreint, nous l'y retrouverons tout entier, parce que nous allons au foyer même de la vie. Au physique, c'est du cœur que le sang s'élance, et c'est au cœur qu'il revient ; au moral, c'est de la volonté libre que tout découle, et c'est à elle que tout aboutit. Un grand génie sans un grand cœur ressemblerait à ces soleils d'hiver qui peuvent éblouir par leur éclat, mais qui sont incapables de faire gonfler un bourgeon ou de colorer la plus petite fleur.

D'autres raconteront en détail les luttes et les triomphes de l'incomparable athlète ; ils analyseront et glorifieront, en les replaçant dans leur lumière et leur milieu, les œuvres multiples et merveilleuses de cet écrivain qui fut à la fois journaliste hors ligne, conteur ravissant, satirique étincelant de verve, critique d'un goût délicat et d'une sagace impartialité, artiste et poète original, philosophe aux vues nettes et larges, moraliste pénétrant sans pessimisme, enfin épistolier inimitable par son prodigieux esprit et sa virile tendresse.

Cette richesse de dons intellectuels et cette souplesse de style, qui le rendaient capable des travaux les plus difficiles, n'expliquent pas encore suffisamment l'inflence considérable que Louis Veuillot a eue sur le mouvement religieux et littéraire de notre temps. Personne, en effet nous espérons le faire toucher du

doigt, n'y a tracé un sillon plus large et plus lumineux, depuis Joseph de Maistre, dont il a reçu l'héritage et dont il a complété l'œuvre ; émule glorieux de ce maître dont il se proclamait l'humble disciple et l'imperturbable continuateur. Il faut reconnaître ici une vocation divine et une admirable correspondance aux grâces qui l'ont accompagnée.

Cette carrière de cinquante ans est un champ immense à qui voudrait l'étudier sous tous ses aspects, la suivre dans tous ses détails. Notre ambition est moindre : nous nous contenterons de montrer une fois de plus à quelle hauteur la foi catholique peut transporter le talent et la vie d'un homme. Il nous suffira, pour cela, d'exposer à grands traits quelles furent les relations de Louis Veuillot avec Jésus-Christ et l'Église, avec sa famille et ses amis, avec ses compagnons d'armes et ses adversaires, enfin avec cette France dont il reste l'un des plus magnanimes et des plus glorieux enfants.

L'histoire complète et sincère viendra. M. Eugène Veuillot connaît toute la vérité ; il la doit à la mémoire de son illustre frère, à son œuvre, à ses amis, au public et à la postérité. C'est plus que son droit de la dire quand il jugera l'heure venue ; c'est son devoir, et il n'y faillira pas.

LOUIS VEUILLOT

LES ORIGINES

I

Sous la Terreur vivait à Boynes, en Gâtinais, terre de vieille France, un vaillant charron nommé Jacques Adam. Sa femme s'appelait Marianne Bourassin.

« Marianne avait cinq pieds six pouces, taille assortie à celle de Jacques. Elle était agile et bien découplée ; elle pouvait porter toute seule une grosse roue de voiture. Son regard était doux, sa voix douce, son cœur doux.

« En 93, on voulut traîner par les rues le grand crucifix qui ornait l'église. Jacques Adam crut bon d'aller prendre l'air assez loin du village ; mais Marianne entra dans l'atelier désert et s'empara de la plus lourde cognée. Avec d'autres femmes du village, elle se plaça devant le crucifix, armée de cette cognée qu'elle maniait comme si c'eut été son fuseau ; et elle déclara bellement qu'elle abattrait le premier qui oserait toucher à la sainte image.

Elle l'aurait fait, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu. C'est pourquoi personne n'insulta le crucifix ; et quand le soir vint, les vaillantes femmes l'emportèrent de l'église et le mirent en sûreté. »

Le petit fils de cette chrétienne devait être l'un des maîtres modernes de la prose française et l'un des plus intrépides champions de l'Église au dix-neuvième siècle, et c'est à cet acte héroïque de son aïeule qu'il attribuait la grâce de sa vocation. C'est l'âme et l'œuvre de ce descendant de Marianne Bourassin que je me propose d'étudier dans ce livre. La plume a remplacé la hache ; mais la foi et le cœur sont les mêmes ; les ennemis aussi.

La tâche a ses charmes ; peu d'âmes ont été plus vaillantes et plus aimables, peu d'œuvres plus belles et plus fécondes ; peu d'écrivains ont fait vibrer avec cette puissance toutes les cordes humaines et su allier à ce degré l'admiration et la satire, le pathétique et la grâce.

Elle a aussi ses périls, car c'est une banalité d'avancer que parmi les polémistes contemporains nul n'a été plus obstinément calomnié par ses ennemis, loué avec plus d'enthousiasme par ses partisans que le rédacteur en chef de l'*Univers*. Je m'efforcerai de ne pas sortir des limites d'une impartialité affectueuse et de concilier les droits de la reconnaissance et ceux de l'histoire. Le soldat de l'Eglise n'a besoin que de la vérité.

Enfant du peuple et né à Boynes, en 1813, entre la

Bourgogne et l'Orléanais, Louis Veuillot réunit dans son tempérament la sève généreuse du vin et la saveur nourrissante du blé. Il n'a pas, comme tant d'autres, rougi de son humble origine et renié ses parents pour se faire des aïeux illustres. C'est de lui-même que nous tenons les détails les plus précis sur son père, sur sa mère et sur ses premières années. Rien n'égale le charme attendri et l'émotion virile de ces premiers souvenirs. On nous reprocherait de ne pas citer ces pages célèbres. Nous regrettons de les abréger.

« Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier, qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers; s'arrêtant partout où il rencontrait de l'ouvrage, repartant aussitôt qu'il n'y en avait plus; heureux s'il emportait de quoi vivre jusqu'au terme de sa course nouvelle, mais sûr de laisser derrière lui bonne renommée, et de trouver, lorsqu'il reviendrait, bon accueil. Il se nommait François.

« Son plaisir était la paix d'une âme innocente et la joie de ses vingt-cinq ans, qui jetaient un brave défi à toutes les rigueurs du travail et de la pauvreté.

« Un jour, traversant une bourgade du Gâtinais, il vit à la fenêtre encadrée de chèvrefeuille d'une humble maison, une belle robuste jeune fille qui travaillait en

chantant; il ralentit sa marche, il tourna la tête, et ne poussa pas sa route plus loin. La fille était vertueuse autant qu'agréable; elle aimait le travail; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse; un sens droit et ferme réglait ses discours; les fortunes étaient égales; les cœurs allaient de pair; le mariage se fit. Riche désormais d'une bonne et fidèle compagne, le pauvre ouvrier nomade fixa sa tente aux lieux où la Providence avait permis qu'il trouvât ce trésor, persuadé que là aussi se trouverait le pain, jadis errant, de chaque jour. Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure; mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau, fut de lui apprendre à lire, afin, sans doute, que, quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain par le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait.

« Si je suis le premier de mon nom et du nom de ma mère qui ait su lire, ou tout au moins qui ait su un peu d'orthographe, c'est probablement, après Dieu, à ce craintif instinct de l'amour paternel et de la pauvreté que je le dois.

« Un négociant frustra mon père du prix de plusieurs années de travail. Ruiné de fond en comble par une perte de quelques centaines de francs, il quitta le pays, sur les instances de ma mère, qui avait l'âme fière et hautaine, et partit avec elle, emmenant mon frère encore

dans ses langes, et moi qui sortais du berceau, pour venir chercher de nouvelles ressources, mais surtout pour cacher sa misère au sein de Paris. Ce qu'ils déployèrent de résignation stoïque et d'héroïsme indomptable ne se peut décrire. Cette détresse dura six ans. Je n'en vis rien. Quand je la connus, elle avait cessé.

« Mon père et ma mère se conduisaient d'après les règles d'une probité rigide ; ils élevaient à la sueur de leurs fronts quatre enfants, car après les deux garçons étaient venues deux filles; ils travaillaient sans cesse; pas de fête, pas de repos, pas de nuit, en quelque façon, pour eux; ils ne cessaient de travailler que quand l'excès des fatigues et des privations amenait une maladie : ils nourrissaient de leur sang et de leurs jours cette nombreuse famille qui avait toujours faim ; ils venaient, avec une générosité sublime, au secours de leurs parents, encore plus misérables qu'eux. Hélas! ils remplissaient de la religion tous les devoirs, moins ceux qui consolent et qui font espérer. En nous épargnant tout ce qu'ils pouvaient nous sauver de leurs souffrances, ils ne savaient que nous dire : « Habituez-vous à la peine, vous en aurez! » Et pas un mot de Dieu.

« Je le dis à la honte de mon temps, non à la leur : ils ne connaissaient pas Dieu. Enfants tous deux à l'époque où l'on massacrait les prêtres, ils n'en avaient point trouvé dans leurs villages pour les élever, et tout ce qu'en vieillissant ils avaient entendu dire aux plus habiles qu'eux, de l'Église et des ministres de la reli-

gion, leur en inspirait l'horreur. Seulement, ma mère, par un reste des traditions de sa mère, voulait que j'allasse le dimanche à la messe, où elle venait elle-même aux grandes fêtes, et m'avait appris quelques bribes de l'*Ave Maria*, que je récitais le soir au pied de mon lit.

« Partageant le sort des enfants du pauvre dans ce qu'il a de plus mauvais, je n'eus point le bonheur d'aller à l'école des Frères. Je fus jeté dans une infâme école mutuelle ; et il fallait tous les mois deux journées de travail de mon pauvre père (je n'y pense que la sueur au front, mon père en est mort à la peine !), il fallait deux journées de ce travail sacré pour payer les leçons de corruption que je recevais de mes camarades, et d'un maître qui était ivre les trois quarts du temps.

« Cet élu du conseil municipal, n'ayant pas assez, pour sa soif, de sa classe et de son monopole, tenait encore abonnement de lecture, et nous faisait porter aux dames et aux puissants de l'endroit les romans de Paul de Kock, de Lamothe-Langon, de tous les auteurs enfin qui pouvaient plaire à des conseillers municipaux de la banlieue, en 1824, après qu'il avait fait l'éloge de ces *productions charmantes* (c'était son mot) par des circulaires par nous écrites sous sa dictée. On pense si nous nous privions de lire ces beaux ouvrages en les colportant ainsi. Je n'y manquais pas pour ma part, et il est telle de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. Poussé à la table sainte par des mains ignorantes ou tout à fait impies, je m'en

approchai sans savoir à quel redoutable et saint banquet je prenais part; j'en revins avec mes souillures, je n'y retournai plus. Pardonnez-moi, mon Dieu, et pardonnez-leur! »

L'éducation des Frères de la doctrine chrétienne fut un des poignants regrets de Louis Veuillot. Leur Supérieur général lui ayant demandé la permission de publier des extraits de ses œuvres, il lui répondit aussitôt :

« Mon champ est à vous. Prenez-y une gerbe à votre gré. J'accepte cet honneur, que je n'aurais pas osé vous demander. Je voudrais avoir été votre élève. J'y avais droit par ma naissance et ma fortune. Ce n'est pas ma faute si j'ai eu d'autres maîtres. Je suis un pauvre enfant du pauvre peuple. Dieu m'a fait la grâce d'entrer dans le bon chemin, parce qu'il est plein de miséricorde ; mais, si j'avais reçu vos leçons, j'aurais marché mieux et plus vite.

« Coupez, retranchez, corrigez à votre guise; donnez les titres qui vous plairont. Je vous demande la grâce de vous charger de tout, car je commence à être vieux et fatigué, et je suis toujours très occupé.

« Vous me récompenserez au delà de tous mes mérites, si vous voulez bien prier un peu pour votre très obéissant et très respectueux serviteur.

« Ma première communion faite, j'eus à gagner ma vie. A la maison, l'appétit allait croissant, en même

temps que décroissaient, usées par un rude travail, les forces de mon père. Ma plus jeune sœur marchait seule : son premier pas, rendant ma surveillance moins nécessaire, avait, par le fait, supprimé le seul emploi qu'il me fût possible de remplir au profit de la communauté. Je n'étais plus qu'un consommateur inutile ; il fallait songer à me donner un état.

« Le soir donc, au coin de l'âtre où fumait un avare tison, l'on tenait conseil ; et, comme le petit Poucet, j'écoutais en feignant de dormir. « Que ferons-nous de lui ? disait mon père. — Eh ! mon Dieu, reprenait sa femme, un malheureux ! et elle essuyait une larme. — Il serait bon horloger, continuait le digne homme. — L'apprentissage, reprenait-elle, coûte cher. — Ébéniste ? — C'est trop long. — Maçon ? — C'est trop pénible ! — Cordonnier ? — C'est trop sale ! »

« Puis les rôles changeaient. Ma mère faisait les propositions, mon père objectait. — « Plaçons-le chez notre tailleur, disait ma mère ; c'est un ami, il en aura soin, et ne nous prendra pas grand'chose. — Bah ! s'écriait mon père ; tailleur ! un métier de femme et d'estropié ! — Eh bien ! mettons-le chez un épicier. — Un état de bête ! D'ailleurs, il ne pourra jamais acheter un fonds. — Tenez ! François, reprenait alors ma mère, c'est grand dommage que nous ne puissions pas le pousser dans l'éducation : il aime la lecture, il deviendrait jurisconsulte. »

« Me voir jurisconsulte, c'était la suprême ambition

de ma mère, et l'idéal des grandeurs qu'elle rêvait pour moi : pour elle par conséquent.

« Jurisconsulte ! faisait mon père surpris, qu'est-ce que c'est que cela? — Jurisconsulte, reprenait-elle, c'est comme notaire, mais plus fort. — Ma pauvre Marianne, disait-il doucement, tu es folle. Est-ce qu'on a jamais vu des enfants d'ouvriers comme nous devenir notaires? — Pourquoi pas? Napoléon était caporal, et il est bien devenu empereur! — Oh ! caporal, je crois bien que l'enfant pourra l'être, et j'en ai plus de peur que d'envie. Mais ce n'est pas une raison pour qu'il passe empereur ou jurisconsulte. — Il faut pourtant bien arrêter quelque chose. Le voilà grand ; dans son intérêt, nous ne pouvons pas le garder à rien faire ; il s'adonnerait à la paresse, et il en souffrirait plus que nous. D'autant que ça mange et que ça use pour deux. Vous avez beau travailler, mon pauvre homme, nous n'y résisterions pas. De jour en jour j'ai plus de peine à joindre les deux bouts. — Que ferons-nous donc?

« Au milieu de ces incertitudes, une maladie de mon père vint tout précipiter. Il fallait absolument vivre. Des amis qui le savaient me cherchèrent une place, il ne s'agissait déjà plus d'apprendre un métier. Vingt francs par mois me furent offerts dans une étude ; on m'y plaça. Informée de ce que j'aurais à faire, ma mère y vit un commencement pour devenir jurisconsulte : c'était un bien petit commencement. Mais la main du Seigneur dirigeait cela.

« J'allai demeurer hors de la maison paternelle : j'avais treize ans. Abandonné dans le monde, sans guide, sans conseils, sans amis, pour ainsi dire sans maître, à treize ans, sans Dieu ! O destinée amère ! Je rencontrai de bons cœurs ; on ne manqua pour moi ni de générosité ni d'indulgence, mais personne ne s'occupa de mon âme, personne ne me fit boire à la source sacrée du devoir. Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence ; les propos de quelques jeunes gens au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon cœur. Hors un, qui vint trop tard et s'en alla trop tôt, ils n'imaginaient point qu'il y eût quelque retenue à s'imposer devant l'enfance.

« Au moins, dans la pauvre maison de mon père, on disait parfois : « Que Dieu ait pitié de nous ! » Mais maintenant je n'entendais plus que des impiétés railleuses ; là, le *Constitutionnel* et le *Courrier français* étaient encore prophètes ; là, personne, si ce n'est moi peut-être, ne manquait de pain ; et, quand dans ma misère, dans mon isolement, dans ma servitude, j'avais tant besoin de savoir une prière, c'était le blasphème que l'on m'apprenait, le blasphème que je voyais partout, que j'entendais dans tous les discours, que je lisais dans tous les livres, que j'admirais dans tous les spectacles où s'arrêtaient mes yeux. Ni en bas, ni en haut de l'échelle, autour de moi, ni au-dessus de moi, je ne voyais rien qui m'enseignât à prier. En prenant de l'âge, je ne découvrais dans la vie que d'injustes oppressions

que des distances iniques et injurieuses, qu'un hasard de naissance, heureux pour d'autres, insupportable pour moi ; hasard qu'il m'était permis de forcer sans doute, mais enfin que je ne pouvais forcer qu'avec mon seul concours, ce qui rendait permis tous les moyens.

II

« J'avais dix-sept ans quand je vis les médiocres enfants de la bourgeoisie qui m'entouraient s'applaudir d'avoir démoli l'autel et le trône ; j'avais dix-huit ans quand je vis la bête féroce abattre les croix : déjà mes anciens compagnons se félicitaient moins, mais j'applaudissais à mon tour.

« Débordés aussitôt que vainqueurs, et se voyant près d'être écrasés par l'édifice qui croulait sous leurs coups, les bourgeois effarés appelèrent de toutes parts au secours ; ils fondèrent partout des journaux pour combattre la liberté de la presse, dont ils s'étaient servis pour dévorer une dynastie, et qui les dévorait. N'ayant sans doute ni assez de tête, ni assez de cœur pour se défendre eux-mêmes, ils prirent des journalistes où ils en purent trouver : il leur fallut accepter des enfants comme défenseurs de l'étrange ordre social qu'ils venaient d'établir.

« Pour moi, j'avais eu la foi de mes besoins : j'eus aisément celle de mes intérêts. Sans autre préparation, je devins journaliste. Je me trouvai de la résistance ; j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement, et même plus volontiers. C'est un aveu dont je ne refuse pas l'ignominie ; je veux bien publier que c'est la reli-

gion seule qui m'a fait comprendre le véritable honneur, et qui m'a rétabli dans ma dignité.

« Dans la nouvelle société où je me trouvais, il était donc grandement question de foudroyer l'anarchie, de consolider l'ordre, de rétablir les saines doctrines. Je fréquentais les plus excellents pères de famille du monde, les plus sages propriétaires, les plus honorables citoyens : ils avaient un dieu : c'était l'Ordre public ; ils me suppliaient de le bien défendre ; ils y contribuaient eux-mêmes, quelques-uns avec autant de dévouement que de courage, le grand nombre sans s'exposer. Et moi, de très grand cœur, avec beaucoup de conviction (car, chose particulière, on a toujours la conviction que l'on veut avoir), je défendais l'ordre, qui était aussi mon dieu, et qui avait vraiment d'assez tristes adversaires pour qu'on le défendît avec plaisir ; je rétablissais les saines doctrines, que je ne connaissais pas ; je foudroyais bien fort l'anarchie, quelquefois même je m'opposais aux « empiétements du clergé », ce que l'on n'eût pas été fâché de me voir plus souvent entreprendre ; mais bientôt (mon bon sens mérite cet éloge) j'y sentis de la répugnance. L'estime que j'avais pour mon parti ne m'empêchait pas de remarquer beaucoup de différence entre nous et le clergé.

« Et j'étais riche. Je possédais ce que j'avais cru naguère en vain rêver toute ma vie ; j'étais entré dans un monde que ma pauvre mère trouvait bien beau ;

j'avais fait moi-même la brèche par où j'y étais entré ; les égaux de mes supérieurs de la veille n'étaient plus auprès de moi que de petites gens. Tant de ruines faites de tous côtés paraissaient me grandir. »

III

Cette épreuve eût écrasé une nature moins forte ; mais Dieu avait trempé d'une manière exceptionnelle celui qu'il réservait à de meilleurs combats. L'absence de direction ne put étouffer son génie ; les mauvais exemples et les plus détestables lectures n'arrêtèrent pas ses élans naturels vers le bien et vers le beau. Il y acquit plus de ressort et une invulnérable originalité.

On remarquait déjà dans le jeune homme une intelligence merveilleusement ouverte. Son bon sens robuste saisissait d'instinct ce qui fait le fond des questions les plus complexes ; ses ennemis, toujours à l'affût pour surprendre une méprise ou pour interpréter malicieusement un mot égaré, n'ont guère pu le saisir en défaut sur un point de quelque importance. Son esprit essentiellement loyal et français répugnait à tout ce qui est obscur, déclamatoire et vide. Une imagination neuve et féconde l'aidait à colorer sa pensée ; sa conscience droite l'écartait des compromis et des sophismes qui travaillent à concilier le oui et le non, le vice et la vertu ; son cœur harmonieusement fait de tendresse et de vaillance était facile à l'enthousiasme et à l'indignation ; il avait besoin des émotions vives de la famille, de l'ami-

tié, de la religion. Il méprisa toujours ouvertement ce qui est lâche, traître et bas ; mais il ne haïssait pas ses ennemis les plus injustes, se contentant de relever leurs mensonges, de rire de leurs bévues et de plaindre leur misère. Ajoutez à tout cela un besoin irrésistible de propager ses idées, un sentiment confus de sa puissance dans la mêlée des esprits, je ne sais quel instinct chevaleresque et profond qui le poussait à combattre pour la vérité, à protéger la faiblesse, sans compter et sans mesurer les ennemis. Que de fois nous le verrons lutter pour la justice contre la force, seul contre tous !

Ses qualités extérieures étaient aussi remarquables ; elles offraient un singulier mélange de souplesse et de solidité, de fougue et de tact, de violence et de séduction. Dans les relations privées, il était l'urbanité, la finesse, la bienveillance, la modestie et la sûreté personnifiées. L'agrément de sa conversation, l'harmonie pénétrante de sa voix, l'illumination de son sourire transfiguraient les traits bruts et comme inachevés mais puissants de son visage. « Veuillot vu de près était un charmeur ; ceux qui ne l'ont vu que de loin l'ont pris pour un assommeur. » En écoutant ce causeur délicieux, on oubliait de le regarder. Il savait manier également, et pour ainsi dire à la fois, l'ironie formidable et le pathétique émouvant ; il subjuguait ainsi l'esprit et le cœur. Il lisait comme il écrivait, avec la même virtuosité. Un jour, à Rome, il lut une page de Mgr Gerbet sur la Ville éternelle avec une suavité d'accent si enve-

loppante que les larmes vinrent aux yeux de tous ceux qui l'écoutaient.

Cette nature si riche de sève originale, de vivacité gauloise et de goût français avait besoin d'être épurée, agrandie, transfigurée par la lumière catholique. Sans elle, Louis Veuillot n'eût été qu'aux premiers rangs; par elle, il domine son siècle, et il grandira de plus en plus en avançant vers la postérité. La grâce et le sens chrétien lui ont donné une vue supérieure de toutes choses, une tendresse d'accent plus intime, un coup d'œil plus vaste, l'horreur du faux et du médiocre, le besoin des beautés durables.

En résumé, voici les premières étapes de cette carrière. A peine échappé aux tristes influences de l'école mutuelle, Louis Veuillot entra comme clerc dans l'étude de Me Fortuné Delavigne, frère du poète. La maison offrait un singulier mélange de basoche et de littérature. Les frères de Vailly, Auguste Barbier, Damas-Hinard et Monrose, le futur acteur, se trouvaient là. Un *Dictionnaire de rimes* et une *grammaire française* furent les premiers cadeaux que reçut le nouvel arrivé ; il en profita pour continuer au hasard son éducation dans ce milieu romantique et libéral. Heureusement pour son inexpérience, il rencontra parmi ces écervelés un ami véritable dont l'intervention devait, un peu plus tard, être décisive. Ce protecteur se nommait Olivier Fulgence et il devint successivement journaliste, libraire et avocat. Louis Veuillot en a fait le portrait dans *Rome et*

Lorette, sous le nom de Gustave, et il en est souvent question dans les premiers volumes de la *Correspondance*.

A dix-sept ans, Louis Veuillot devint journaliste conservateur ; il eut tout aussi volontiers combattu dans l'opposition. Après avoir collaboré à l'*Echo de Rouen* de 1830 à 1832 il fut nommé rédacteur en chef du *Mémorial de la Dordogne*. La société officielle de Chignac, dans l'*Honnête femme*, n'est autre que la société de Périgueux à cette époque, et l'auteur lui-même est assez bien représenté par le journaliste qui est un des plus intéressants personnages du livre. Prompt à toutes les ripostes Louis Veuillot eut alors deux duels et se fit craindre par sa force au pistolet en même temps que par la vivacité de son esprit.

Ce fut en 1837 qu'il revint à Paris où l'attirait Olivier Fulgence et où il fit de la polémique ministérielle à la *Charte* d'abord, puis à la *Paix*. Sans convictions, il fut bien vite dégoûté des conservateurs et de la politique de Louis-Philippe. La lecture de *Gil-Blas* avait éveillé son instinct littéraire ; il le perfectionna par la lecture de nos grands classiques. Ce n'est qu'après sa conversion qu'il se mit à l'étude du latin. Celle-ci s'acheva pendant les fêtes de Pâques, à Rome où l'avait entraîné son ami Olivier Fulgence, déjà converti lui-même. Devenu chrétien Louis Veuillot essaya d'échapper au journalisme et caressa plusieurs projets d'avenir ; il eut même un moment l'idée de se faire jésuite ; mais sa

vocation était différente et il le comprit. En attendant un sort définitif il fut attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur et entreprit quelques voyages. En 1841 il est en Algérie, secrétaire du général Bugeaud qu'il avait connu à Périgueux. En 1843 il entre à l'*Univers*, dont il devient officiellement le rédacteur en chef en 1848, par la retraite de M. de Coux.

LA CONVERSION

I

La conversion de Louis Veuillot ne se fit pas sans douleur. Lui-même a raconté ce drame intime dans *Rome et Lorette*. La littérature qui se mêle au récit laisse suffisamment entrevoir les angoisses et les luttes qui précédèrent ce grand acte, les frayeurs et les hésitations qui le retardèrent, même après que la conviction semblait complète, enfin les retours de tristesse, sinon de doute, qui vinrent assombrir les allégresses du triomphe. Rien de plus émouvant, de plus instructif que ce travail d'esprit et ces luttes intérieures d'où devait enfin sortir l'athlète transfiguré, rayonnant de foi, tout prêt pour la mission que lui réservait la Providence. On se forme vite à pareille école. Quelques-unes de ces pages rappellent vraiment les plus célèbres des *Confessions* de saint Augustin ; qu'on en juge :

« Quoique je ne sois rien moins qu'habile dans l'art excellent de la lecture à haute voix, moitié par vanité, moitié par désir de plaire à mes amis, je m'étais offert comme lecteur. Adolphe me présenta donc le livre,

ouvert au sermon pour le lundi de la semaine sainte : *Sur le Délai de la Pénitence.* Je ne fis pas d'abord attention à ce titre, qui surprit mes compagnons, ainsi qu'ils me l'avouèrent plus tard, et qui les rendit attentifs comme à un avis solennel que le Seigneur allait me donner en leur présence. Je ne songeais véritablement qu'à lire de mon mieux, à ces chrétiens, un discours que je croyais de nature à les intéresser plus que moi.

« Je ne connaissais rien de Bourdaloue : j'appris vite à le connaître. On sait comment procède ce grand prédicateur : il pose et divise, en quelques lignes d'une admirable clarté, le sujet de son discours, s'emparant sur le champ de l'esprit de l'auditeur, et le frappant, comme d'un coup de massue, du bloc des sévères et irrésistibles doctrines qu'il va lui développer. Puis il marche, il s'avance d'un pas tranquille, mais impitoyable ; il monte comme les grandes eaux, couvrant dans toute son étendue l'espace qu'il s'est marqué, gagnant toutes les objections l'une après l'autre, allant des plus faibles aux plus élevées, et les submergeant toutes des flots puissants de sa logique, sans cesse alimentée par la puissance de la foi et par la science de la doctrine, qui est la vraie science de Dieu. Peu de mouvements, point de fleurs : il ne songe pas à entraîner, il dédaigne de séduire ; mais une clarté qui ne permet aucun subterfuge, une raison qui s'élève sans effort à toutes les hauteurs, une certitude impassible qui

accule tout ce qu'on lui oppose dans la contradiction et dans la folie.

« Or, je me trouvais aux prises avec ce rude adversaire, sur le dernier terrain où je m'étais réfugié. Chaque mot que je lisais frappait d'aplomb sur mon esprit, broyait mes prétextes, déjouait mes ruses, me convainquait de ma déraison, proclamait ma folie. Ou plutôt je ne lisais pas : j'écoutais, avec une sorte d'effroi et de stupeur, une voix qui ne me semblait plus être la mienne, et qui, me révélant, en présence de mes amis, toutes mes pensées misérables, me couvrait de honte et de confusion. Je tremblais, je balbutiais, je me sentais rougir ; mon front s'humectait de sueur. Tantôt je voulais jeter le livre et me retirer ; tantôt je voulais m'interrompre pour m'écrier que j'étais vaincu, et que je prenais l'engagement de ne plus résister à des raisons dont la force me laissait sans excuses ; tantôt je sentais les larmes me gagner ; et je continuais, à travers l'orage de ces sentiments divers, ce sermon, cet avertissement à la fois paternel et terrible, où les menaces de la mort éclataient à côté des plus douces assurances de salut si je voulais me sauver, et qui me faisait si bien sentir qu'en effet, dans la position où Dieu m'avait mis, j'avais moi-même, en mes propres mains, et le don de ma grâce et la sentence de ma condamnation.

« Tout ce qui m'avait été dit, tout ce que je me disais moi-même, et tout ce que je craignais de m'avouer, Bourdaloue me le répétait à voix haute, avec l'auto-

rité souveraine de l'Ecriture-Sainte, des Pères, de son propre génie, avec des paroles qui pénétraient comme des glaives ardents jusqu'au fond de ma conscience... »

On eut pitié du lecteur, et le supplice fut interrompu sous prétexte de fatigue ; mais le tonnerre gronda longtemps au cœur et à l'oreille de Louis Veuillot, jusqu'à ce que l'absolution du prêtre eût calmé cet ouragan d'angoisses et de regrets et fait succéder la reconnaissance du prisonnier délivré de ses fers au désespoir du jeune homme arraché malgré lui à ses plaisirs.

La grâce l'emporta ; mais aux transports succédèrent bientôt, comme il arrive d'ordinaire, de nouvelles tortures intérieures. C'est ce qui nous rend précieuse la lettre suivante écrite d'Ancône à son frère, le 12 juin 1838. Le style n'a pas encore atteint ce naturel que nous admirerons plus tard ; mais on aime à entendre ces frémissements du nouveau chrétien que l'épreuve surprend sans l'abattre. Il cherche instinctivement une diversion à sa douleur dans un épanchement fraternel.

« Ne te réjouis pas de mes nombreuses lettres, cher frère ; comme je ne puis me plaindre qu'à toi et que je suis souvent triste, je t'écris souvent. Si par hasard tu éprouves jamais de ma part ce qu'en style épistolaire nous appelons un long silence, dis-toi : Tout va bien. Mais quand mes gribouillages se succèdent comme les coups de vent dans la tempête, mauvais signe. C'est le moment de boire à ma santé.

« Le fait est que je suis horriblement triste, et du vieux fond que tu me connais et de ce qui s'y ajoute chaque jour, et enfin de la stupeur que me fait éprouver ce continuel accroissement, quand je viens à y songer. Or, je suis forcé d'y songer souvent. Je vois la mer envahir mon champ, et je commence à pouvoir préciser l'époque où le dernier épi sera submergé. Situation peu gaie pour un propriétaire !

« J'ai beau faire, je ne puis me tirer de là. Il faudrait un miracle, chose facile à qui les fait, difficile à qui les espère. Pour me sauver, j'ai essayé du sacrifice. Soit que le sacrifice ait été mal fait, soit qu'il n'en ait pas valu la peine, je n'en ai point reçu le prix. Jamais je n'ai été plus ballotté, plus secoué, plus tiraillé, je dirais presque plus désespéré qu'en ce moment. Et pourtant, j'aime encore mieux l'incessante fatigue de ce combat que l'espèce de tranquillité stupide où je moisissais il y a quelques mois. Oui, certainement, je préfère mon état actuel ; malheureusement je ne le préfère que dans mes heures de force, de courage et de raison. Ce sont toujours les plus rares.

« La pensée, l'esprit, l'intelligence, enfin tout ce qui est supérieur en nous, ne vit pas souvent en bon accord avec les appétits, les goûts, les instincts d'en bas ; tu l'as éprouvé certainement comme tout le monde, et tu as éprouvé aussi que, la plupart du temps, l'esprit se soumet en grognant à la matière, et suit comme un laquais ce maître qu'il méprise. On goûte alors une sorte de

paix honteuse, où beaucoup finissent par se plaire et s'endormir tout à fait. C'est là que j'allais peut-être, lorsque ce voyage, m'arrachant à toutes mes habitudes, m'a placé dans un centre nouveau et m'a donné tout le temps de réfléchir sur ma situation.

« J'ai pensé qu'il était temps de changer les rôles, et de soumettre enfin la matière à l'esprit. Mais j'ai trop vécu et trop fait de vaines tentatives dans le même but, pour ignorer qu'on n'entreprend pas tout seul ces révolutions-là, lorsqu'on veut sérieusement triompher. Je n'avais qu'un parti à prendre : car, en pareil cas, il n'en est pas deux bons. J'ai donc frappé à la porte de l'arsenal où de plus braves, de plus forts, de plus grands que moi sont allés chercher des armes contre eux-mêmes. A cet égard, il y a réellement en nous une voix qui ne permet pas d'hésiter, et nous avons tous sous les yeux des expériences qui lèvent jusqu'au moindre doute.

« Eh bien, mon ami, te le dirai-je ? C'est justement depuis ce moment-là que je souffre le plus. Le combat a réellement commencé à l'acte qui devait le finir : ce qui était évidemment clair à mon esprit devient douteux ; ce que j'ai abandonné avec le plus de facilité me devient cher ; enfin, je n'avais rien couvert de mon mépris, de mon dégoût, qui ne réapparaisse avec une sorte d'attrait, maintenant que j'y ai renoncé. C'est une dure et épouvantable situation que celle-là. C'est un des plus curieux, mais aussi un des plus pénibles, un des plus horribles spectacles que l'homme puisse se donner ; et

l'on ne résisterait pas à la violence des émotions et des regrets qu'on éprouve, si, au milieu de tout cela, l'on ne se sentait point parfois une force qu'on n'avait pas auparavant. Oui, l'on résiste mieux, tu peux m'en croire : ce n'est ni mon bonheur ni mon courage que je vante en ce moment.

« Ces actes, ces fautes, ces plaisirs pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner; maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense : elle est lente, elle est rare, elle est maudite parfois, lorsqu'elle vient ; mais il est impossible que cette fleur n'ait pas un fruit. Cette conviction reste au milieu du désespoir : c'est une barre à laquelle on se tient et qui ne rompt pas dans les mains. Mais, en s'y cramponnant, que de fois l'on désire mourir! que de fois l'on demande à la vague de triompher et d'emporter au loin sa victime! »

Au fond de ces souffrances aiguës vivait pourtant une ferme espérance appuyée sur la justice de Dieu et plus encore sur la miséricorde de Jésus-Christ. La lettre commencée dans la désolation s'achève dans la paix :

« Je me suis calmé en t'écrivant : me voilà tranquille pour le présent, résigné en ce qui regarde le passé, confiant pour ce qui est de l'avenir. Bientôt peut-être je serai fort loin de ma famille et de mon pays ; il est très

possible que je m'aventure seul où nous devions aller tous deux. Eh bien ! mon frère, au milieu des solitudes et des privations, peut-être demanderai-je à Dieu de te donner le même repos, la même tranquillité, le même bonheur qu'à moi ? »

Ces bourrasques cessèrent, mais Dieu frappa sur d'autres points ; c'est la condition du chrétien et le privilège des forts ; c'est surtout l'apprentissage de l'apôtre. Louis Veuillot eut bien souvent à toucher des âmes endolories, à les consoler et à les encourager dans les voies nouvelles du bien ; car ses écrits ne sont qu'une partie de son action et de son apostolat. Tous ceux qui l'ont connu de près attestent que sa parole familière était encore plus entraînante que ses livres, parce qu'il y faisait plus librement passer les éclairs de sa foi et la chaleur de son zèle. C'est alors que s'ouvraient ces sources de tendresse, qui n'ont point échappé à l'œil de Sainte-Beuve, mais dont les chrétiens seuls ont savouré les flots bienfaisants. Dieu le préparait à ce rôle en le travaillant lui-même ; il lui enseignait à être compatissant et délicat pour les âmes en peine, comme le P. Rozaven dans la cellule du Gesu, et tant d'autres amis très chers l'avaient été, aux heures de tempête et d'inquiétude morale, pour le nouveau converti. Presque à ses débuts d'écrivain catholique, il faisait parler ainsi le principal héros de *l'Honnête Femme :*

« Tenez, sachez quel prix nous attachons aux conquêtes que nous pouvons faire pour Dieu. Je ne vous

connaissais point hier, et nul service rendu ne peut nous attacher bien vivement l'un à l'autre ; eh bien ! si j'ai le bonheur de vous voir un jour près de moi, dans une église, enfant réconcilié, fidèle et soumis, vous approcher de Dieu, votre père et le mien..., mon bonheur sera si grand, que je ne sais point trouver d'image parmi les félicités de la terre pour vous le peindre et pour vous le faire sentir.

« Imaginez tel succès, tel triomphe qu'il vous plaira : l'ivresse d'être aimé comme on le rêve et comme on ne l'est jamais, les plus hautes splendeurs de la fortune politique, que sais-je? Ah ! je mets au défi tout le monde! il n'a rien qui puisse remplir l'âme chrétienne, rien d'aussi doux, rien d'aussi durable que cette pensée : Une âme est revenue et Dieu s'est servi de moi pour reconquérir cet inappréciable bien ! Je vous étonne ; mais quand vous saurez à quel prix Jésus a racheté les âmes, vous me comprendrez. »

Cet apostolat commence de bonne heure et ne s'arrête plus, même dans les courses et les haltes d'Afrique, où Louis Veuillot eut plus d'une occasion de « franchir des coups de fusil ». Au milieu du plus enjoué badinage, il n'oubliait pas l'âme et les intérêts éternels de ceux qu'il aimait. Il écrit d'Alger à Edmond Leclerc, le 17 avril 1841 :

« Vous étiez sans doute à la dernière représentation de Mlle Mars? Pendant que vous écoutiez le Marivaux,

moi je mangeais du couscoussou chez un Arabe de Blidah! J'étais assis sur mes talons dans une cour tapissée d-roses, sous un splendide oranger en fleurs : il y avait au ciel cent mille étoiles qui brillaient bien, et dans l'oranger cent mille étoiles qui sentaient bon ; joignez que le couscoussou n'était pas mauvais. Je me trouvais donc dans une anse assez tranquille et fortunée du fleuve de la vie, à l'abri des jeux de l'amour, et pas trop mal traité par ceux du hasard.

« Est-ce que ce babillage prendra fin? Sans doute, comme j'ai vu la fin du couscoussou et comme vous avez vu celle de Mlle Mars ; comme s'est fanée cette vieille comédienne, et comme se faneront sans retour les orangers de Blidah ; comme passera une vie qui a produit de méchants livres, et comme passera le monde, malgré tous les bons livres qu'il a lus. Cela veut dire que nous mourrons tous et que tout mourra. Cette vérité n'est pas neuve, mais elle est consolante ; je vous y laisse en souhaitant qu'un jour vous sachiez comme moi combien cette noix est excellente, sous sa douce enveloppe d'amertume et de dureté. »

De Mostaganem, le 6 juin 1841, il écrivait au même ami :

« Il s'est passé de singulières choses dans cette tente de ben Kaddour, que je vous raconterai et qui, je pense, vous amuseront. Comment trouverez-vous ceci ? Un soir d'orage, nous y étions réunis six ou sept ; il y avait deux musulmans, deux renégats, un juif, un huguenot et un

catholique, votre serviteur. Nous étions couchés pêle-mêle sur toutes sortes de manteaux arabes et français, civils et militaires ; la terre était à moitié couverte d'un tapis de Turquie, le reste de blé vert et foulé, où quelques épis restaient debout ; des sabres, des fusils, des pistolets étaient accrochés aux bâtons qui soutenaient la tente, ou dispersés çà et là. On causait en arabe, en français, en italien ; les uns fumaient la pipe, les autres le cigare ; une bougie était plantée sur le manche d'une mauvaise cafetière, et pour toute la société il n'y avait que deux tasses, mais en porcelaine de Sèvres, dans lesquelles on faisait fondre le sucre en le remuant avec une paille ou avec la pointe d'un éperon d'argent. La cafetière vidée, et quand il fut temps de dormir, les musulmans firent leur prière; le catholique s'agenouilla et fit la sienne ; les renégats, les huguenots et le juif s'enveloppèrent, en silence, de leurs manteaux; et au bout de quelques instants tous dormaient, malgré les coups de tonnerre et les coups de fusil qui retentissaient parfois autour du camp.

« J'oubliais de vous dire que je me suis bien souvenu de vous, le soir dont je vous parlais tout à l'heure, dans la tente de Kaddour, en voyant les pauvres diables qui s'enveloppaient de leurs manteaux. J'ai souhaité que vous ne fissiez pas toujours ainsi. Pouvez-vous toujours vous endormir comme s'endorment les renégats, les juifs, ou les ouailles de M. Athanase Coquerel, de Paris ? vous, un fils de famille ! »

Quand le converti n'était pas simplement un compagnon de jeunesse, mais un frère bien aimé longtemps poursuivi, longtemps attendu et enfin rentré à la maison du Père céleste, au milieu de tous les siens déjà réunis, on s'imagine quel hymne de reconnaissance devait jaillir du cœur de Louis Veuillot. Voici la lettre, que l'on croyait perdue, où il félicite Eugène de son retour à Dieu; cette lecture se passe de commentaires.

Alger, 26 avril 1841.

« Je reçois ta lettre. Ah! mon enfant, que le bon Dieu te comble de ses grâces et qu'il te rende le bien que tu me fais. Que te dirai-je, si loin de toi, dans le trouble d'une joie sans égale! Si je pouvais t'embrasser maintenant, tu sentirais ce que c'est qu'un cœur de frère; mais il n'y a point de parole pour ces sentiments là. Depuis que Dieu m'a fait la grâce de le connaître, je ne crois pas avoir été si heureux. De quel fardeau mon âme est maintenant allégée; que je forme d'espérances et que je suis en repos sur l'avenir! Nous voilà tous les quatre chrétiens, ne faisant plus véritablement qu'un devant Dieu, qu'un cœur pour l'aimer, qu'une voix pour le bénir.

« Va, sois sans inquiétude, puisque tu pries, tu as la foi; tu la sentiras grandir, se développer, et entouré de tentations tu les domineras toujours. C'est maintenant, frère, que nous allons nous aimer, que nous allons être l'un pour l'autre d'un grand secours. Ne songe plus

au passé, car je suis heureux comme la mère qui vient d'enfanter, et tout ce que j'ai pu éprouver de crainte n'est plus qu'une sainte joie. Eh ! mon ami, si tu as fait des fautes, en suis-je innocent ? Tu aurais été chrétien plus tôt si j'avais plus tôt voulu l'être. Il est juste que j'en porte la peine, il me sera doux de la porter. Nous allons maintenant vers un avenir dont les ténèbres ne m'effraient plus. J'ai prié avec angoisse, je vais prier avec allégresse ; je n'osais plus te parler de Dieu, je vais t'en entretenir. N'aie pas peur des bourrasques qui pourraient arriver ; si tu tombes, relève-toi ; si tu ne peux te relever, traîne-toi ; si tu ne peux te traîner, que ton esprit fasse une prière, que ta voix pousse un seul cri. Ce sera entendu, Dieu t'enverra du secours. Je me suis sauvé par l'aide de la sainte Vierge, je n'ai pas craint de l'invoquer dans mes plus grands égarements. Fais de même, tu ne saurais moins mériter que moi les bontés constantes dont elle m'a prévenu.

« Tout à l'heure je suis allé bien vite chez Monseigneur. Je lui ai dit combien j'étais heureux. Demain, lui et tous ses prêtres te recommanderont à la sainte messe ; de plus, il me donnera pour toi et je te rapporterai une relique de Saint Eugène, ton patron, qui fut sur cette terre un grand évêque, et qui mourut dans les Gaules. Si tu avais vu comme ces bons prêtres m'ont félicité, comme ils se sont associés à ma joie ! Cela fait comprendre ce qu'on nous dit du bonheur des anges quand un pécheur revient à Dieu.

« Le P. Humphry te donnera des conseils ; suis-les scrupuleusement. La fidélité aux pratiques est le sûr garant de la solidité de la foi. Astreins-toi surtout à une petite lecture tous les jours, même quand tu devrais la faire avec distraction, avec dégoût, même quand tu n'y comprendrais rien. Tout cela germe, et au bout d'un certain temps on est tout étonné des résultats.

« Que ce bon P. Varin est admirable, de t'avoir ainsi forcé d'entrer ! Eh ! qui donc n'est un peu entré par contrainte ? Tu sentiras un jour que ce saint prêtre était vraiment l'envoyé de Dieu, et comme moi tu te perdras en transports de reconnaissance pour ce grand et souverain possesseur de toutes choses, qui dans son empire infini s'occupe avec tant de sollicitude d'aussi peu de chose que nous.

« C'est le vendredi saint aussi que je me suis confessé, il y a trois ans, le soir comme toi, malgré moi comme toi encore, et à un jésuite, toujours comme toi.

« J'ai passé tout ce jour là (ton vendredi) à cheval, par la pluie; j'étais assez triste; tu étais pour quelque chose dans ma tristesse : je me demandais si Dieu voudrait enfin toucher ton pauvre cœur et par là me mettre hors de peine sur le plus important de ta destinée. Je causais avec un pauvre garçon qui s'est fait musulman et j'essayais de lui donner quelques idées religieuses qu'il ne recevait pas trop volontiers. Tout semblait me dire que je perdais mon temps et mes paroles, et cependant Dieu s'occupait activement de mon bonheur et du tien.

« Que nos sœurs vont être heureuses ! Mais le plus heureux c'est moi. Tu vas maintenant, cher enfant, me fortifier. Nous nous encouragerons mutuellement à vivre en bons chrétiens, et même nos affaires temporelles s'en trouveront mieux.

« Tu as bien fait de brûler ces papiers. Il faut convenir que c'était une grande scélératesse de ta part d'aller faire un vaudeville pendant que j'écrivais tout autre chose, et encore de tirer de moi ce chien de vaudeville-là. Encore une fois, sois tranquille, nous trouverons quelque meilleur moyen d'apurer nos comptes. Quant à devenir riches, ce n'est pas l'essentiel. Tu vas voir comme on se soucie peu de cela quand la pente n'est pas trop forte et qu'on est une fois chrétien.

« Quelqu'un qui va se réjouir encore, c'est l'abbé Morisseau, de Tours, à qui je veux écrire cette bonne nouvelle dès que j'aurai un moment.

« Applique-toi, mon ami, à te montrer bon chrétien tout de suite. Sois rigide, plus de conversations aigres-douces, là où tu sais bien que j'avais moi-même le tort d'aller trop souvent causer. Fais-toi recevoir des Conférences de Saint-Vincent de Paul ; sois aussi de notre conférence littéraire. La piété est éminemment sociable. On fume tout seul, on brûle en se rapprochant. Mets-toi aussi à travailler, écris, écris beaucoup. Je crois que tu feras beaucoup mieux que tu ne penses et que je ne pensais. A mon retour je n'aurai plus de peine à relire tes

essais, à te donner des conseils. Nous serons pleinement du même esprit.

« Pour être en communion malgré la distance, je te propose de dire tous les matins et tous les soirs, après nos prières, moi pour toi, toi pour moi, un *Ave Maria*. Adieu, mon frère ; te voilà chrétien : c'est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Il ne reste plus après cela qu'à devenir saint au ciel.

« Tout à toi en Notre-Seigneur, à qui soient amour et louange durant le temps et durant l'éternité !

« Ton frère bien heureux,

Louis Veuillot.

II

Louis Veuillot était en possession de la vérité ; son cœur était conquis au bien ; sa formation ne devait pas s'arrêter là.

Rien n'égale la joie et la noblesse de la foi vulgaire ; mais le privilège incomparable du croyant qui connaît sa religion et qui en a pénétré l'économie et la suite, c'est d'avoir sur toutes les questions importantes un ensemble de réponses précises dont il ne doute pas, qui lui paraissent plus profondes et plus lumineuses à mesure qu'il les étudie davantage ; sur elles, il s'appuie comme sur autant de fondements inébranlables. La réflexion, l'entretien des doctes personnages, les livres, l'expérience des hommes et de la vie pourront ajouter à ce fonds; ils n'en retrancheront rien. C'est comme un solide et merveilleux tissu qui laisse passer le sable et retient l'or. Survient-il des polémiques ? Barricadé dans le Symbole comme dans une forteresse, il peut braver toutes les escarmouches et toutes les surprises de l'ennemi. On n'a jamais raison contre la vérité, et tout ce qui est bon lui appartient. Le catholicisme n'exclut rien que l'erreur et le vice.

Sans doute, la foi la plus complète ne donne pas la science des faits, encore moins le génie ; elle ajoute

cependant aux facultés naturelles une élévation, une rectitude et une délicatesse qu'un œil exercé reconnaît vite. Les dogmes sont des fanaux qui projettent dans tous les sens leur lumière et permettent de se retrouver et de se diriger à travers ce monde, où mille courants d'opinion se croisent et se mêlent. Le chrétien est armé d'une boussole; l'incrédule n'en a pas. Aussi quelle différence entre les penseurs qui ont connu l'Évangile et ceux qui l'ont ignoré ou rejeté ! Que l'on compare l'ensemble de nos moralistes universitaires aux écrivains religieux du dix-septième siècle et même du nôtre ! L'écart n'est pas moins sensible quand on considère les masses. Jamais un peuple vraiment chrétien ne serait aussi brutal dans sa résignation en face des inepties, que l'est cette multitude parisienne en qui ses flatteurs saluent l'élite de l'humanité. Il y a des monstruosités que la raison, la conscience et le cœur d'un homme qui sait le catéchisme et qui se confesse n'accepteront jamais.

Louis Veuillot une fois converti n'eut pas d'autre doctrine que celle de l'Église. C'est précisément à cause de cette docilité qu'il y a tant d'unité dans son œuvre. L'instinct catholique et l'amour de la vérité complète que Dieu lui avait accordés à un degré remarquable remplacèrent les études qu'il n'eut pas d'abord le loisir de faire.

Sur ce point, d'ailleurs, il faut dissiper un malentendu et réfuter une objection dont on a trop abusé. Les adver

saires malmenés par le polémiste lui ont reproché de traiter des questions qu'il ne pouvait entendre et qu'on doit regarder comme le domaine exclusif des théologiens. Notons en passant que ces hommes si difficiles sur les études et les examens étaient eux-mêmes assez superficiels ; presque tous ont choppé sur plus d'un point. Mais étudions de plus près leurs récriminations.

Sans doute Louis Veuillot, comme Donoso Cortès, n'a pas étudié la théologie dans un séminaire, la soutane sur le dos. Apparemment il ne s'est jamais beaucoup préoccupé de la distinction entre l'essence et l'existence, de l'analogie de l'être, de l'efficacité physique ou morale des sacrements, de l'objet formel de l'acte de foi et d'autres controverses aussi célèbres dans les écoles. Ces questions subtiles ont leur intérêt et leur valeur ; mais ce n'était pas son affaire, et ce n'est point là qu'est la théologie. Elle ne consiste pas davantage à parler un jargon latin ou à revêtir sa pensée de certaines formes scolastiques. Tout cela constitue le pédantisme de la science plutôt que la science elle-même. Nous en dirions autant de l'érudition ; on peut savoir tout ce qui a été dit autour d'un sujet sans pénétrer jusqu'au sujet lui-même.

Le vrai théologien est celui qui a vu nettement la vérité surnaturelle, les preuves qui l'appuient, la portée qu'elle a dans l'ensemble de la révélation, l'enchaînement logique qui la rattache aux autres dogmes et les

conséquences qui en découlent nécessairement pour l'intelligence ou la volonté. On peut avoir feuilleté longtemps le bonhomme Wittasse, excellent théologien d'ailleurs, quand il n'est pas gallican ou janséniste, et n'avoir pas acquis ce coup d'œil systématique, cette synthèse lumineuse qui sont précisément la science digne de ce nom.

Une foi docile qui acceptait sans arrière-pensée tous les enseignements de l'Église, une intelligence puissante avaient abrégé ce travail pour Louis Veuillot, comme le prouve l'assurance avec laquelle il aborde, suivant les exigences de l'apologétique, les questions les plus diverses ; pour en être ainsi parfaitement maître et les plier à son but avec une pareille dextérité de tactique, avec un langage si aisé, il faut en avoir vraiment touché le fond.

Dans sa notice sur Cousin, M. Jules Simon consacre un chapitre à l'exposé des doctrines du maître. Rien de plus vague, de plus obscur et, pour tout dire, de plus misérable : de grands mots pour de minces conclusions, plus de brouillard que de soleil. Malgré soi, l'idée de charlatanisme vient à l'esprit, et le biographe lui-même paraît être sous cette impression.

Il serait, au contraire, bien facile de reconstituer avec des fragments de Louis Veuillot un ensemble complet et harmonieux de théologie et de philosophie. On y verrait des idées très orthodoxes et très anciennes sous une forme très neuve et avec un accent très personnel.

Obligé de combattre les athées, les panthéistes, les positivistes, les déistes et toutes les variétés du spiritualisme inconséquent ou du matérialisme abject qui ont pullulé dans ce siècle, il a été conduit à développer çà et là les preuves de l'existence de Dieu, à parler de sa vie intime, de ses attributs, de sa personnalité, de sa providence sur la création en général et sur chaque être en particulier. L'immortalité de l'âme, la déchéance originelle, la réparation par Jésus-Christ, la vie surnaturelle de la grâce coulant à flots dans le monde par les sacrements, lui ont fourni des pages admirables. Il ne se contente pas de mettre à nu, avec une verve sans rivale, les contradictions de l'impiété orgueilleuse ; il laisse éclater son admiration et son amour en face de ces splendeurs divines. Ce n'est pas un cours didactique, bien que le raisonnement y soit ferme et serré ; c'est une apologie née du moment et du milieu, prenant corps à corps des adversaires réels et terminant par une hymne les éclats d'une raillerie impitoyable. Une effusion de cœur s'ajoute aux saillies d'un esprit plein d'à-propos et de ressources.

Dieu a donné le monde au Verbe fait homme. C'est Jésus-Christ qui le jugera, et dès à présent il a le droit d'y régner ; la révolte ne saurait prescrire contre cet ordre divin. C'est par son Église, et dans son Église par son Vicaire, que Jésus-Christ exerce sa royauté spirituelle sur les intelligences et sur les volontés. Le

Pape a donc le droit d'enseigner et de commander, non seulement parce qu'il est la vérité et le bien, mais encore et surtout parce qu'il représente la souveraineté de Dieu même. C'est pourquoi sous sa faiblesse temporelle se cache une force éternelle. Tout attentat contre le successeur de saint Pierre est un sacrilège et sera puni. Nul n'échappe à cette loi, peuples ou individus. Souvent la vengeance atteint visiblement le coupable dès cette vie, et Louis Veuillot le montre d'une manière saisissante pour notre siècle ; elle ne le manquera pas dans l'autre. Dieu peut être patient parce qu'il a l'éternité et la toute-puissance au service de sa colère et de sa justice.

L'Église n'est pas quelque chose d'abstrait et de factice, une agrégation purement extérieure de fidèles unis par la même croyance et par la participation aux mêmes rites. Une pareille définition ne suffit pas ; toutes les épîtres de saint Paul protestent contre elle. Suivant le grand apôtre, c'est un corps vivant dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes les membres. Le sang et la vie de Jésus-Christ y circulent par l'Eucharistie ; le Saint-Esprit en est l'âme et la respiration. Il grandit par l'affluence des grâces et la multiplication des fidèles, il languit et souffre de leur défaillance ; mais il ne mourra jamais parce que de son chef ressuscité et immortel découle une sève intarissable. Des branches peuvent être détachées et périr ; l'arbre lui même contient une plénitude suffisante pour en communiquer à

tous ceux qui viendront se greffer sur lui et participer à sa vigueur.

Cette conception habituellement présente à l'esprit jette un grand jour sur l'histoire de l'humanité. Quiconque ne l'a pas ne voit que des surfaces, et c'est pourquoi les appréciations du catholique et du rationaliste seront toujours divergentes. La providence surnaturelle, la liberté humaine sous l'action de la grâce, les lois naturelles sont les trois facteurs des évènements. Nos contemporains trop souvent suppriment le premier et dénaturent le second. Ils ignorent le but de l'humanité, la fin de l'homme, la force d'attraction et d'impulsion qui le pousse ; comment pourraient-ils comprendre et expliquer ses mouvements ?

Le philosophe chrétien trouve dans sa foi des principes supérieurs pour juger les hommes et les choses. Avec une perspicacité native égale ou même inférieure, il sera plus vrai, plus complet, plus élevé dans toutes ses appréciations ; sans effort il trouvera le mot juste. Les passions ou l'ignorance pourront s'étonner ; il finira par obtenir raison, au moins près du petit nombre d'esprits qui ne se laissent pas étourdir par le bruit ou éblouir par le succès.

L'ensemble de notre travail fera voir combien Louis Veuillot eut à un degré rare cet instinct du vrai et ce sens droit qui déjouent les surprises et les ruses. De là, une rare intelligence du présent et une sorte de divination pour l'avenir. Citons-en quelques exemples.

Dès que l'Empire, auquel il s'était librement et peut-être trop facilement rallié, versa dans la Révolution, même avant la campagne d'Italie, il ne craignit pas de manifester ses défiances et ses craintes. Jamais, au risque de froisser des auxiliaires et des amis, il ne put se résoudre à être dupe des promesses et des concessions de l'Université; M. Villemain, M. Guizot, M. Cousin le trouvèrent également incrédule; et les évènements lui ont donné raison.

Quelquefois le sentiment de la justice blessée lui arrache de vrais accents prophétiques. Après avoir décrit les ruines d'une célèbre abbaye, profanée d'abord par la faveur royale et enfin ravagée par l'impiété révolutionnaire, il ajoute : « Mais si Dieu traite ainsi des demeures où son nom fut honoré longtemps, et que sanctifièrent durant des siècles, toutes les œuvres de la foi, qu'adviendra-t-il de nos édifices et de nos palais? Que seront un jour la Bourse et les Tuileries ? » Quelques années après, la demeure impériale d'où les hôtes avaient dû fuir, flambait sous le pétrole de la Commune, et aujourd'hui il n'en reste littéralement plus pierre sur pierre. Nous pourrions citer plusieurs de ces pressentiments qui ne sont après tout que le cri instinctif d'une âme familiarisée par la méditation avec les jugements de la providence. Qu'on relise la préface des *Odeurs de Paris*, vers la fin de l'Empire :

« A Rome, dans la belle clarté du jour, nous allions visiter les basiliques de marbre et d'or, toutes pleines

de chefs-d'œuvre, de grands souvenirs, de reliques sacrées ; nous vénérions les tombeaux augustes et féconds, les ruines majestueuses où l'histoire est assise et parle toujours. Quels pèlerinages et quels chemins ! Sur ces chemins nous rencontrions la science, la piété, la pénitence, et toutes avaient des ailes, et des sourires, et leurs yeux baignés de lueurs divines se tournaient vers le ciel. L'amitié était là aussi ; et les fleurs dans les herbes recouvraient des débris dont la splendeur abattue n'avait fait que changer de beauté ; et le silence, roi de ces nobles espaces, nous laissait partout les plus douces voix de la vie.

« Dans Paris, à travers la boue jaillissante, à travers la foule morne, à travers l'infecte nuit, j'allais des fumées de la pipe aux vapeurs du gaz, des cafés aux théâtres. C'est là que le peuple s'amuse, c'est là qu'il s'instruit. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté la voix des histrions et les mouvements de la foule ; j'ai senti le souffle et la main de la mort.

« J'ai parlé comme j'ai senti. Je ne m'accuse ni ne m'excuse de l'amertume de mon langage. Encore que je n'aime guère le temps où je vis, je reconnais en moi plus d'un trait de son caractère et notamment celui que je condamne le plus : je méprise. La haine n'est point entrée dans mon cœur, mais le mépris n'en peut sortir. Il est cramponné et vissé là, il est vainqueur quoi que je fasse, il augmente quand je m'étudie à l'étouffer : il désole mon âme en lui montrant, comme

un reflet de la perversité humaine, cette universelle conjuration contre le Christ, où l'ignorance a plus de part peut-être que la perversité.

« Ma raison, non moins révoltée que ma foi, accable ce que je voudrais conserver d'espérance, et me dicte des paroles acérées qu'il me semble que je ne voudrais pas écrire. J'en viens à croire que c'est ma fonction, de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de cet indomptable mépris par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer dans un avenir prochain, l'inexorable jouet qui tombera sur eux. Je suis cet homme qu'une force supérieure à sa volonté faisait courir sur le rempart de Jérusalem investie, mais encore orgueilleuse, criant : Malheur ! Malheur ! Malheur à la ville et au temple ! »

Un article très spirituel et très éloquent d'indignation à propos de la *Danse* de Carpeaux qui souille la façade de l'Opéra et qu'un inconnu avait « fouettée d'une bouteille d'encre corrosive », contient ces graves paroles :

« Casser une bouteille d'encre sur les choses ou sur les gens n'est pas, dans notre civilisation, généralement réputé crime. C'est au contraire une industrie fort encouragée. Quantité d'écrivains en vivent et en reluisent. Ainsi, le joli Renan, avec un applaudissement enragé, jeta son encre très infecte au visage de Jésus-Christ, et son visage à lui fut partout offert à l'admiration française ; les journaux célébrèrent jusqu'aux furoncles dont

il était fleuri ; ils y virent les indices d'un feu intérieur. Ainsi, sans relâche, la bande bien payée des caricaturistes s'évertue à souiller d'un jet d'encre immonde toute dignité humaine. Que d'autres exemples nous pourrions citer !...

« Mais l'opinion fait tout. Elle déclare innocents ou louables ces actes brutaux, car les choses qu'ils offensent, la pudeur, la forme humaine, la religion, n'ont pas la majesté, la sainteté, la divinité de l'Art, dont resplendit le cancan sculptural de M. Carpeaux. Telle est la théorie intéressante qui se dégage de l'immense clameur soulevée par le sacrilège de l'Opéra. »

A M. Guéroult intervenu tout à coup pour défendre la décence des demoiselles Carpeaux, le vengeur de la morale réplique : « Il nous dit que ce qu'elles font à la porte de l'Opéra n'est rien, comparé à ce qui se fait dans l'intérieur, sous les yeux de l'élite de la société, en présence du chef et des premiers de l'Etat, qui donnent le signal des applaudissements. Il exagère un peu. Mais quand ce serait exactement la même chose, l'argument ne vaut rien. Ceux qui vont voir cela, qui mènent là leurs femmes et leurs filles, n'ont pas à se plaindre. Ils savent ou ils croient savoir ce qu'ils font: ils le font exprès. Rien ne les contraignait d'entrer, rien ne les retient, rien ne les force à revenir. M. Carpeaux envoie ses demoiselles sur la place publique, elles sautent aux yeux des passants.

« Or, précisément parce que la rue est à tout le

monde, la rue n'est pas pour tout faire, et l'on peut trouver que c'est une justice bien injuste et très tyrannique même, que celle qui ne purge pas la rue, sinon de toute obscénité et de toute immondice, au moins qui n'en écarte pas le plus gros. Le groupe de M. Carpeaux est très gros en ce genre. »

On rendit au groupe sa blancheur native, et il décore toujours la place publique, type officiel de l'art chorégraphique à l'époque de la grande maturité du second Empire ; ce qui amène sous la plume de Louis Veuillot cette réflexion finale : « La postérité verra cette merveille. Elle dira : C'est ainsi qu'ils dansaient ! Elle dira aussi combien de temps a duré la danse et comment elle a fini. Et peut-être que ceci expliquera cela. »

N'est-ce pas étonnant, quand on songe à la justice divine qui devait, deux ans après, passer sur toutes ces infamies ! N'est-ce pas effrayant aussi, puisque, après d'aussi dures leçons, nous sommes encore plus dévergondés dans le scandale.

III

Ce qu'il faut surtout au publiciste catholique c'est une connaissance approfondie de la morale chrétienne, des besoins religieux et sociaux de ses contemporains. Le journal doit peu souvent discuter à fond des points de dogme ou de métaphysique générale plus ou moins subtils ; les temps de Pélage, d'Arius, de Luther, des Jansénistes sont passés ; on ne sait plus assez de théologie et de dialectique pour renouveler ces doctes assauts ; d'ailleurs les livres lentement et savamment écrits viennent à leur heure. Mais sous une forme ou l'autre les questions de morale sociale, littéraire, artistique ou scientifique sont remises sans cesse sur le tapis. Louis Veuillot s'y trouvait admirablement préparé. Il avait médité l'Évangile, comme en témoigne sa belle *Vie de Jésus-Christ*, la meilleure en son genre qui ait encore paru. Il ne s'était pas contenté de cela : les grands philosophes et les moralistes chrétiens lui étaient familiers, notamment Pascal, Bossuet et Bourdaloue, très supérieurs pour la connaissance de l'homme à La Rochefoucauld, à La Bruyère et à Molière dont se contentent la plupart des littérateurs. Il écrasait souvent les fragiles et hâtives constructions de ses adversaires sous une page des grands maîtres du dix-septième

siècle, dont les œuvres forment à ses yeux une gloire sans précédents, sans modèle et sans rivale. C'est l'hymne radieux, vigoureux et chaste qui s'élève de la France chrétienne et façonne au respect toutes les autres voix. Il recommandait à la jeunesse l'étude constante de ces chefs-d'œuvre où toutes les solutions se trouvent sous une forme exquise.

« Mais ce qui éclate aux yeux, c'est que de l'influence directe ou indirecte de l'Église naquirent véritablement ces beaux ouvrages où l'esprit de l'homme et non pas sa dépravation, où nos faiblesses et non pas nos débauches, où le cœur enfin et non pas la chair, sont proposés à notre étude, sont relevés, enseignés, sont flagellés souvent, mais surtout ne sont jamais offerts dans ce qu'ils ont de mauvais, de bas et de condamnable, à nos louanges et à notre admiration. Alors, vraiment, la langue française fut dans le monde comme un flambeau ; elle jeta au fond de toutes les ténèbres des lueurs durables ; elle régna par sa force, par sa clarté, par sa délicatesse, et plus encore par le don qu'elle avait reçu, que l'Église lui avait imposé, de louer noblement Dieu et de peindre chastement l'humanité. »

Cette langue transfigurée n'existe plus. On a perdu la majesté, la profondeur limpide, la hauteur sereine de l'école chrétienne, sans ressaisir la verve de l'école gauloise, d'ailleurs détestable par ses tendances lascives. Le beau fleuve est devenu un marais pestilentiel.

« Vous donc, s'écrie Louis Veuillot en présence de

cette dépravation, vous donc, qui avez particulièrement la vocation d'enseigner et d'écrire, je vous en conjure, appliquez-vous à restituer au langage sa vieille orthodoxie et son ancienne dignité. Lisez, étudiez les écrivains du dix-septième siècle ; soyez-en pénétrés, non pour vous montrer leurs imitateurs serviles, mais pour être leurs légitimes continuateurs. Outre le profit que vous tirerez de cette étude, vous y trouverez les plus excellents plaisirs de l'esprit. Je promets surtout de véritables jouissances à ceux qui voudront lire, dans les écrivains religieux, ce que volontiers j'appellerais les Œuvres inédites de ces grands hommes ; car, qui s'inquiète aujourd'hui de connaître tout ce qu'ont écrit Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, et généralement tous les maîtres si peu fréquentés de notre littérature chrétienne ? »

A ce conseil on fait habituellement une objection spécieuse. Il faut être de son temps, dit-on, et connaître les maux présents pour y appliquer les vrais remèdes. Voici une réponse doublement décisive par les raisons qui l'appuient et par l'autorité de celui qui la donne.

« Et ne craignez nullement, par là, de vous trop éloigner de la connaissance des disputes actuelles du monde, qu'il ne faut pas, en effet, que vous ignoriez.

» D'abord, vous n'aurez pas perdu votre peine, si vous parvenez à vous forger, dans le commerce intime des écrivains du grand siècle, les armes les plus solides

avec lesquelles on puisse aborder ces disputes : je veux dire un sens nourri de la saine interprétation des divines Écritures, qui sont la sagesse même ; une clarté parfaite et une admirable vigueur d'expression ; un ordre irrésistible et une sûreté majestueuse dans le discours : mérite particulier de ces puissants orateurs, nommément de Bourdaloue, qui n'y a point de pair.

« Mais ensuite il faut bien apprendre que les problèmes dont se tourmente aujourd'hui la société ne leur sont point inconnus ; qu'ils les ont, au contraire, traités dans leurs livres, et, comme ils le savaient faire de tout ce qu'ils entreprenaient, avec une supériorité de vues et de conseils dont pourraient s'étonner ceux qui les méprisent, si ce mépris n'allait pas jusqu'à dédaigner de connaître leur sentiment sur ces matières, et même jusqu'à vouloir ignorer qu'ils y aient touché. Tel discours de Bourdaloue pour le jour de Noël renferme plus de lumière sur la question de la pauvreté que n'en présenteront jamais tous les économistes charnels, qui se contredisent à ce propos. Voilà un exemple ; j'en citerais vingt ; et cela est tout simple : sous des noms nouveaux, l'humanité souffre et se plaint de ses maux anciens, moins anciens pourtant que ses crimes.

« Vais-je dire que l'économie politique est dans l'Évangile ? Certainement je le dirai. Et quelle est donc la chose dont se puissent préoccuper les hommes sur laquelle l'Esprit-Saint n'ait point donné ses infaillibles règlements ? Dans quelles angoisses et dans quelles

ténèbres peuvent-ils se plonger où ne les suivraient point la lumière et la miséricorde de Dieu, s'ils l'appelaient? où elles ne les aient même pécédés, s'ils les voulaient voir? Non, les impies, vaincus et détruits dans tous leurs systèmes sur l'homme, ne se relèveront pas par ce doute, que, si Dieu règle l'homme en son particulier, il abandonne pourtant les sociétés sans guides dans leurs misères, et que ce que l'on appelle aujourd'hui les *questions sociales* sont inventions nouvelles, auxquelles l'Éternel n'avait pas songé, qui le surprennent merveilleusement, qui ne sont point de sa compétence, qu'il laisse enfin à décider à la mécanique, au charbon de terre et aux journaux!

« L'idéal réalisable d'une société heureuse est dans les Écritures... Et où donc serait-il, s'il n'était là? Et que serait donc l'Évangile, si le plus haut secret de la conduite des hommes se trouvait ailleurs? »

Voilà quelques-unes des sources où Louis Veuillot aimait à puiser. Il ne négligeait pas l'enseignement oral et les maîtres vivants : Melchior du Lac, dom Guéranger, Mgr Pie, Mgr Gerbet, Mgr Berteaud, Donoso Cortès et d'autres encore étaient à l'occasion longuement consultés et docilement suivis. Ceux qui exigent davantage sont trop difficiles.

Il faut nommer ici Joseph de Maistre dont Louis Veuillot s'est déclaré le disciple et qu'il a contribué pour une bonne part à faire mieux connaître chez nous. Il ne l'est pas encore assez; car, s'il y en a d'aussi

grands, il n'y en a peut-être pas dont la lecture soit plus inspiratrice et plus saine. Ce n'est pas seulement un vigoureux génie qui renouvelle toutes les questions qu'il touche ; c'est encore un admirable caractère. Il donne l'habitude de la pensée et, ce qui vaut mieux encore l'intelligence du devoir et du sacrifice. Les *Considérations sur la France*, le *Pape*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* et les *Lettres*, où tant de vérités fécondes sont présentées avec une verve si pittoresque ont certainement exercé une grande influence sur le fondateur de l'*Univers*. Il s'en est largement inspiré, mais à sa façon, gardant son allure, son air et son accent.

Connaître à fond les hommes de son temps est un avantage inappréciable pour tout écrivain, en particulier pour l'apologiste et le journaliste. Les livres, l'enseignement catholique même n'y suffisent pas ; il y faut la réflexion, l'expérience, surtout le commerce des hommes. Sur ce point Louis Veuillot fut exceptionnellement favorisé, puisqu'il a souffert longtemps de l'ignorance, de l'incrédulité et des passions qui tourmentent le siècle. On le remarque bien vite dans ses polémiques. Il connaît son monde, ses coups ne s'égarent pas, mais vont droit à la plaie saignante. Il parle à chacun le langage qu'il mérite ou qu'il peut comprendre. Pas de périphrases, pas d'amplifications ; mais la pointe ou le plat de l'épée, le bâton ou la massue, selon le personnage et le délit. Il ne fait pas avancer la grosse artillerie quand il suffit

d'une charge de sel. On ne lui imposait guère et on se dérobait difficilement. Les faux-nez étaient mal venus devant un loyal adversaire qui prétendait bien n'être pas dupe et ne pas frapper sur des masques. M. de Labédollière et M. de la Guéronnière en ont su quelque chose.

Une conséquence à laquelle on n'a pas fait assez attention, c'est le sentiment de bienveillance sincère qui est au fond des articles les plus vifs de Louis Veuillot et de ses exécutions les plus magistrales. Le calme de la force qui ne s'abaisse pas à la rancune, le bon caractère, la générosité naturelle pour de pauvres gens que les nécessités de la défense contraignent de meurtrir ne sont pas une explication suffisante ; il faut voir là un effet de la charité chrétienne qui voudrait faire pénétrer un peu de lumière dans ces âmes, peut-être aussi un souvenir de ce que l'auteur avait été autrefois. Ceux qui ont souffert sont plus indulgents.

Nous connaissons dès maintenant Louis Veuillot, sa naissance plébéienne, son génie naturel, sa jeunesse orageuse, sa conversion complète et les sources pures où il viendra puiser la doctrine et le courage dont il aura besoin. Nous pouvons, sans étonnement, voir à l'œuvre magnifique dont la providence l'a chargé l'homme, le chrétien et l'écrivain. La prière, la méditation, la lecture ont entassé des trésors dans son âme ; Dieu ne lui ménagera pas la lumière, les secours et les avertisse-

ments dans les épreuves qui vont surgir. Le héros, fidèle à la grâce de sa vocation sortira des luttes, des triomphes et des douleurs plus grand et plus saint.

Avant d'étudier en détail quelques côtés saillants de cette vie, qu'on nous permette de transcrire une émouvante lettre adressée à M. Jules Baux, archiviste de l'Ain ; elle vaut une biographie, et facilitera l'intelligence des chapitres suivants :

« Cher monsieur,

« Quoique votre aimable lettre date de près d'un mois, voici le premier moment que je trouve pour y répondre. Il me tardait cependant de vous dire avec quel plaisir je l'ai reçue ; mais je suis effroyablement occupé, les journées sont courtes, et j'ai de mauvais yeux qui se refusent au travail du soir. Je ne voulais pas employer une main étrangère pour renouer avec vous.

« Je ne vous avais pas du tout oublié. Je vois encore votre chambre de la rue des Saint-Pères ; mais j'étais loin de soupçonner que le Jules Baux, archiviste, dont je lisais le charmant ouvrage sur l'église de Brou, était mon bienveillant ami de 1830. Je vous croyais avocat, et, dans mon esprit, je vous nommais *Baud*. Vous auriez bien dû me rappeler plus tôt ce souvenir. Le compte-rendu de votre livre, que j'avais recommandé en son temps à mon collaborateur chargé de faire passer les *variétés*, aurait moins attendu.

« Je suis charmé, cher monsieur, de vous retrouver et de vous retrouver dans le bon chemin de la science, des lettres et de la religion. C'est une grâce que Dieu m'a faite. Peu de mes anciens amis sont en dehors de l'Église : les uns m'ont appelé, j'en ai appelé d'autres, et il y en a que j'ai rencontrés comme vous. Les détails que vous me donnez encore ne me sont pas moins agréables. Je vous félicite surtout d'être content de votre sort sans avoir besoin d'y mettre trop de philosophie. Je vous en dirai autant de moi. A l'époque où nous nous sommes connus, je vivais de pain sec, et je n'en avais pas toujours. Depuis j'ai gagné ma vie sans avoir eu jamais, grâce à Dieu, aucun souci des richesses ni aucune inquiétude du lendemain. J'ai été marié à une charmante et angélique créature, que j'ai perdue au bout de huit ans. J'ai eu six enfants, il m'en reste deux. J'en ai vu mourir trois en quarante jours.

« Ces terribles coups ont mis mon cœur pour jamais à l'abri des blessures que peuvent faire les ennemis politiques et littéraires, et ceux qui croient me déchirer perdent leur temps ; ils frappent un cadavre. Ainsi, quand vous lirez ces pamphlets et ces injures qui me poursuivent, qui cherchent à m'atteindre jusqu'à mon foyer si pur et si souvent désolé, ne me plaignez point. Autrefois, je ne ressentais point ces misérables coups, parce que j'étais heureux ; maintenant j'y suis insensible par d'autres causes. Au milieu de ces épreuves et de ces combats, j'ai trouvé la paix, la paix la plus profonde

par la miséricorde de Dieu, et même la joie, car je sais que mes morts sont vivants et que Dieu me les rendra. J'ai auprès de moi une sœur et un frère qui n'ont point voulu se marier par bonté et tendresse pour moi. Ma sœur élève mes enfants comme l'aurait fait leur mère. Ce sont deux filles qui viennent bien. Mon frère partage en tout ma vie. Nous nous sommes toujours tendrement aimés et nous aimons toujours plus.

« Au delà de cette intimité étroite et chère, je puis regarder encore comme des frères tous les hommes de cœur avec qui je travaille. Je ne franchis guère ce cercle du milieu duquel ma vie s'écoule dans l'affection la plus douce, occupée d'une œuvre que je chéris. Vous qui m'avez vu en 1830, vous voyez que j'ai sujet de bénir la Providence et qu'elle a été large à mon égard.

« Voilà, cher monsieur, mon histoire intime pour répondre à la vôtre. Venez frapper à ma porte quand vous ferez le voyage de Paris. Je serai bien heureux de vous serrer la main. J'ai le projet d'aller, l'été prochain, saluer l'évêque d'Annecy, qui m'honore de son amitié. Je passerai certainement par Bourg. J'ai déjà fait ce voyage il y a quelques années, et j'ai visité Brou en courant. Si j'avais su que vous fussiez là ! Adieu !

« Votre tout dévoué,

« Louis Veuillot. »

JÉSUS-CHRIST

I

Il ne suffit pas de savoir ou d'aimer, comme on nous le répète sans cesse, en prose et en vers; tout dépend de l'objet que l'on aime ou que l'on connaît.

Louis Veuillot, converti de bonne heure, avait irrévocablement voué les énergies de sa puissante nature à ce que la religion a de plus sacré, la famille de plus pur, le commerce des hommes et des idées de plus haut et de plus délicat. Il est resté fidèle jusqu'à la fin à ces affections de sa jeunesse transfigurée.

Les belliqueux articles réunis dans les *Mélanges* ou disséminés dans l'*Univers* ; toutes les pages de ses nombreux volumes depuis les gracieux *Pèlerinages de Suisse* et les récits émouvants de *Rome et Lorette*, jusqu'à *Paris pendant le Siège* ou *Rome pendant le Concile ;* qu'il parle du *Parfum de Rome* ou des *Odeurs de Paris*, des *Libres-Penseurs* ou de *Germaine Cousin*, de *Molière et Bourdaloue* ou de la *Guerre et l'Homme de guerre*, du *Droit du Seigneur* ou des *Français en Algérie;* qu'il nous promène *Çà et Là*, qu'il nous égaie et nous atten-

drisse de ses charmantes *Historiettes et Fantaisies*, qu'il s'essaie dans le roman de cette *Honnête Femme* où l'on sent encore l'âpre verdeur de la jeunesse ou qu'il arrive à la perfection dans ce bijou qui s'appelle *Corbin et d'Aubecourt;* qu'il s'amuse en vers souvent heureux dans les *Satires* ou les *Couleuvres :* tout rend le même son et respire le même souffle catholique et français, tout est baigné des mêmes clartés du bon sens et de la foi. Le ton varie, non pas l'âme ni l'accent. Les six volumes de *Correspondance intime* déjà publiés, en montrant plus à nu cette vie, n'ont fait que rendre plus frappant ce phénomène de constance et d'unité. Il ne trouve d'explication suffisante que dans les croyances religieuses.

Sans rabaisser outre mesure les forces de la raison et de la volonté humaines, il est bien permis de dire que, dans nos jours troublés, les opinions philosophiques, les convictions ou plutôt les passions politiques sont trop peu de chose pour régler et fixer une vie. C'était l'avis de Louis Veuillot. Peut-être aussi avait-il vu trop souvent et de trop près les plus illustres de ses contemporains oublier et renier tout cela, pour croire bien fermement à leur sincérité. Ces circonstances excusent un scepticisme poussé à l'excès aux yeux de quelques-uns de ses admirateurs. Pour lui, il voulut donner sa vie et dévouer ses services à quelque chose de plus vrai, de plus durable et de plus beau.

Au premier rang il mit Jésus-Christ dans sa personne

divine, dans sa chair adorable et dans le rayonnement de sa doctrine sur le monde. C'est de ce foyer que la lumière descend sur les intelligences et la chaleur dans les âmes; c'est là qu'il voulait aller puiser lui-même et conduire les autres.

L'Homme-Dieu est un signe de contradiction, un objet d'amour ineffable ou de haine furieuse. Louis Veuillot a eu l'honneur d'être associé dans une large mesure à ce mystère : peu de contemporains ont été plus vivement aimés et plus passionnément calomniés par les mêmes hommes qui aiment ou haïssent le Fils de la Vierge Marie. Les incrédules constatent le fait et en font un grief contre le caractère de l'apologiste; les croyants y voient une première récompense.

Jésus-Christ est particulièrement présent, quoique de manières diverses, dans l'hostie, dans le Pape et dans le pauvre; Louis Veuillot le savait et sa foi logique l'adorait, le vénérait et le servait sous ces trois incarnations.

Sa dévotion à l'Eucharistie était naïve et forte, comme celle des saints et des bonnes femmes; elle ne connut guère les subtilités lâches du respect humain. La messe, les visites aux églises, l'assistance aux offices, surtout la communion fréquente occupaient la première place dans sa piété; c'est du reste celle qui leur convient. Il ne s'en cachait ni devant ses amis ni devant ses ennemis. Sainte-Beuve, avec cette habileté de serpent qui cherche à

insinuer son venin par d'imperceptibles morsures, a demandé quel était le confesseur de Joseph de Maistre, laissant entendre que ce champion du Pape et du catholicisme reculait devant les conséquences de sa foi. Sainte-Beuve avait tort; Joseph de Maistre observait les commandements de l'Église comme il acceptait ses dogmes; les déclarations de sa famille ne laissent aucun doute sur ce point; mais il parle peu de son confesseur. Ce n'était du reste aucunement nécessaire. Les historiens de Louis Veuillot n'auront pas d'embarras. Les témoignages abondent non seulement dans ses lettres intimes à son frère, à sa sœur ou à ses amis; mais jusque dans ses articles de polémique et dans ses livres. Comme saint Thomas, saint Bonaventure et tant d'autres fières intelligences, c'est au pied du crucifix et dans la chair glorifiée du Christ qu'il va chercher la lumière dans ses doutes, la joie dans ses abattements, la résignation dans ses angoisses, la sérénité dans ses épreuves de père et d'époux. Il revient de la sainte table l'âme et le visage radieux, prêt à s'élancer avec une ardeur nouvelle dans les mêlées. S'il a eu le bonheur de recevoir le corps de son Dieu de la main de Pie IX, tout son être tressaille de reconnaissance et d'amour. Il écrit à sa sœur Élise :

« Au moment de la Communion je me suis avancé. J'étais seul. On m'a donné le voile du calice et j'ai reçu le corps de Notre-Seigneur des mains de celui qui le représente ici-bas. Comme j'ai pensé à vous tous dans ce moment qui m'a payé de tant de peines! Je vous

mettais tous aux pieds du bon Dieu, les enfants, et le frère, et toi, et Annette et le petit Louis, et toutes les mamans, et l'amie de la rue Saint-Guillaume avec les siens, et les frères du journal... J'ai renouvelé avec joie l'offrande cent fois faite de mes travaux, de mes peines, de toute ma vie, et je me suis senti bien fort contre tous les obstacles que je pourrai rencontrer dans l'accomplissement des devoirs que Dieu m'a donnés et que je n'ai point demandés. »

On devine combien les attaques hypocrites ou cyniques dirigées contre la personne adorable de Jésus-Christ affligeaient sa tendresse croyante. Elles allumaient dans ce cœur de lion des colères vengeresses.

C'est pour répondre à son tour au roman détestable de M. Renan qu'il a composé cette belle *Vie de Notre-Seigneur* dont la préface est pleine d'onction et de solides enseignements. Avec son coup d'œil exercé et son expérience de la scélératesse et de l'ignorance des lettrés et des lecteurs contemporains, il jugea que l'exposition calme de la vérité serait plus efficace contre le sophisme qu'une réfutation directe; celle-ci d'ailleurs ne manquait pas.

Pour le renégat lui-même, dont il connaissait le poids et la vanité, il se contente d'une bluette spirituelle dont nous voulons citer quelques passages. On y verra que l'intrépide chasseur sut toujours mesurer le plomb à l'oiseau.

« On pourra trouver, dit-il dans la préface du *Rat*, que c'est bien peu d'une telle raillerie en face d'une telle insolence. Il faut distinguer. Les actes sont dignes d'anathème, les auteurs et les talents ne sont dignes que de risée. Je me suis soulagé ainsi du dépit d'avoir à combattre sérieusement des écrits à la fois très dangereux et très misérables, et qui n'ont d'autre mérite que leur scandaleux succès. »

Au reste, toute la vie de M. Renan est dans ce petit poème. Le projet d'abord et ses mobiles :

Il s'empoisonnait d'une idée :
Lui qui n'était qu'un grignotant,
Il voulait, tête débridée !
Devenir un monstre éclatant,
Faire un grand coup d'ingratitude
Qui rapportât argent et loz,
Qui, chez Bertin, fut jugé rude,
Que l'on admirât chez Buloz.

L'heure de l'exécution arrive. Quel est le caractère et quelles sont les préoccupations de notre rat, tout fier de prendre enfin pied dans l'histoire? Hardi contre Dieu seul, ce héros nourri aux frais du sanctuaire,

Jusque dans le suprême instant
Conservait son air pénitent
Et murmurait des patenôtres.
Il aimait entre les apôtres
Judas, et lui ressemblait tant
Qu'avant d'avoir vu sa besogne
Un Juif l'aurait payé comptant.
Méchant et menteur sans vergogne,

Traître avec sensualité,
Si des Douze il avait été
Il eût livré le divin Maître
Pour rien, pour son plaisir de traître,
Pour qu'au Calvaire l'on dressât
Le gibet, pour que Jean pleurât;
Pour que l'histoire souveraine,
Racontant son trait diffamé,
Le nommât, comme elle a nommé
Pierre, Lazare et Magdeleine.

M. Renan peut s'assurer qu'on a su faire avant lui, et avec plus de sincérité, son *Examen de conscience;* il pouvait se dispenser de communiquer le sien aux journaux; à moins qu'il en soit des confessions comme des photographies et qu'il ne les livre à l'étalage qu'après les avoir retouchées. C'est prudent, car ce qu'on trouve au fond n'est pas glorieux, mais il ne le démentirait qu'en se mentant et en nous mentant une fois de plus.

La tactique et les exploits de la petite bête, grisée de science frelatée et d'orgueil, sont décrits avec une amusante précision.

En un clin d'œil, d'un pied agile
L'insolent grimpe sur l'autel,
Et là, s'attaquant au Missel,
Bellement ronge l'Évangile;
Non pas tout entier, mais suivant
Un plan des rats de Teutonie,
A son estime très savant,
En tout cas propre à son génie.

Il ronge un mot par ci, par là,
Une lettre, au plus une phrase :
« Ne brisons pas, trouons le vase,
Disait-il; le parfum fuira.
Cet Évangile est un doux livre;
Il faut en garder quelque peu.
Tout simplement expulsons Dieu ;
C'est Dieu seul qui ne doit plus vivre. »
Il ajoutait joyeusement :
« Je suis un gaillard d'importance !
J'ai la grâce d'un rat de France,
La force d'un rat allemand,
Et je m'en vais faire un tapage
Qu'on ne saurait me mal payer :
Je pourrai, las de travailler,
Me reposer dans un fromage
Plus grand que le champ du potier.
Allons, et du cœur à l'ouvrage ! »

Le travail nocturne est accompli ; l'hostie est demeurée muette dans le tabernacle pendant que le sacrilège rongeait les feuillets divins. A l'aurore, il détale au premier bruit.

La vanité gonflait son feutre,
Il en craquait... Mais, au comptant,
Ce destructeur de Dieu, pourtant
N'avait que la mine d'un pleutre.

En ce moment même le Sanhédrin des rats savants tenait conseil sous l'église et cherchait un moyen de se débarrasser de la croix, sans espérer beaucoup le trouver.

« Ah ! murmuraient quelques prudents,
L'arbre est bien haut, et plus l'on sonde,
Plus la racine en est profonde ;
Que de rats y perdront les dents !

Longtemps voici que l'on grignote,
Et quoi de fait ? Longtemps sera
Avant le coup qui prévaudra.
Nous triomphons, puis. . on nous frotte !
Déjà Voltaire est dans la hotte,
Havet sans faute y glissera.
Il faudrait un Iscariote !... »
A ces mots le rongeur entra,
Si gras, si doux, si laid, de mine
Enfin si fausse et si fouine
Qu'un même cri partout vola :
« L'Iscariote, le voilà ! »
Humblement le héros s'incline;
Puis, assuré de son effet :
« Messieurs, bonjour, dit-il ; *c'est fait !* »

Le scélérat savoure les louanges de ses complices et se fait d'avance une joie délicieuse de la consternation des prêtres, quand l'aurore découvrira son effrayant ouvrage. Il convie toute la bande à venir prendre sa part de cette douceur.

Ils suivent donc le camarade.
L'un se glisse, l'autre escalade,
Beaucoup rampent ; ils y sont tous
Et tous ont le même spectacle :
Jésus, sortant du tabernacle,
Bénissait le peuple à genoux !

L'épilogue est court, la morale claire. On pourrait écrire les vers suivants, qui résument toute cette prouesse, sur la tombe de M. Renan :

Telle fut la grande campagne
Du plus grand rat qu'ait vu Paris
Il tira des Juifs un bon prix,
Parut galant en Allemagne

Et n'échappa point au mépris.
Il était fils de la souris
Qu'un jour enfanta la montagne.

M. Renan a beau se renfermer et s'engraisser dans son plantureux bénéfice du Collège de France, parader et bavarder aux dîners celtiques, étaler ses palmes vertes d'académicien et sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, insulter Jésus-Christ dans la *Revue des Deux-Mondes* et humer l'encens de la presse juive et maçonnique, il n'échappe point au mépris ; son nom est synonyme de la trahison la plus infâme ; sa vogue sera l'une des plus évidentes flétrissures du siècle. Qu'on nous pardonne de nous être arrêtés un peu trop longtemps sur ce sujet ; nous allons voir l'auteur du *Rat* à de plus importantes campagnes.

II

Louis Veuillot a été surtout un soldat de l'Église, soldat discipliné, toujours en armes et toujours debout pour sa défense. A ses yeux l'Église était la source inaltérable de toute vérité et de toute vertu, le Thabor permanent d'où la foi, l'espérance et la charité rayonnent dans le monde, l'origine et la règle de toute civilisation et de tout progrès, la condition suprême de salut pour ce qui ne veut pas déchoir et périr. C'était plus encore que l'institutrice surnaturelle des peuples, la gardienne des mœurs, l'inspiratrice des sublimes efforts; c'était l'Épouse du Christ, la Mère divine qu'il estimait, qu'il chérissait, dont il sollicitait avec la docilité d'un fils les enseignements, les avis et, au besoin, les utiles réprimandes. Il ne pouvait la voir insulter par les ignorants ou les mercenaires de la presse sans bondir d'indignation. C'est alors que jaillissaient son ironie amère et son éloquence superbe. Ces cris d'un cœur blessé dans ses fibres les plus sensibles forçaient les plus indifférents à l'entendre, et souvent les plus audacieux à reculer. La plume était devenue un glaive.

Dans *Çà et Là*, il fait dire par Sylvestre à sa fiancée: « J'ai aimé et j'aime sur la terre une chose que je continuerai d'aimer plus que toute chose, plus que vous

même : c'est la sainte Église catholique, notre Mère. Comme chrétien, nous sommes tenus de lui obéir en tous ses saints commandements ; mais je trouve que nos obligations vont au delà, et que je dois me considérer avec tout ce qui m'appartient comme étant son fils propre. Si j'ai des enfants, je les élèverai pour la servir. Si un jour vient où le peu que je possède lui soit nécessaire, je prétends le lui donner ; si elle a besoin de mon bras, de ma liberté, de ma vie, je demande à Dieu de ne plus me souvenir que je suis époux et père et de m'accorder pour unique grâce le courage de me jeter tout entier dans les œuvres où je verrai qu'un chrétien peut s'employer plus utilement pour l'Église. Je m'étonne moi-même, avec les pensées que je vous fais connaître en ce moment, d'avoir eu la vocation du mariage et non celle du sacerdoce ; mais enfin, il est vrai que, ne pouvant élever si haut mes désirs, il faut cependant pour mon salut que je sois une sorte de missionnaire au milieu des attaches du monde, et prêt à rompre toujours toute espèce de lien qui ne serait pas un lien sacré. »

Inutile de rappeler que dans tout cet admirable chapitre *Du Mariage et de Chamounix,* c'est le cœur de Louis Veuillot qui parle.

Tout ce qui tenait à l'Église paraissait grand et noble à ce fidèle champion : dogmes catholiques, liturgie romaine qui est comme la voix naturelle de la prière publique, ordres religieux qui la parent, missionnaires qui la propagent et la défendent, pratiques populaires

de piété, scapulaires, médailles, miracles, Notre-Dame de la Salette et Notre-Dame de Lourdes ; il respectait et entendait faire respecter tout ce que l'Église approuve. En parcourant les œuvres de Louis Veuillot on voit qu'il n'a fait aucune concession aux répugnances du siècle. Ce qu'ont vénéré et pratiqué les saints ne lui semblait jamais vil ou petit.

Il savait d'ailleurs que ce n'est pas en se montrant lâche qu'on résiste à des ennemis sans bonne foi et qu'on parvient à les désarmer. Ce que nous avons vu depuis prouve qu'il ne se trompait pas.

Pour ce chrétien dont le bon sens va droit à la vérité, dont la croyance est avant tout pratique, l'Église se résume dans le pape régnant, qu'il s'appelle Grégoire XVI, Pie IX ou Léon XIII. C'était pour lui l'oracle infaillible, la sentinelle divinement établie, le Père de tous les fidèles, le Vicaire enfin de Jésus-Christ. Ces titres n'étaient pas à ses yeux de vains mots mais de solides réalités. Il passait à travers les objections qui en arrêtent tant d'autres, comme un aigle à travers les nuages.

A ses yeux Rome s'élève au milieu du monde comme le phare aux éternelles clartés ; tout ce qu'elle n'illumine pas est ténébreux, tout ce qu'elle ne vivifie pas est condamné à mort.

C'est parce que Rome est la ville de saint Pierre et des Papes qu'il avait pour elle des trésors d'enthou-

siasme et de dévouement. C'était pour lui plus qu'une patrie pleine du souvenir et des gloires de ses aïeux ; c'était la maison de famille, où dans une heure d'angoisse et de bénédiction il était né à la foi et à l'amour. Sur ces collines et dans ces basiliques il respirait l'air natal ; ces parfums ravivaient en lui la force de se donner et la joie de croire. Il chérissait ses monuments créés ou transfigurés par la pensée chrétienne, son Colysée dominé par la croix de bois, ses douces chapelles de saint Stanislas ou de sainte Cécile, ses horizons incomparables, ses traditions et ses légendes. Les mœurs pacifiques et grandes avec simplicité des vrais Romains, le soleil qui se lève ou se couche du sommet du Pincio en lançant des rayons sur la coupole de Saint-Pierre, les usages pieux, la langue harmonieuse de l'Italie, les palais des familles princières où tout le monde peut aller admirer les magnificences de la nature et les merveilles de l'art, les musées, les cardinaux, les prélats, les moines traversant les rues de la Ville éternelle et balayant de leur bure la voie triomphale, tout le ravissait.

Il aimait les fêtes populaires avec leurs feux et leurs chants dans la nuit, les pèlerinages de fiançailles que les vieux époux referont en souvenir de ce premier engagement, les antiques traditions, la joie tranquille et saine des nombreux jours de repos. Il n'hésitait pas à proclamer heureux ce peuple dont la vie est mêlée à la religion et pour qui demeure encore ouverte là

source de la poésie domestique. La Saint-Jean-Baptiste nous donnera une idée de ces réjouissances religieuses et civiles où Rome se montrait dans sa douceur, sa beauté et sa grandeur négligée.

« Du forum de Trajan, où je joignis la voie papale, jusqu'au Latran, c'était une double file ininterrompue de gens en demi-gala qui montaient et descendaient, bien portants et paisibles. La foule descendante formait véritablement une chaîne de fleurs. Tous avaient à la main le bouquet d'œillet et la lavande ; le chemin en était embaumé.

« Représentez-vous ce chemin d'ombre vigoureuse et de lumière éclatante, moitié ruines et moitié maisons, tantôt ville, tantôt village, semé de marbres antiques et de touffes d'herbe, gagnant de forum en forum, longeant les débris du temple de la Paix, longeant le Colysée, montant au Latran à travers un marché de bouquets. Répétez-vous les noms de Trajan, d'Auguste, de Néron, de Titus, mêlés aux noms de saint Pierre, de saint Clément, de saint Ignace d'Antioche, de Constantin, de Charlemagne.

« Parmi ces majestés de l'histoire, sous l'incomparable azur, adouci de cette teinte du matin qui rappelle le duvet des fruits mûrs, voyez ce peuple heureux, cette foule fleurie, animée du grave battement des jeunes cœurs. Rien jamais, même dans les peintures, ne m'a donné autant l'idée sincère et grandiose d'une fête. Point de poussière ni de fumée, ni de cris ni de sueur ;

point de grincements de musiques, point d'odeur de friture, rien de flamand.

« C'était la noble Italie, encore mieux la noble Rome, jouissant de voir, de penser et d'aimer au milieu de ses propres magnificences, Dieu dans le cœur, des fleurs dans les mains. Spectacle vraiment doux, apparition charmante du genre humain délivré de ses stigmates ordinaires, la laideur, la misère, la servilité ! Dans les épanouissements de ce soleil qui était bien le regard caressant du père de la race humaine, ils portaient la vie aussi gracieusement que leurs bouquets. »

Visiter Rome, être admis à l'audience de Pie IX, assister aux émouvantes cérémonies de la semaine sainte dans la basilique vaticane, c'était le grand honneur et le grand bonheur de Louis Veuillot, le délassement après ses rudes campagnes, le baume appliqué sur les blessures faites par l'ingratitude ou la mort. Il parle des merveilles de Rome avec le transport lyrique et l'attendrissement communicatif de ceux qui aiment.

En présence de ces splendeurs morales, que lui importaient Paris, ses journaux, son bruit incessant, ses foules mornes ou affairées, son luxe malsain, ses odeurs de vice et de corruption et ses chroniqueurs figuristes qui « entrent chez Augias, non pas le balai, mais la fourchette à la main. »

De grands exploits ou d'heureux services donnaient autrefois le privilège de chausser les éperons d'or.

Louis Veuillot a prouvé qu'il était digne d'être nommé chevalier de l'Église. Pour elle et pour le pape il n'a jamais hésité à tirer l'épée, à braver, comme dans l'affaire Mortara, toutes ces puissances qui font hésiter les plus intrépides : la presse, la diplomatie et le pouvoir. Cette fière attitude est un magnifique spectacle, qui console des trahisons, des lâchetés et des petitesses du siècle. Garcia Moreno fit voir au monde quelque chose de semblable quand il éleva la voix, du fond de l'Amérique, pour protester, au milieu de l'apostasie ou de l'indifférence universelle, contre l'envahissement de la Ville sainte et contre les brigands couronnés qui avaient le courage de dépouiller un vieillard sans défense. Ceux qui ont donné leur sang à Castelfidardo, à Mentana, sur la brèche de la Porte Pia n'ont pas mieux fait. D'ailleurs, quand il a fallu mourir pour affirmer, en face de l'Europe muette ou complice, les droits de la papauté, l'*Univers* et Louis Veuillot n'ont pas balancé une heure. Cet héroïsme dans le dévouement et cette simplicité dans le sacrifice n'appartiennent qu'aux grandes âmes ; c'est l'honneur et le privilège de l'Église catholique de les susciter à chaque pas dans son histoire. C'est parce qu'elle est divine qu'elle est ainsi la mère toujours féconde et toujours aimée des saints et des héros !

Pie IX, avec sa bonhomie clairvoyante et sa politique surnaturelle, avait deviné du premier coup le cœur de Louis Veuillot ; il payait le dévouement filial du publi-

ciste par un retour de tendresse paternelle dont il lui prodigua, dans ses brefs et dans un grand nombre d'audiences particulières, les plus délicates et les plus significatives démonstrations. La *Correspondance* nous révèle ce que le journaliste puisait de confiance, de douceur et de courage aux pieds du pontife, dans ses yeux noirs, si fins et si francs, dans son inaltérable sérénité, dans ses entretiens, où la voix de Jésus-Christ semblait résonner à travers la voix de son Vicaire.

III

Même aux époques les plus malheureuses, un reflet de la majesté divine illumine la tiare pontificale et l'histoire de la Papauté ; quiconque sait comparer et réfléchir, sent une sorte de présence réelle de la toute-puissance sous cette faiblesse désarmée. Mais quelle perspicacité surhumaine est nécessaire aux yeux de l'âme pour saluer Jésus-Christ dans les haillons et les vices du pauvre !

Louis Veuillot avait cette vue de la foi ; il aimait les misérables. Ses aumônes étaient bien supérieures à sa fortune, et quand il n'avait plus rien à donner, il trouvait des formules charmantes pour s'excuser ou spirituellement insinuantes pour solliciter en faveur de ses protégés. Il faisait de l'aspect minable de ses clients des descriptions où le pittoresque s'allie à ravir avec le pathétique, et où les éclats joyeux de l'esprit ne font que mieux ressortir la souffrance intime de ne pouvoir mieux soulager l'indigence. Telle de ses lettres où il parle de Marcoussi arrache à la fois des rires et des larmes. Rien ne le décourageait ; il savait toujours au moins tirer de son cœur des paroles de respectueuse affection pour ceux qu'il regardait comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Donnons comme échan-

tillon de ces lettres la supplique suivante adressée à sa sœur :

... « J'ai donc revu Marcoussi. Mauvaise rencontre. Il a un paletot boutonné par une ficelle autour du corps, et, sous ce paletot, un pantalon qui laisse trop voir sa peau boucanée. Cela l'enveloppe comme ces cloisons dont on enferme les murs à démolir. De vieux sabots aux pieds, sur la tête un chapeau qui n'est vraiment pas fait pour aller dans le monde, car il paraît impossible de l'ôter sans qu'il en tombe quelques morceaux. La chemise et les bas sont supprimés totalement depuis des années. Pour un costume d'été, cela passe encore ; mais pour l'hiver, c'est aussi léger que peu décent. Ajoute que le pauvre diable est aux trois quarts aveugle et presque tout à fait sourd. Ajoute qu'il a perdu son si bon chien, qui se jetait à l'eau sans marchander sitôt que son maître avait tiré sur une lubine... Et il est si malheureux et si en guenilles, que, cette année, il a bien fait ses Pâques, mais « pas tout à fait », parce qu'il n'ose, dans le costume qu'il a.

« Tu me vois venir, ma sœur? Je suis venu. J'ai demandé à Marcoussi si ça lui ferait plaisir d'avoir une chemise. — Pour sûr ! — Et un chapeau ? — Ça me rendrait service. — Et un paletot ? — Dame ! — Et une culotte ? — Il s'illumina.

« Alors j'ajoute une cravate, et je t'offre Marcoussi requinqué, qui ne voit plus ce qui pourrait l'empêcher de faire ses Pâques. Je te l'offre pour rien, de mon

argent mignon qu'Eugène me doit pour mon travail des vacances. Mais si tu veux faire quelque chose, tu es bien libre.

« Ta lettre, que je reçois à l'instant, m'apprend que tu n'as plus rien. Bravo ! Alors, prend ma grosse veste à long poils, ou ma couverture de pieds *idem*, et mets l'un ou l'autre ou l'un et l'autre à la poste. C'est Marcoussi qui fera bien là-dedans ! Et je lui donnerai une tabatière que l'on m'a donnée à Solesmes, avec une demi-livre de tabac pour son hiver. »

Comment refuser ? On n'y songea pas, et voici le remerciement :

« Ma très excellente sœur, ton ballot pour Marcoussi est arrivé. Le pauvre homme en est devenu tout bête. Je crains qu'il ne se marie. Je ne sais pas s'il pourra porter la veste. Je croyais en avoir une autre moins neuve, moins lourde et moins magnifique ; mais, faute de pire, celle-ci fera l'affaire, et l'on peut bien une fois se risquer à donner à Jésus-Christ ce que l'on a de plus beau. Jésus-Christ, Marcoussi ! Et pourtant, c'est vrai ! »

Voilà bien l'accent de la charité chrétienne, tout à fait inconnu à la philanthropie de l'assistance publique ! Une des aberrations de la politique et de la société voltairienne qui le révoltait le plus, c'est le mépris et l'expulsion brutale du pauvre. Quand son argent, ses vieux habits, son influence et toutes ses ressources étaient à bout, il aidait encore les bonnes œuvres de ses démarches actives et de sa vaillante plume.

Compatissant à tous, Louis Veuillot a multiplié les marques de vénération et de dévouement pour les Petites Sœurs des pauvres à leurs débuts. Sans parler d'une foule d'articles, de lettres et de recommandations efficaces, il voulut qu'elles fussent marraines d'une de ses filles ; il se plaisait à leur faire visite, à s'édifier de leur foi sans bornes ; volontiers il allait demander à leur maison un peu de paix pour son cœur broyé par le deuil. Dieu lui semblait plus facile à toucher dans cette atmosphère de simplicité sublime. L'existence d'un de ces asiles était pour lui une démonstration vivante de la religion catholique. Un jour, il voulut remplacer par un plus jeune le vieil âne qui traînait la charrette des vieillards. Les négociations qui aboutirent à cet échange sont racontées dans plusieurs lettres délicieuses.

IV

Il est impossible d'aimer beaucoup Jésus-Christ sans aimer la Vierge Marie, sa mère. A l'exemple de saint Bernard, de Bossuet et de tant d'illustres personnages, Louis Veuillot avait pour cette Reine Immaculée la piété d'un enfant. Il récitait le chapelet tous les jours, portait le scapulaire et la médaille miraculeuse ; il a composé un livre sur le *Sub tuum ;* à ses correspondants il promettait de les recommander à Notre-Dame, et il les priait d'intercéder pour lui auprès d'elle.

Dans une lettre où il donne à son ami, Émile Lafon, des avis très élevés sur le mariage et sur la famille chrétienne, nous lisons : « Je ne te laisserai point partir pour cette destinée nouvelle sans te souhaiter bon voyage. Tu sais que je n'ai jamais eu beaucoup d'inquiétudes sur ton bonheur ; tu me sembles fait pour être heureux, surtout depuis que tu as en toi l'élément du bonheur sûr et durable : l'amour de Dieu... Mon cher Émile, j'ai voulu te dire tout cela, moins pour te l'apprendre que pour te prouver combien je songe à toi et combien je désire que tu sois heureux. Ce que je te souhaite, je le demanderai à Dieu ; ce que je te conseille, je le prierai de t'en instruire. Tu vas te marier pendant le mois de Marie : c'est une belle époque. Puissent les

fleurs bénies de la religion embaumer toute ton existence et celle de ta famille, comme les fleurs de la terre vont embaumer la fête de ton mariage ! »

Il dit à son frère, dont l'avenir l'avait beaucoup inquiété : « Depuis que tu marches sous l'égide d'un *Ave Maria*, je m'en soucie moins. »

A peu près vers la même époque, nous lisons dans une lettre : « Non, tu ne sais pas, et nul ne le sait, s'il n'est chrétien, ce que Dieu peut faire d'un homme et toutes les belles récoltes qu'il peut tirer du champ le plus aride. Aide-nous, mon frère ; soyons doublement frères par le sang et par la foi. Depuis longtemps je n'osais plus rien te dire, je me contentais de prier : je vois bien, et j'en bénis Dieu, que mes prières n'ont pas été entièrement perdues ; mais il faut que tu viennes à notre secours pour te sauver. Te sauver ! entends-tu ? Hélas ! que ce mot est terrible quand c'est un frère qui le dit à son frère !... Recommande-toi à la Sainte Vierge ; et, si tu ne sais pas de prières, dis seulement : O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! »

De la Suisse, qu'il parcourt en pèlerin plus encore qu'en touriste, il écrit aux siens : « J'ai demandé à la Sainte Vierge, au bout de mon pèlerinage, non pas d'aider à ma fortune, mais de vous soutenir et de vous garder tous, mes chers enfants. Ce sont là les prières que je fais de bon cœur. »

Après avoir terminé l'un de ses ouvrages, il se hâte d'annoncer l'heureuse délivrance : « J'ai enfin écrit ce

bienheureux mot : *fin*. C'est samedi, à sept heures, que j'ai fait la belle barre finale. Ouf ! Le soir même, Moncarthur et moi nous avons été brûler un beau cierge à Notre-Dame des Victoires, et nous y sommes revenus communier le lendemain. Que le bon Dieu maintenant bénisse l'ouvrage ! »

C'est pour obéir à ce sentiment de piété que Louis Veuillot voulut donner à sa fille aînée le nom de Marie, et qu'il fut un des premiers et des plus vigoureux champions de Lourdes et de la Salette. Comme à Bossuet, la dévotion à la sainte Vierge lui a inspiré des pages immortelles qui prendront rang parmi les chefs-d'œuvre de notre langue. Cet homme, qui avait pour les inventions mécaniques et les engouements scientifiques de son siècle un œil indifférent, était joyeux de toutes les merveilles et de tous les progrès du culte de Marie. La vue d'une Madone au détour d'une vieille rue, le son matinal de l'*Angelus* au milieu de la campagne éveillent en lui de douces images et de consolantes pensées. Il s'écrie :

« Salut, véritable aurore, mère du véritable jour ; salut, vraie étoile des cieux, éternelle fleur de la terre, pur encens.

« Salut, beauté ; salut, Vierge ; salut, Mère ; salut au temple, salut à la crèche, salut au seuil humble de Nazareth, salut au Calvaire, salut au cénacle, salut dans les cieux !

« Tu ne détournes pas ta main de l'enfant malade,

tu ne détournes pas tes regards de l'enfant indocile, tu ne peux pas même détourner à jamais ton cœur de l'enfant souillé. Entre la faute et le châtiment, ta beauté s'interpose.

« Tu ranimes la foi dans nos cœurs, tu n'y laisses pas périr l'espérance ; tu retiens le bras de Dieu prêt à frapper. Nous t'appelons, tu viens; nous tendons les mains, tu nous sauves ! »

Dans un article admirable de cœur sur le « Siècle de Marie », après avoir raconté les œuvres accomplies par les congrégations renaissantes de femmes, il montre dans le désir d'honorer la Reine des cieux, la source de cet inépuisable dévouement.

« C'est là leur drapeau, leur force et leur refuge; c'est par la Sainte-Vierge, mère de Dieu, que s'accomplissent tant de nobles et saints travaux. Le nom que portent en commun ces femmes héroïques est celui de Marie ; le feu divin qui les anime est l'amour de Marie ; elles se vouent à l'humilité, à la charité, à l'obéissance ; elles travaillent, elles souffrent, elles meurent pour imiter Marie.

« Suivez-les dans la multitude des œuvres de piété et de miséricorde que cet amour leur inspire : vous verrez en elles toutes comme une sorte d'incarnation de la Mère de Dieu et un avènement personnel de Marie sur la terre. N'est-elle pas, en effet, présente ici-bas dans cette virginale milice de la charité, qui, par les différents corps dont elle se compose, depuis les Petites

Sœurs des pauvres et les humbles religieuses des campagnes jusqu'aux religieuses enseignantes et missionnaires, jusqu'aux saintes victimes de la prière et de l'expiation publique, nous la rappellent dans tous les états où elle a vécu, nous la montrent à la crèche et au Calvaire, au travail et à la mort, vierge et mère, pauvre et active, faisant en silence de grandes choses, ayant soin des humbles et des petits, et leur révélant Dieu par le miracle obtenu à sa prière qui change l'eau en vin ! »

Rien n'est vulgaire et banal dans les cérémonies catholiques, pour qui sait entrevoir dans le rite matériel le reflet symbolique de l'âme et de Dieu. Louis Veuillot était de ceux-là. « Nous n'avons pas suivi la procession à cause du soleil ardent qui aurait vaporisé nos faibles cervelles ; mais nous avons reçu la bénédiction, à genoux, en pleine place publique, dans la bonne poussière du bon Dieu. Deux personnages m'ont particulièrement attendri : un caporal de pompiers, âgé de plus de quatre-vingts ans, un tambour des enfants, âgé de moins de six ans. Le caporal tenait son sabre d'une main tremblante et marquait le pas d'un pied tremblant. Le tambour tambourinait comme un petit enragé, accompagnant toujours. Ces simplicités autour du bon Dieu me donnent des envies de pleurer. »

Il fut un de ceux qui aidèrent le plus Pie IX et dom Guéranger à faire adopter la liturgie romaine dans tous

les diocèses de France. Sans se préoccuper du point de vue littéraire, ce qui est abaisser la question, il voyait surtout dans ce changement un nouveau lien pour rattacher le présent avec le passé, l'Église de France avec la mère et la maîtresse de toutes les Églises.

LA FAMILLE

I

Après l'amour du Christ et de son Église, l'amour le plus fort et le plus doux qu'il y ait ici-bas, est celui de la famille ; il fut exquis dans Louis Veuillot. Il suffirait pour lui faire une place à part dans le monde des artistes, où ce chaste et délicieux sentiment semble de jour en jour plus inconnu, peut-être parce qu'il vit d'austères sacrifices.

Ce batailleur, dont la langue se chargeait volontiers de foudres et dont l'ironie devenait quelquefois si acérée, se montre d'une fraîcheur et d'une abondance incomparables quand il s'agit de décrire les affections les plus délicates, surtout quand il s'épanche auprès des siens et quand il leur répète, sans s'épuiser jamais, combien il les aime, combien il languit loin d'eux, combien il désire les revoir.

Personne avant lui, pas même Sévigné, pas même Joseph de Maistre, n'avait parlé avec cette originalité savoureuse et ce naturel enchanteur. Par d'autres côtés ces grands rivaux, les seuls qu'il ait dans le genre épis-

tolaire, peuvent reprendre leurs avantages ; sur ce point des effusions de famille, il est hors de pair. C'est un feu d'artifice continu qui jaillit du cœur et se colore en passant de toutes les nuances d'un esprit merveilleux. Sainte-Beuve avait déjà signalé ce côté du génie de Louis Veuillot, ces sources vives de tendresse dans une âme de combat ; mais ce qu'il regardait comme une exception et une surprise, est en réalité la règle. Dans les anfractuosités de cette montagne abrupte, l'œil peut contempler la floraison la plus variée, l'odorat s'enivrer des parfums qui s'envolent des humbles plantes et se répandent jusque dans la plaine. Ceux qui fréquentaient le journaliste, le conteur, le poète et le romancier soupçonnaient cela ; bien peu connaissaient l'immense profondeur de ce sentiment et sa beauté ravissante, avant la publication de la *Correspondance*.

Fils aimant et respectueux, il ne parle qu'avec une virile émotion de son père, vaillant ouvrier qui était digne de goûter les joies de la religion chrétienne et qui en fut privé presque jusqu'à la fin par l'égoïsme impie de la bourgeoisie voltairienne qui triomphait alors. Personne, durant cinquante ans, ne s'était occupé de son âme et ne lui avait enseigné la prière et l'espérance. Il avait toujours eu des maîtres pour lui vendre l'eau, le sel et l'air et pour lever la dîme de ses sueurs ; jamais un protecteur et un guide. Le cœur du fils revient souvent à ce cher et douloureux souvenir.

Tantôt ce sont des paroles amères qui s'échappent de ses lèvres, quand il songe aux injustices et aux sophismes dont ce stoïque travailleur a été la proie :

« Dans mon enfance, quand certain patron de mon père venait, le chapeau sur la tête, lui intimer durement ses ordres, mon cœur bondissait, j'éprouvais un frénétique désir d'abaisser, d'humilier, d'écraser cet insolent. Je me disais : qui l'a fait maître, et mon père esclave ! Mon père, qui est bon, brave et fort, et qui n'a fait de tort à personne ; tandis que celui-ci est chétif, méchant, larron et de mauvaises mœurs ! Mon père et cet homme, c'était tout ce que je voyais de cette société. »

Tantôt ce sont des pages souriantes consacrées à des souvenirs intimes d'enfance et à des scènes de famille, comme ce début de *Rome et de Lorette*, que nous avons cité.

Quelques jours après sa conversion, Louis Veuillot avait contemplé, dans une bourgade d'Italie, le visage d'une femme qui venait de mourir et autour de laquelle d'humbles voisines priaient dans le recueillement. Cette vision de la paix, de la sérénité et de l'espérance chrétienne dans la mort l'avait ravi ; elle ne sortit jamais de sa mémoire. Le mystère de la destinée humaine et de la miséricorde divine pour les petits lui avait été dévoilé en face de ce cadavre inconnu.

« Mais une fois pourtant j'ai senti ce souvenir exciter dans mon cœur des mouvements de rage et presque de désespoir. C'était dans une demeure affligée, au milieu

d'une nuit d'hiver. Pendant que les pluvieuses tempêtes de mars gémissaient au dehors, moi, avec ma famille en larmes, je priais pour mon père agonisant. Hélas! cet homme dont toute la vie n'avait été qu'un effort de courage, cet homme d'une probité sans ombre et d'un dévouement toujours plus grand que ses devoirs, il s'était trouvé faible devant la mort. Il avait bien su travailler, souffrir, se dévouer aux plus pauvres que lui, se dévouer à ses enfants, se dévouer à l'honneur : son digne cœur le lui avait appris ; mais personne, personne au monde, ne lui avait appris assez tôt qu'il y eût dans le ciel un Dieu pour récompenser tant de labeurs, et que s'endormir dans le sein de ce Dieu clément, c'est revivre pour l'éternité.

« Une société sans entrailles pour le pauvre peuple, et sans intelligence pour tout ce qui s'élève au-dessus des plus grossiers intérêts d'une abjecte vie, avait écarté de lui, dès sa naissance, les dépositaires de la parole sainte; elle l'avait laissé croître, comme tant d'autres, dans l'ignorance de son âme, de son Dieu ; et, stupidement indifférente sous la garde des bourreaux qui la protègent, ne s'était point mise en peine s'il deviendrait un honnête homme, ou si les passions en feraient un forcené contre lequel il faudrait déchaîner bientôt les machines brutales qu'on appelle encore des juges et des lois. Il était resté vertueux, et ses enfants n'en doivent rendre grâces qu'à son baptême ; il avait résisté, dans sa droite ignorance, à toutes les misères, à toutes les tentations, à

tous les exemples infâmes dont on le pressait, dont on l'accablait, dont il fut la victime souvent.

« Sans se plaindre, sans accuser le sort ni personne, sans envier la prospérité des fripons qui triomphent impunis de toutes parts ; sans être fier de sa probité, qu'il ne savait point si méritoire, et de son courage, dont il ignorait la grandeur ; toujours bon, secourable, tendre, il avait traversé presque autant de jours mauvais qu'il avait vécu de jours. Mais, comme il ne s'était plaint de rien, il n'avait aussi rien espéré. Ses regards ne voyaient au ciel qu'un espace vide, et dans l'existence qu'une chaîne à porter péniblement, n'ayant d'autre bonheur que d'en alléger le poids, par un surcroît de fatigue pour lui-même, à sa compagne dévouée et à quatre pauvres enfants qui marchaient autour d'eux.

« O mon vénéré père! Dieu sait tout, il vous a connu : je ne désespère point. Mais est-ce assez d'avoir une conscience tranquille, quand l'agonie s'avance enfin avec toutes ses douleurs, quand tout secours mortel est impuissant à rassurer la nature épouvantée, quand le messager de paix et d'espérance, le prêtre, ce gardien des portes du ciel, n'est pour les yeux du moribond, prévenu par cent mille mensonges abominables, que le héraut détesté qui précède l'inévitable mort ? Oh ! non, ce n'est pas assez, Seigneur ! il faut encore vous aimer et savoir que c'est à vous que l'on va ; et malgré ses longues vertus, malgré ses enfants réunis autour de son chevet et qu'il laissait dans une voie plus heureuse, mon

infortuné père, qui ne le savait point, souffrit presque sans consolation toutes les angoisses du trépas.

« Ce fut alors que dans mon affliction je tressaillis de colère, en me rappelant cette morte de Foligno, dont le visage gardait la douce empreinte de l'espérance qui avait charmé ses derniers moments. Ainsi serait mort mon père s'il avait connu Dieu, si les chefs de la société dans laquelle il a vécu lui avaient donné ce qu'elle doit par tous les moyens s'efforcer de donner à tout homme venant au monde : la connaissance de Dieu. Ah! vous faites bruit de vos mensonges; vous vous vantez des progrès que la civilisation accomplit sous votre souffle, de l'état meilleur où vous appelez le peuple remis à vos soins!... Mais moi, je vous demande ce que vous avez fait de ces institutions sublimes qui le protégeaient sans cesse, qui le consolaient partout, qui le forçaient en quelque sorte à connaître Dieu; je vous demande ce que vous avez fait de cette foi chrétienne qui formait l'espérance de toute sa vie, qui garantissait la paix de sa dernière heure. Oui, voilà ce que je vous demande; et bien d'autres vous le demanderont; et bien des fils éplorés vous ajournent dès à présent au tribunal de Dieu, pour y rendre compte de leurs larmes, et du sang de Jésus-Christ, par votre faute inutilement versé! »

La piété filiale est susceptible et fière. Mirecourt, Lavedan et V. Hugo avaient eu l'infamie de manquer de respect à la digne mère de Louis Veuillot; il écarte,

avec dédain et autorité, ces insinuations lâches et ces injures grossières. Notons simplement ici la supériorité de cette délicatesse chrétienne et de cette réserve sur la fatuité de Lamartine qui décrit sa mère et ses sœurs avec une complaisance de mauvais goût. Quel contraste surtout avec le cynisme inconscient de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* — c'est-à-dire par lui-même — quand il ne craint pas de flétrir sa mère en nous révélant que cette malheureuse abandonnait à ses fils les livres les plus suspects pour s'épargner la peine de les examiner ou même l'ennui d'en lire de peu agréables. Sur ce point, Louis Veuillot peut être comparé à ce que l'histoire nous montre de plus reconnaissant et de plus affectueux, à Joseph de Maistre, à Mgr Pie, à Mgr de Ségur, pour ne parler que des contemporains.

Plus que les paysages enchantés, plus que les doux colloques de l'amitié, la vue et la tendresse de sa mère étaient pour lui une preuve très grande de la bonté de Dieu et des joies du Paradis : « Doux était le spectacle, et l'entretien, et l'heure ; le soleil d'avril échauffait l'air embaumé, mille oiseaux chantaient dans l'espace, et Rome élevait jusqu'à nous l'éloquente voix de ses deux royautés. Mais des voix plus joyeuses que la voix des oiseaux, mais des cris plus éloquents que la voix de Rome, éclataient en mon âme éblouie par instants d'un adorable espoir ; et, pénétré, ravi, sentant en moi toute ma jeunesse, toute mon intelligence, tout mon avenir,

je disais à ce vieil ami dont je serrais la main fidèle : Une existence n'a pas deux fois de pareils moments !

« Et cependant, lorsqu'au retour j'aperçus de loin, sous un ciel brumeux, sur un triste rivage, la pauvre maison où m'attendait ma mère, et quand je reconnus ma mère elle-même, qui venait sur le seuil contempler cette route à laquelle depuis si longtemps elle redemandait son fils, ô fleurs, ô spectacles ravissants, ô belles heures de ma vie, combien vous fûtes oubliées ! O pâles allégresses de la chair, tout entières effacées par une seule de ces larmes jaillies de mon cœur.

« Pourtant, mon Dieu, ce n'était là encore qu'une joie de la terre ; et cette mère, si tendre et tant aimée, n'est enfin que la mère de mon sang, de ma misère et de mon péché : que sera-ce donc, et que sera le souvenir de toute chose heureuse en ce monde, lorsque je reviendrai, non plus à la maison de boue de mes parents mortels, non plus au berceau de cette vie pleine d'offenses, mais au palais de ma sainte origine et de vos impérissables splendeurs ; mais à Marie, la mère de votre amour ; mais à Jésus, qui a tant souffert pour me racheter ; mais à vous, de toute éternité mon père, et père de mon éternité ! »

II

Certes Louis Veuillot a été un fils aimant et respectueux; pourtant c'est par son amour fraternel qu'il s'est fait remarquer. Lui-même a raconté avec un épanouissement de cœur très sensible la joie qu'il ressentit à cinq ans en voyant pour la première fois son petit frère Eugène dans son berceau, le charme de leur amitié d'enfants, plus tard les jouissances de leur union d'hommes et de leur collaboration d'écrivains.

« Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur; dès qu'il put parler, il me consola; car l'affliction et la douleur n'épargnèrent point mes jeunes ans. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse, parce que cet enfant m'a aimé... » Après le récit égayé de sourires et de larmes qu'il fait des escapades et des espièglerie de leur adolescence, des fêtes ingénues qu'ils se donnaient, et dont la bonne humeur et la bonne santé faisaient les frais, il ajoute :

« Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'hommes et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point changé. Nous sommes encore ces deux frères qui se rendaient à l'école ensemble, portant leurs provisions dans le même panier, ayant les mêmes adversaires, les

mêmes soucis, la même fortune et les mêmes plaisirs : l'un ne peut souffrir, que l'autre ne pleure ; l'un ne peut se réjouir, que l'autre ne soit heureux : l'un ne peut tenter une aventure, que l'autre n'en coure les chances aussitôt. C'est pourquoi, après des séparations, des épreuves, des vues diverses, nous nous sommes embarqués sur le même navire, afin de défendre le même pavillon. Anges du ciel, dites ce qui s'est passé dans mon cœur quand ce bien-aimé frère sortant enfin des ténèbres où nous avions marché tous deux, où je l'avais laissé avec tant de tristesse, vint me rejoindre au banquet de la vie et me fit sentir qu'il était deux fois mon frère ! Quel rajeunissement de cette amitié toujours si jeune ! Quelles effusions nouvelles d'une tendresse si souvent prouvée ! Quelle certitude ineffable de n'être plus séparés ni dans la vie ni dans la mort ! »

Le dévouement du frère aîné pour ses jeunes sœurs est encore plus délicat ; sa première prière a été pour elles, et à quel moment solennel ! Il entrait à Saint-Pierre de Rome, encore incroyant. On y célébrait les Quarante-Heures : « Nous trouvâmes une église resplendissante, mille cierges allumés sur l'autel, et la nef remplie d'une foule agenouillée pieusement : gens du peuple, femmes, enfants, bourgeois, prélats, confondus sur les dalles, tous humbles, tous recueillis. Le seul bruit qui s'élevât au-dessus du murmure des prières était le cliquetis presque imperceptible des chapelets. Mes com-

pagnons s'adressèrent à Dieu. Je ne voulus pas rester seul debout dans cette église ; mais je laissai aller de tous côtés mes regards, guère moins étonné que jadis les Gaulois mes ancêtres à l'aspect des choses étranges que Rome leur montrait, et guère moins sauvage qu'eux.

« Tout le monde priait. Et moi, pensai-je à la fin, n'ai-je pas dans le cœur une prière ? n'ai-je rien à demander à Dieu ? Car ces chrétiens me prouvaient l'existence de Dieu mieux qu'aucun raisonnement n'avait pu le faire encore. Je concevais bien, dans la seule idée de Dieu, une puissance assez grande pour être partout, pour entendre toutes les prières et lire au fond de toutes les âmes. Je cherchai : ma pensée retourna jusqu'à cette France où j'avais laissé mes sœurs, et je priai Dieu d'étendre sa protection sur ces deux enfants. Je ne pouvais, je n'osais, je ne savais demander rien de plus. Ce fut ma première prière. Combien de fois, depuis lors, mon cœur s'est plongé dans un abîme de gratitude, en voyant avec quelle profusion de miséricorde Dieu m'avait exaucé ! »

Même avant que la foi eût éclairé et purifié son âme, quels graves soucis pour leur éducation, pour leur innocence, pour leur piété, et, longtemps à l'avance, pour leur avenir et leur bonheur. Il y a dans ces préoccupations quasi paternelles du jeune homme quelque chose d'infiniment touchant.

« Depuis que j'avais quitté Paris, depuis surtout que je pensais sérieusement à mon salut, le devoir que m'im-

posait l'existence de mes sœurs me devenait à la fois plus présent et plus doux. Il m'était plus aisé de prier quand je priais pour elles. Alarmé de mille dangers que j'avais trop appris à connaître, je demandais à Dieu de les maintenir dans l'innocence, et, les plaçant en quelque sorte à mes côtés, je craignais moins, entre ces deux âmes virginales, de me présenter aux regards de la Vierge Marie, dont j'invoquais en tremblant le secours. Ma foi naissante était pleine d'angoisses, et, quelque merveilleux récit que je pusse entendre de la bonté qui règne au ciel, je ne me persuadais point que les saints prient sans cesse pour les coupables, et que Dieu est pressé de pardonner. Je pensais surtout que la sainte Vierge devait me regarder avec horreur : je ne savais pas que Dieu, qui s'est réservé la justice, n'a laissé dans les saints que la pitié et l'amour.

« Je priais donc pour mes sœurs, et, priant pour elles, je priais pour moi ; je m'abritais de leur pureté. Je trouvais ainsi dans mon âme le germe du dogme adoré de notre Rédemption : coupable, je demandais grâce au nom de l'innocence, et je sentais poindre l'espoir. Que ne devons-nous donc pas espérer quand l'innocent lui-même élève sa voix pour le coupable! quand l'Agneau de Dieu, se chargeant des péchés du monde, offre et donne son sang pour les effacer. »

A travers les routes de la Suisse et de l'Italie, au milieu des palais de Florence fermés comme au temps

des Guelfes et des Gibelins, au pied des statues de Michel-Ange et devant les peintures de Raphaël, il pense aux siens et cette pensée l'étreint avec une irrésistible puissance.

« Oui, va, je t'aime, mon frère, de toute l'ardeur de mon âme. Je l'ai bien senti, le jour de ton départ, lorsqu'il a fallu te laisser aller seul pour la première fois. Que de transes j'ai éprouvées jusqu'à ce que je t'aie vu bien solidement et bien tranquillement établi ! Et depuis, me sentant un frère, j'ai moins senti le besoin de placer ailleurs mes affections ; je les ai, au contraire, retirées une à une, pour les mettre sur toi, mon seul frère et mon seul ami, mon enfant pourrais-je dire, car il y a quelque chose de paternel dans la tendresse que je t'ai vouée. Ces cinq années que j'ai de plus que toi ont été pleines de tant de choses qu'elles m'ont rapidement vieilli. Il me semble qu'elles me donnent des devoirs que j'aime à remplir et des droits que tu ne contestes pas. Écoute-moi donc, cher enfant, quand je te donne un conseil, non comme un précepteur qui veut morigéner, mais comme un ami plein de soucis et d'inquiétudes, qui se rappelle ses fautes et ses souffrances dans la route où tu marches après lui, et qui voudrait te les épargner. »

Puis il vient à ses sœurs qui grandissent : « Recommande-leur fréquemment, comme je le fais moi-même, d'accomplir soigneusement leurs devoirs de religion. Je ne sais pas où est notre refuge, mais évidemment celui

de nos sœurs est là et ne peut être que là. » L'instinct du cœur devançait les lumières de la religion.

Parfois, surtout au commencement de sa vie chrétienne, des doutes, des angoisses, des combats et de terribles orages intérieurs l'assaillent ; il a d'affreuses tentations de découragement. Le souci de ses yeux malades vient encore attrister ses prévisions pessimistes :

« Il y a bien des moments, cher frère, où je ne suis pas rassuré sur l'avenir. Je ne puis me dissimuler que ma vue baisse sensiblement, et je sens que le dernier terme de cette brillante course dont il était question jadis, pourrait bien être une nuit soudaine. Mon palais sera celui des Quinze-Vingts, et l'homme qui se proposait de mener les autres, finira par être sous la conduite d'un caniche. Ainsi plaît-il à Dieu ? Ainsi soit-il ! Là m'attendent peut-être beaucoup de consolations que je n'ai pas trouvées jusqu'à présent. Je n'en suis pas moins résolu à vivre jusqu'au dernier crépuscule, pour les combats de Dieu. »

La pensée des sœurs à soutenir venait alors relever cette âme virile. Il oubliait ses craintes et ses amertumes en songeant à leurs besoins, à leurs joies, à leurs progrès, à ce qui pourrait les rendre plus contentes et meilleures.

« Nos sœurs sont ici ; on les a fait venir pour voir une prise d'habit. Annette est toujours mal portante et a beaucoup maigri ; Élise atteint les proportions mater-

nelles. On ne peut rien voir de plus gros, de plus riant, de plus frais, de plus noir et de plus charmant quelquefois : elle a des yeux d'ange et des épaules de maçon. Sans être d'une vertu idéale, il me paraît qu'elles ont, l'une et l'autre, de bien bonnes et de bien sérieuses qualités, et surtout une innocence céleste, avec une droiture de cœur qui leur fait tout pardonner. »

Une autre fois il écrivait encore à Eugène : « Les sœurs sont toujours magnifiques. Nous avons eu le bonheur, ce matin, de communier tous les trois, et nous t'avons bien recommandé à Dieu. Très cher petit frère, aime-nous bien et prie pour nous. Travaille, travaille surtout pour le bon Dieu, qui nous comble de tant de faveurs que le P. Varin n'en revient toujours pas. »

Sa fraternelle sollicitude descend aux plus minimes détails, comme l'eût fait la plus vigilante des mères. Il songe aux bonshommes de pain d'épice, aux petits cadeaux, aux sorties, aux visites, aux jours de fête, à tout ce qui peut amener un rayon dans un ciel d'enfant ou en écarter un nuage. Il y a sur ce sujet mille passages dans ses lettres qui étonnent et qui attendrissent. Cette tâche volontaire et bénie avait mis tout à coup dans la tête du jeune homme à l'imagination vive, elle amenait naturellement au bout de la plume du journaliste à l'humeur gauloise des réflexions d'une maturité que l'on ne rencontre pas toujours, hélas ! dans les pères et les mères de famille.

Nous avons quelques lettres de Balzac à sa sœur. Que

l'on compare cette amitié sincère mais triviale, avec la prodigieuse animation de Louis Veuillot ! Les formules les plus énergiques, les plus fraîches, les plus pittoresques, les plus originalement expressives jaillissent à propos de tout. C'est une source joyeuse dont le murmure et les flots ne tarissent jamais ; c'est une surprise par la soudaineté, un ravissement par la beauté, un charme par la poésie. La plume écrit de l'abondance du cœur et ne peut épuiser tout ce qu'il lui suggère.

Dès que Louis Veuillot eut trouvé dans la foi pratique la lumière et l'idéal qu'il cherchait, avec quel tact il travailla pour la conversion de son frère ! Cette ardente préoccupation le poursuit partout, à Rome aux pieds de Pie IX, en Algérie aux côtés du général Bugeaud, sur les lagunes de Venise, plus vivement encore devant Dieu. Un désir si légitime devait être exaucé. Dès lors quelle douceur dans cette vie de foi partagée, de combats communs et de journées laborieuses sous le même pavillon !

Dans un moment où ses yeux étaient « en fourrière » il faisait ce souhait: « Toi, mon fils et mon frère, ma famille et mon amour, tu m'as embaumé le cœur pendant cette semaine. Prions Dieu de nous réunir à son service; dans le même bivouac, nous sentirons peu les fatigues de la guerre. Il nous faut deux plumes, mais il suffira d'un encrier. »

Pour lui rien n'est beau, rien n'est désirable comme

le visage et le sourire des siens, comme l'intimité et les causeries de cette famille qu'il a formée, qu'il a élevée et rendue chrétienne, dont il est le protecteur, le conseiller et le père. Partout ailleurs il est malheureux, malgré les caresses de la gloire et de l'amitié ; il languit, il compte les jours et les heures ; il ne lui suffit pas d'écrire ; il part, sitôt qu'il le peut, le cœur palpitant à la pensée d'embrasser Eugène, Élise, Annette et de recommencer ces longues soirées où le bonheur de se voir, de s'aimer et de se presser les uns contre les autres fait oublier le reste du monde. Près d'eux sa vie est une fête perpétuelle ; il se sent assez de verve dans l'esprit, d'entrain dans l'imagination et d'amour dans le cœur pour en faire les frais.

Voici ses confidences à M. l'abbé Morisseau qui fut un des fidèles amis de la première heure : « J'ai maintenant auprès de moi mes sœurs, et j'admire, dans la joie d'une reconnaissance inexprimable, combien Dieu les a changées. Il a redressé ces petites ronces stériles ; il en a fait des arbres qui donneront, tout le fait espérer, de bons fruits. Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ces enfants. Elles sont vos nièces, en effet, puisqu'elles sont mes filles, et que mon cœur attache au vôtre toute ma parenté. »

« Bénirons-nous jamais assez le bon Dieu du partage qu'il nous a fait dans ce monde, où il y a cependant pour nous tant de Jacquots et si peu d'argent ? » Voilà le cri habituel et spontané de son âme, qu'il recommence

toujours avec une allégresse et une variété infinies.

Les premiers volumes de la *Correspondance* nous font assister à tous les détails de cette jeunesse et de cette vie cachée au troisième étage d'une maison encore peu connue de la gloire et dont les joyeuses causeries, les jeux simples, les projets littéraires et surtout l'affection fraternelle formaient presque tout le luxe. Les bruits politiques et les soucis n'y jetaient pas même une ombre sur la confiance en Dieu. Combien les préoccupations de la richesse ou du plaisir eussent paru basses et tristes auprès de cette gaieté de travail, de régularité, de prière et d'union ! On n'y pensait même pas, non plus qu'aux iniquités de la polémique.

Plus tard la famille s'agrandira sans rien changer. Résistons au plaisir de transcrire ici les conseils délicats et les spirituels encouragements de bienvenue que Louis Veuillot donne à sa nouvelle sœur Louise, la femme de son frère Eugène. Laissons, avec regret toutefois, les immortels badinages adressés à ses neveux Pierre et Bernard, où de grandes leçons s'ajustent au niveau de ces petites tailles sans en être amoindries. Ils ont fait le tour de la presse et personne certes ne les a trouvés inférieurs aux boutades spirituellement sages que Joseph de Maistre adressait de Saint-Pétersbourg à ses filles Adèle et Constance. Les lettres de Louis Veuillot ont un danger presque inévitable : quand on les lit ou quand on les cite on ne peut plus s'arrêter. Comment se priver de tant de précieux joyaux ?

III

La nature et l'Évangile veulent que tout autre affection s'efface devant l'amour de l'époux et du père. Ici encore Louis Veuillot montre la richesse de sa sensibilité. Cet homme, que des critiques ignorants ont peint de si sombres couleurs et qu'on a souvent accusé de n'avoir que du fiel, a parlé de l'amour, du mariage et de la famille avec une fraîcheur de sentiment, une élévation de vues, un charme de pureté et une chaleur d'accent qu'on ne retrouve chez aucun de nos contemporains. *Rome et Lorette*, *Çà et Là*, les *Historiettes et Fantaisies*, tous ses livres ont sur ces sujets des pages très connues, mais trop peu connues ; ses lettres en débordent ; il y en a jusque dans ses vers. Mentionnons seulement quelques titres : *La ville de Chignac; Lettre à l'épouse imaginaire; Marianne*, *Chamounix*, *Vingt ans après; Madeleine; La chambre nuptiale; Une Samaritaine; Corbin et d'Aubecourt tout entier; Le Cyprès*. Cette note résonne souvent dans ces terribles *Libres-penseurs* et dans ces *Odeurs de Paris*, où l'on affecte de ne voir que d'amers sarcasmes et de violents anathèmes. Ce que Louis Veuillot reproche aux chantres éternels de l'amour, c'est de n'avoir jamais senti le rayonnement d'une chaste flamme et par conséquent de

n'avoir jamais su faire tressaillir les cordes intimes de l'âme.

« Dans les commencements, peut-être, ils avaient un certain frémissement de désir timide, qui trompait nos cœurs, trop faciles à se laisser charmer. Cette émotion perdue, ils n'ont plus qu'une effronterie charnelle, un souvenir de débauche fatiguée, non assouvie, qui n'atteint plus au cœur.

« Ils n'ont point aimé ; la passion n'a pu prendre racine dans ces âmes sèches. Ce n'est pas que je croie beaucoup à ces grandes amours des romans. Si je n'avais vu deux ou trois coiffeurs ou gardes municipaux qui ont assassiné des modistes infidèles, trois ou quatre fleuristes qui se sont asphixiées pour des tailleurs parjures, je dirais que ces grandes amours sont de purs jeux d'imagination. »

Il faut lire à la suite deux pages d'une émotion pénétrante où l'auteur laisse malgré lui, transpirer d'ineffaçables souvenirs. Les tourments de la jeunesse y sont décrits avec autant de vérité que de profondeur.

L'affection sincère ne peut exister sans respect. Cette pensée très souvent exprimée par Louis Veuillot est au fond d'une spirituelle boutade sur le tutoiement adressée d'Afrique à l'*Épouse imaginaire*.

« Une autre chose que j'aimerais beaucoup, ce serait qu'il n'y eut point entre nous de tutoiement. Cette habitude qui commence à devenir générale, je la trouve contraire à la majesté de la famille, au bon ordre, à la politesse, à la pudeur des relations, je dirais presque à

la cordialité entre les époux. La colère même ne fait point dire certaines choses blessantes à ceux que l'on ne tutoie pas. Ces formules de déférence que le tutoiement supprime, sont un tamis qui laisse aisément passer la poudre d'or, et qui arrête le sable et les gravois. Jamais, autant que mon cœur a d'expérience et de mémoire, aucune affection n'a rien perdu en franchise, pour être restée dans les bornes du respect. L'homme que j'aime le plus, à qui je dis librement tout ce que j'ai dans l'âme, c'est le Père Joseph, que je ne tutoie pas. Je ne tutoie pas ma sœur; et certes jamais frère n'aima plus tendrement, et je peux dire encore, ne fut plus tendrement aimé.

« Pourquoi donc tutoierais-je ma femme? La dignité d'épouse, la dignité de mère n'imposent-elles pas de scrupuleux égards? N'en est-il pas ainsi de cettre autre dignité dont le mariage m'investit moi-même, et qu'il élève encore plus haut que celle dont l'épouse est revêtue? Je ne me fais pas à l'idée de vous tutoyer, et que dans votre maison, devant vos enfants, si plusieurs femmes sont là réunies, celle que je devrai davantage honorer, sera précisément celle que mon langage honorera le moins. Et puis, encore une fois, ce tutoiement public des époux a quelque chose d'odieux, que je ne veux point expliquer, qui se sent assez d'ailleurs. Oh! vraiment, non, je ne vous tutoiera point.

« Quoi! tandis que vous ne serez qu'une jeune fille,

qu'une étrangère, je vous traiterai avec toute sorte de considération; mais à peine vous aurai-je donné mon nom, que j'irai vous parler comme si vous aviez perdu de votre prix! Cela me révolte!

« Sans doute notre union me fera découvrir en vous des imperfections que je ne puis soupçonner; mais aussi combien de vos vertus que j'ignore me seront révélées! Faut-il aussi perdre tout souvenir et tout vestige de ce temps où mon âme vous adresse en silence tant de chastes pensées? Restez toujours, dans notre langage, ce que vous êtes maintenant pour moi. Je vous aime comme je veux vous aimer toujours. Nous garderons sous un cristal votre blanc bouquet de mariée, et dans nos paroles une douce odeur du matin de notre affection. »

Ainsi, même dans ces jeux d'esprit et ces paradoxes on reconnaît sans peine une main très habile, une âme très haute et très délicate.

Notre temps ne voit guère dans le mariage qu'une union de plaisir, d'intérêts, de convenances; tout au plus un moyen de perpétuer la race et de s'assurer des soins fidèles pour le voyage de la vie. On veut les avantages, mais on décline les charges. Louis Veuillot en avait une idée plus vraie et plus belle. Il a écrit sur ce thème difficile des pages innombrables, d'une analyse subtile, d'une exquise émotion et d'une réserve toute chrétienne.

Pour lui le mariage est l'union, devant Dieu, de deux

âmes qui veulent, avec la grâce du sacrement, se perfectionner, s'aimer, donner des enfants à l'Église et des saints au ciel. Ce n'est donc pas la richesse ou la beauté, mais le caractère et la vertu qu'il faut regarder en premier lieu. L'image du Christ doit rayonner sur le nouveau foyer, en être la sauvegarde et la joie. S'il en est ainsi, l'âge pourra flétrir les corps, il ne fera qu'embellir les âmes. Les liens de respect, de tendresse et d'appui mutuel qu'une heure bénie a formés se resserreront chaque jour davantage et dureront une éternité. Après les saintes fatigues de la maternité, le légitime amour demeure, et ne voit qu'une beauté plus touchante dans les premiers cheveux blancs.

Les enfants apparaissent-ils! C'est un amour mêlé de vénération qui les accueille dans le cercle de la famille. Le père et la mère chrétiens ne voient pas seulement en eux une image de leurs traits, une création de leur sang, le prolongement de leur vie, les héritiers de leur fortune, de leur nom, de leurs habitudes et de leurs vertus ; ils y voient des âmes immortelles à élever et à sauver, des êtres déchus et fragiles à préserver, des fils de Dieu et des frères de Jésus-Christ à honorer. De tous ces sentiments réunis se forme un idéal indéfinissable, mélange de tendresse et de gravité qui dépasse infiniment cet instinct sensuel qui énerve l'éducation moderne. L'un a sa source dans l'âme et vit de sacrifices; l'autre naît de l'animalité et n'aspire qu'à jouir.

L'éducation des enfants est la grande affaire de la famille. On retrouve dans les ouvrages de Louis Veuillot tout ce qu'il y a d'essentiel sur ce point capital où l'ignorance et le pédantisme ont débité tant d'inepties. Chez lui c'est le bon sens français et le bon sens catholique qui parlent. Par ce temps de lycées de filles, d'écoles laïques athées ou neutres, de molles gâteries, d'usages démocratiques et de surmenage stérile, il serait bon de réunir ce qu'il a écrit là-dessus; c'est un programme complet.

A ses yeux la religion et même la piété devraient être la base de tout; seules elles sont capables d'opposer une digue aux passions, de régler le cœur, de prévenir les écarts de la liberté. La modestie, la douceur, la patience, le goût du travail et de l'intérieur sont les premiéres qualités des jeunes filles et des mères. Il n'entend pas qu'elles soient ignorantes, gauches ou sottes. Rien n'est plus sérieux, au contraire, et plus étendu que le savoir qu'il leur demande ou qu'il leur permet.

L'instruction religieuse, à elle seule, comprend un vaste ensemble d'études aussi élevées que pratiques. Il y joint des notions de littérature, d'histoire ancienne et moderne, de philosophie, de sciences naturelles et physiques, la peinture, la musique et les langues, sans en excepter le latin. Tout ce qui est bon est permis, tout ce qui est utile est conseillé, tout ce qui est nécessaire est imposé, mais à la condition rigoureuse de ne jamais

faire parade de ses connaissances pour humilier les autres ou s'exalter soi-même. Le diplôme d'enfant de Marie ou de congréganiste lui semble un titre supérieur à tous les brevets universitaires et un plus sûr garant pour la paix et l'honneur du mari. S'il est sans pitié pour le bas-bleu, même célèbre et caressé par les journaux, il vénère madame de Sévigné et tant de femmes plus admirables encore qu'il a vues dans le monde et dans les couvents.

L'éducation austère et simple des maisons religieuses est excellente; mais rien ne remplace les premières leçons de la mère. Elle doit deviner les défauts naissants des petites âmes que Dieu lui a confiées, leur inspirer les premiers goûts de l'étude et les premières impressions de la vertu. L'habitude de se vaincre contractée de bonne heure, le goût de la méditation et de la prière, la fréquentation des sacrements, la pensée de Dieu toujours présente, voilà ce qui peut donner à ces natures impressionnables la force de résister aux orages de leur propre cœur, aux sollicitations de la mode, à tous les dangers et à toutes les tristesses de la vie.

Louis Veuillot appliquait ses théories aux filles que Dieu lui avait laissées; il fut admirablement secondé dans ce chef-d'œuvre difficile par sa sœur Élise qui montra la prudence, la douceur et le dévouement d'une mère. Cette immolation a eu sa récompense non seulement dans le succès des élèves et la reconnaissance de la famille, mais encore dans la glorieuse immortalité

que lui assurent la *Correspondance* et ces magnifiques portraits que Louis Veuillot a tracés de sa sœur avec toute la finesse de son pinceau et toute la vivacité de sa gratitude. Reproduisons celui de *Çà et Là :*

« J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards, comme aux regards des anges, par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi qui par amour de Dieu t'es refusée au service de Dieu, et qui par charité te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir; tu n'es plus toi-même; tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie; tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants. Et dans ce travail, et dans cette abnégation, et dans ces douleurs, tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à soutenir, d'autres plaies à guérir! Oh! sois bénie de Dieu, comme tu l'es de nos cœurs! »

IV

La mort frappa de bonne heure Louis Veuillot à l'endroit le plus sensible. Il avait trouvé une femme digne de lui et leur union avait été ce qu'on pouvait attendre de cœurs si purs, si aimants, si généreux et si chrétiens. Dieu l'avait bénie, quand il lui plut de la rompre en retirant à l'héroïque champion de l'Église la douce compagne sur laquelle il aimait à s'appuyer.

Quelques fragments de sa correspondance avec sa chère Mathilde nous donneront une idée de la tendresse et du respect qui régnait dans cette intimité.

Notre-Dame d'Abondance, 21 août 1846.

« Allons, ma bonne petite, un peu de courage, nous nous reverrons bientôt : dans huit jours, je commencerai à revenir ; je n'aurai plus à visiter que Chambéry, la Chartreuse et Lyon ; je presserai ma course, affamé de reposer mon cœur auprès de ce que j'ai de plus cher et d'ouvrir mes yeux sur ce que je trouve de plus beau. »

Mercredi matin, 2 août 1849.

« Juge du plaisir avec lequel j'ai reçu ta lettre par celui que la mienne t'a fait. Nos cœurs devaient se rencontrer dans ce cher anniversaire du 31 juillet ; ils s'y

sont embrassés; avec tristesse, à cause de la situation présente; avec espérance, parce que nous connaissons tous deux la bonté paternelle du Dieu qui a formé nos liens. Toute la journée, mon âme a été embaumée de toi; tantôt je me souvenais, tantôt j'espérais, tantôt je m'attendrissais. Je te voyais contente et étonnée comme tu l'étais dans les premiers jours; je te voyais souffrante et pâle dans ton fauteuil; je te voyais guérie, reprenant nos promenades et nos modestes petits plaisirs; petits, mais si doux et si purs.

« Il faisait hier une espèce de beau temps d'automne, paisible et un peu triste, comme je les aime. Je me disais : comme nous en jouirions ensemble! Mais j'ajoutais : ce que nous perdons pour le temps, nous le gagnons pour l'éternité. Cette journée d'anniversaire nous vaudra mieux dans le Ciel, à cause de ses épreuves et de ses privations, que si elle nous avait apporté toutes les joies que nous étions en droit d'en attendre. Ainsi donc, que Dieu soit béni! Notre malheur semble plus grand parce que nous nous aimons, mais en réalité combien cet amour mutuel l'adoucit! J'ai parlé de toi toute la journée. Ce matin, je t'ai écrit, chez les Pères Jésuites; je t'ai recommandée à leurs prières et tous ceux qui étaient présents m'ont promis de dire la messe pour toi; le soir, à Sceaux, je m'en suis donné. J'étais fort heureux, parce que notre excellent père avait apporté de bonnes nouvelles. Nous avons bu à ta santé. Enfin, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ta lettre; je

t'aurais écrit tout de suite si mes yeux me l'avaient permis. »

Saint-Valery-en-Caux, fête de saint Louis 1849.

« J'ai eu le bonheur de communier ce matin. Je te laisse à penser si j'ai prié pour toi ; mais juge de mon émotion, lorsqu'après la messe j'ai vu venir à l'autel une jeune femme, accompagnée de sa mère portant un petit pain et un enfant nouveau-né. C'était la femme d'un matelot qui faisait ses relevailles. Le mari n'assistait pas à la cérémonie ; il était absent, peut-être en mer. J'étais déjà fort attendri d'avoir reçu le bon Dieu. Mon cœur n'a pas résisté à ce spectacle qui te représentait à moi si vivement. J'ai caché ma tête dans mes mains et je me suis mis à pleurer. La jeune femme qui *relevait* était faible et pâle, et les cris de son enfant avaient déjà assez de force pour me donner à croire qu'un peu de temps s'est écoulé depuis sa naissance. Peut-être qu'il a aussi coûté de longues douleurs à sa mère. »

Amsterdam, dimanche, juin 1852.

« Je t'avoue que dans les silences du bateau à vapeur et du wagon, mes yeux errant sur la campagne ne voient bien souvent que toi et tes enfants et se mouillent de larmes. Tu m'apparais comme le vrai bonheur, la vraie beauté, le vrai plaisir, bien supérieurs à toutes les richesses que je vais admirer si loin, et qui m'attendent chez moi. Le petit jardin de Vitry, quand tu t'y promènes, me semble de loin le paradis terrestre. Tout le reste n'est que l'exil.

Je serais revenu sans passer la frontière, si je ne savais par expérience que ces petites excursions, rafraîchissant et renouvelant mes idées, deviennent, après quelque temps, du pain pour tout le monde. Ma plume courra sur le papier quand j'aurai à raconter tous ces spectacles et les sentiments qu'ils font naître, et le *Plon* se changera en or. »

Lundi matin, 21 juin 1852.

« Je ne saurais dire, ma bonne Mathilde, combien je suis touché et fier des sentiments généreux que tu m'as montrés dans cette occasion. Mon cœur, appuyé sur ton courage, se sent plus fort, et cette force intime est le plus grand bonheur que l'on puisse éprouver en de telles rencontres. Adieu, bien aimée et très aimée. A demain, je l'espère. Tout à toi.

LOUIS. »

Nous avons peu de lettres de Louis Veuillot à sa femme ; mais jointes à celles qu'il écrivit après l'avoir perdue, elles nous les font connaître suffisamment l'un et l'autre. Citons celle-ci à un ami :

« Cher monsieur, Dieu a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne, et puni un pauvre pécheur : il faut courber la tête, adorer et se convertir.

« Quand j'ai annoncé à ma chère femme qu'elle était bien près de quitter la vie, elle a levé les yeux au ciel, et, sans se permettre de verser une larme sur ses cinq petites filles ni sur elle-même, elle a dit : *Que la volonté de Dieu soit faite!*

« Voilà ce qu'il faut que j'apprenne à dire; c'est la grâce que mes amis doivent demander pour moi.

« Rien ne peut me consoler; mais Dieu, qui frappe toujours en père, daigne me fortifier. Il m'entoure de compassion, de secours; il m'éclaire à cette lumière sereine et vive qu'il a mise, pour qui sait voir, dans les mains fécondes de la mort.

« Mon frère est près de moi; je pouvais tout attendre de sa tendresse, et elle me montre des trésors dont je suis presque surpris. Ma sœur se dévoue pour élever mes enfants qui retrouveront en elle presque leur mère.

« Mes adversaires d'un instant viennent se réconcilier sur ce tombeau qui exhale la paix. M. de Montalembert m'a écrit deux fois avec un sentiment de compassion fraternelle qui honore bien son cœur et dont le mien est profondément touché. Je serais consolé, si je pouvais l'être. Mais que Dieu veuille accroître ma force et qu'il me laisse ma douleur; que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Après tout, sa volonté est que nous nous sauvions. Un tel résultat ne nous permet pas de disputer contre lui sur les moyens qu'il emploie et les chemins qu'il indique. »

Le souvenir de Mathilde ne s'effaça jamais de l'âme de Louis Veuillot; les incidents les plus banals suffisaient à montrer que la blessure était toujours vive. Lorsque les habits de deuil disparurent peu à peu autour de lui, son cœur en souffrit comme d'un outrage à la chère défunte. Une autre fois, et longtemps après, il dut

écrire à la femme de son frère. La lettre fermée, il commence à tracer l'adresse ; mais à peine ces deux mots jadis si joyeux : *Madame Veuillot*, furent-ils sur le papier que l'image de sa douce Mathilde passa devant son âme et qu'un flot de larmes s'échappa de ses yeux. Ainsi l'amour des époux chrétiens consacré devant l'autel, en présence de Dieu, reserré et purifié par des devoirs et des souffrances partagés, est plus fort que la mort ; il participe de la sainteté et de l'immortalité de l'amour de Jésus-Christ pour son Église.

Dans une de ses poésies, Louis Veuillot a décrit l'épouse simple qui méprise le monde, et se contente de faire le bonheur de son mari et de ses enfants. Nous aimons à penser que l'auteur, en traçant ce portrait, regardait autour de lui ou dans sa mémoire.

Aucun mensonge ! Rien, sur la toile vivante,
Au modèle muet ne semblait ajouté.
C'était son buste frêle et sa lèvre indolente,
C'était sa chevelure atone et peu savante,
Son œil sans flamboiements, — et c'était la Beauté !

Je regardais encore : oh ! l'aimable visage !
Comme parfois sous l'herbe on devine la fleur,
L'art du peintre faisait chanter dans cette image
Je ne sais quel reflet d'âme profonde et sage
Et faite pour tout vaincre, — et c'était la Douceur !

Le corsage fermé par la pudeur jalouse,
Le fidèle regard sur le Ciel arrêté,
Promettaient à l'amour plus que la volupté :
C'était la vierge encor qui vivait dans l'épouse,
C'était l'honneur, la paix, — c'était la Chasteté !

Cette femme tendre et forte qui vit cachée dans sa maison, et dont la grâce parfaite est la fleur d'une âme saine et le parfum d'un cœur charmant, n'est-ce pas l'idéal rêvé dans l'adolescence, possédé dans la joie pendant quelques années et pieusement regretté jusqu'à l'éternelle réunion dans le ciel ?

Au début de *Çà et Là* Louis Veuillot avait discrètement raconté ses impressions pendant le voyage qu'il fit en Suisse peu après son mariage. La joie, l'humour, la poésie, la délicatesse et le sublime remplissent cette relation. Plus tard l'auteur y ajoute un dernier chapitre qui est un pur et religieux sanglot monté des profondeurs de l'âme. Qu'on en juge :

« Belle cloche de Chamounix, qui, même avant de sonner, éveillais de si beaux rêves, je loue et j'honore la piété généreuse qui t'a dédiée au Dieu tout puissant ! Mais, si je revoyais cette vallée où tu arrivais muette quand je partis chantant, où maintenant tu chantes quand mes chants ont fini, ce n'est pas toi, cloche sonore, que je voudrais entendre.

« Nos grandes courses étaient terminées. Nous avions congédié le guide et laissé les compagnons ; et tous deux seuls, le soir, ayant prié dans l'Église, nous donnant le bras et nous serrant la main, l'âme satisfaite, le cœur pur, nous faisions une promenade qui fut la plus douce de cette journée aimable et de tout ce voyage enchanté.

« Nous bénissions Dieu de ces heures amies. Nous

nous rappelions notre passé commun, encore si court et déjà plein de tant de joies. Nos joies se pressaient pour passer vite! Mais dans l'ignorance de l'avenir, nous admirions comme Dieu distribuait ses bienfaits d'une main libérale à deux créatures qui n'avaient rien fait pour lui. Nous nous disions que nous n'avions pas connu jusqu'alors et pas même imaginé la félicité des voyages, mais que toutes ces beautés n'étaient si belles que de la plénitude de nos cœurs. Nous parlions de notre foyer paisible, où nous allions rentrer, riches de ce premier trésor de souvenirs amassés à nous deux et que nous saurions dépenser longtemps.

« Et comme cette âme charmante ne demeurait jamais éloignée de Dieu, et que tout l'y ramenait invinciblement, la joie, je le savais, la douleur, je l'ai su : « Mon ami, me dit-elle, une préoccupation se mêle à « mon bonheur. Ce n'est pas la crainte qu'il dure peu : « Dieu fera sa volonté très sainte. Ce que je crains, « c'est que nous devenions ingrats.

« Que pourrions-nous faire pour nous assurer contre « nous-mêmes, pour ne pas tomber dans la tiédeur de « la reconnaissance et dans la langueur de la foi? Mon « âme ne s'élance pas comme je le voudrais aux pieds « de ce maître si bon, qui a pris tant de soin de moi et « qui a voulu que j'eusse le ravissement d'adorer, d'ad- « mirer et d'aimer. » En ce moment sonnait l'*Angelus*.

« Il sonna doucement, lentement, longuement. Nous tombâmes à genoux, priant en silence. La cloche avait

je ne sais quelle voix plaintive et brisée. Je ne sais quel mouvement de mon cœur m'inclina soudain à la défiance du bonheur et de la vie : une tristesse sereine, mais profonde, vint voiler toutes les magnificences et toutes les délices de ce beau jour.

« — Non, repris-je, continuant la pensée de ma « prière, non l'âme ne se trompe pas dans les inquié- « tudes que lui communique la joie humaine ! Elle craint « avec raison de prendre goût à ces ivresses et de s'y « endormir. Elle veut prétendre plus haut. Je n'ose « demander à Dieu des épreuves; mais toutefois, que sa « volonté soit faite! Et quand ce rayon de soleil qui « dore à présent ma vie devra s'éteindre, j'y con- « sens. »

« — Et moi, dit-elle à son tour, dans mon bonheur, « d'avance je remercie Dieu des douleurs qu'il m'en- « verra. Comme je reçois de lui les biens, je proteste « que je veux aussi recevoir les maux; je crois ferme- « ment qu'il me les enverra par un conseil de son « amour. O Seigneur Jésus, qui nous avez aimés jus- « qu'à la mort de la croix, faites, à travers les fleurs et « ces délices où nous passons, que nous aimions le « chemin du Calvaire et le poids de la croix ! »

« Nos mains se pressèrent, et nous gardâmes le silence. Je vois le lieu, je me rappelle les paroles, j'entends l'accent. De tous les incidents du voyage, c'est le seul dont je n'ai rien oublié. Tout le soleil est évanoui, tous les parfums sont envolés, et tous les bruits joyeux sont

tombés dans l'éternel silence; et la cloche même qui accompagnait notre prière ne sonnera plus.

« Si je retournais à Chamounix, je ne reconnaîtrais que la place du chemin et la touffe d'herbe où elle ploya les genoux; et je n'y voudrais retourner que pour voir et baiser cette place. Non, mon Dieu, mon bon et juste maître, non, je ne pleurerais pas, et si je pleurais, mes larmes ne vous accuseraient pas! Je n'ai jamais ignoré vos miséricordes, et dans tous vos châtiments j'ai toujours senti votre amour.

« Ce que vous m'aviez donné pour le temps a passé comme le temps. Qu'importe que ces fleurs aient péri, que ces chansons soient éteintes, qu'à ce soleil brillant ait succédé cette ombre? Ce que vous m'avez donné pour l'éternité, je le possède encore, quoique je ne le voie plus. La mort est entrée de votre part dans ma maison pleine de berceaux. Elle a pris la jeune mère, elle a pris les petits enfants; et j'ai nié la mort.

« En présence de la mort, votre Église, mère immortelle, allume des flambeaux, symbole de la vie; et d'une voix assurée, elle chante vos victoires sur la mort. Ceux qui ne sont plus avec moi, Seigneur, sont avec vous. Je sais qu'ils vivent, je sais que je vivrai. Ils sont sortis de la vie, mais non pas de ma vie. Croirai-je mort ce qui est vivant dans mon cœur? Mais, ô mon Dieu! Comment font-ils donc pour supporter la vie, tous ceux là que l'on rencontre dans le monde et qui ne vous connaissent pas, et qui courent après la joie et qui craignent de mourir? »

V

C'était le premier coup ; d'autres coups suivirent précipités et terribles. Ils n'abattirent pas le croyant, mais ils tirèrent du cœur du père les plus beaux cris de douleur et d'espérance surnaturelle que notre siècle ait entendus. Sous le marteau de l'épreuve on connut le métal dont cette âme était faite.

Cinq orphelines restaient. Louis Veuillot mettait tous ses soins à les former, tout son bonheur à les voir grandir. « Ces monstres de petites voix bredouillantes avaient pour lui des charmes que n'ont pas la fauvette et le rossignol ; » elles l'empêchaient d'entendre les clameurs de ses ennemis. Marie, l'aînée, faisait la joie et l'orgueil de son père. Son esprit, son caractère et sa piété permettaient de tout attendre. Déjà sa main d'enfant rendait quelques services, quand la mort emporta ce rêve. Gertrude et Madeleine suivirent de près Marie.

Nous ne connaissons rien de plus émouvant et de plus sublime que les lettres écrites alors : « Je pleure, mais j'aime ; je souffre, mais je crois. Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux... Dieu fait bien ce qu'il fait, il agit avec justice et avec miséricorde. Je n'ai qu'à le bénir et qu'à lui demander de conserver dans mon cœur le baume purifiant de ces douleurs incomparables. Je sens que le

soc qui déchire mon âme y dépose les germes de la vie éternelle. Étouffons donc de vains gémissements et ne songeons qu'à faire la volonté de Dieu »

A un ami qui lui demandait quels étaient ses projets, il répond simplement : « Je n'ai rien décidé pour aujourd'hui ; j'ai encore deux enfants et une œuvre dont l'intérêt doit passer avant celui de mes enfants eux-mêmes. Voilà où je dois user mes forces. Mais pour plus tard ma résolution est prise. Je ne descendrai pas ce saint escalier de cercueils pour rentrer dans la vie. Je demande à Dieu de mourir pauvre, sous l'habit de la pénitence. Mon choix même est fait, sauf la volonté de Dieu. Je suis porté à croire que je n'attendrai pas longtemps.

« Quand Marie est morte, c'était la grande blessure. J'ai pensé qu'elle n'était pas ouverte si large pour ne vomir qu'une partie de mon sang. J'ai cru qu'il en mourrait deux. Gertrude a suivi quinze jours après. Quand j'ai vu Madeleine si longtemps malade, j'ai cru qu'elle remonterait au ciel pour l'anniversaire de mon mariage, qui tombait le 31 juillet; elle est morte le 2 août. A présent, je crois que le calice n'est pas vidé.

« Mais Dieu est toujours là et sera toujours là; et mon cœur est plein de ce miracle qui nous fait aimer toujours plus la main qui nous frappe toujours plus.

« Madeleine qui n'avait pas trois ans, est morte comme ses sœurs, en faisant un acte de piété. Voulant voir si elle avait encore la connaissance, je lui pré-

sentai un crucifix qui a reçu les derniers baisers de sa mère. Elle tendit ses petits bras affaiblis, prit le crucifix, le porta à ses lèvres, sourit en regardant les cieux et rendit doucement le dernier soupir.

« J'avais achevé ce jour-là une neuvaine durant laquelle je l'avais offerte à Dieu pour être Sœur des pauvres, si elle devait vivre. Le lendemain les Sœurs des pauvres vinrent douze à son convoi. Elles entouraient le cercuil et les passants croyaient que c'était une Petite Sœur.

« J'ai fait rouvrir le tombeau de sa mère, et je l'ai déposée à la place que j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde. Maintenant je n'ai plus rien, je ne veux rien acquérir ; je mourrai sans posséder un tombeau.

« Très cher ami, priez uniquement pour que je sois consolé dans l'obéissance à la volonté de Dieu. »

Un secours inattendu mais très touchant lui vint dès la première heure. Louis Veuillot le raconte ainsi à madame de Montsaulnin : « J'avais préparé pour Madeleine un petit dossier de reliques de sa mère ; j'eus besoin de chercher dans les papiers de ma pauvre Mathilde pour trouver son acte de naissance, et mes yeux tombèrent sur cette sentence qu'elle avait écrite dans un livre de prières : *Ne nous attristons pas de ce qui n'attriste pas Dieu*. Ces mots écrits de cette main furent comme un cordial qui raviva mon âme. »

Les mois et les années, les revers et les triomphes

passeront en vain. Ce deuil restera comme le fer enfoncé au cœur d'un chêne. En voyant ses autres enfants s'ébattre, le père pourra sourire; mais il songera involontairement à celles qui ne sont plus; il tremblera malgré lui en les entendant tousser, et tout son sang frémira s'il entend appeler une enfant du nom de Marie.

Il écrit de Tréguier : « Madame, nous voici dans cette solitude qui nous semblait si désirable de loin. Nous y retrouverons, hélas ! les douloureux souvenirs auxquels nous aurions voulu échapper. Les lieux sont les mêmes; nous revoyons les arbres, la mer, les collines, comme nous les avons laissés, le même ciel chaud et pur, les mêmes fleurs aux mêmes places ; mais il y manque la chère enfant à qui nous avions fait si grande fête de toutes ces beautés, qu'elle goûtait déjà. Marie ne joue plus dans le jardin avec ses compagnes de l'an passé ! son rire frais et innocent ne se mêle plus à ces rires qui retentissent, les mêmes aussi ! Quel vide immense dans quelques cœurs, et partout ailleurs inaperçu! Et Gertrude, et Madeleine ! Ah ! il faut bien des fois dans la journée penser au ciel qui renferme tous ces trésors, et bien s'appliquer à cette pensée, que la douleur n'est que pour nous.

« Ces amers chagrins me font sentir l'amertume du vôtre. J'ai été bien à regret forcé de laisser passer l'anniversaire de votre deuil, sans vous envoyer un souvenir de mon amitié. Nous étions à Rennes, chez les

Petites Sœurs des pauvres ; et là comme ailleurs, il a fallu donner au monde tout le temps qui n'a pas été donné à Dieu.

« J'aurais voulu que vous fussiez avec nous à la procession qui s'est faite dans les jardins des Petites Sœurs : il y avait plus de trois cents personnes, et nous seuls n'étions pas de la maison. J'étais bien ému à la vue de ces saintes religieuses, novices et professes, conduisant leurs pauvres vieillards sous les bannières de la Sainte Vierge et des saints. A un petit détour je vis Élise et mes deux filles qu'on avait placées dans un endroit écarté, à l'ombre, pour qu'elles vissent mieux le cortège. Elles étaient appuyées au mur de l'humble cimetière où repose une sœur Marie-Thérèse que j'ai beaucoup connue et beaucoup pleurée. En voyant mes enfants, je me rappelais les autres : Marie, qui a passé quelques jours dans cette maison ; Thérèse, filleule des Petites Sœurs ; Madeleine, morte dans leurs bras ; et Gertrude, qui les aimait tant ! Mon cœur surpris comme par un orage éclata malgré moi ; tous les sanglots que j'avais contenus depuis deux mois éclatèrent à la fois ; j'aurais voulu pouvoir me rouler par terre et mourir à l'instant.

« Mon frère, qui était à côté de moi, comprit ce qui se passait au fond de mon âme, et ses soupirs étouffés répondaient aux miens. Que je voudrais pouvoir me renfermer dans un désert et rester désormais seul avec Dieu ! Il n'y a plus rien dans le monde qui puisse être

pour moi un élément de bonheur. Je ne reprends intérêt à la vie que par les côtés douloureux.

« Mes sœurs, mon frère et mes enfants paraissent se plaire ici ; je dis : ils paraissent, pour Élise qui ne se plaint jamais, et qui mourra sans se plaindre. Adieu. Priez pour nous. »

On ne parlait guère de ces absents ; on y pensait beaucoup et les regrets redoublaient à chaque anniversaire. Dieu avait exaucé Louis Veuillot ; en lui laissant son inconsolable douleur, il lui avait donné la résignation. Il voyait l'angélique figure de sa petite Marie lui sourire du haut du ciel et il savait qu'il irait l'y rejoindre un jour.

On pourrait facilement signaler dans la *Correspondance* et dans les livres de Louis Veuillot de nombreux endroits où il a discrètement épanché sa douleur. Dans les chapitres de *Çà et Là* intitulées : *Vingt ans après* et la *Jagouine*, dans la *Chambre Nuptiale* des *Historiettes et Fantaisies*, dans la préface de *Corbin et d'Aubecourt* et ailleurs il y a des accents et des sanglots qui dénoncent l'homme qui a beaucoup aimé et beaucoup pleuré. Certains parfums, les plus pénétrants et les plus exquis, ne s'obtiennent qu'en broyant les plantes aromatiques des montagnes. C'est à ce souvenir que nous devons la belle poésie du *Cyprès*, l'une des meilleures du siècle.

Pour qui les vers ne sont pas un simple cliquetis de

rimes, on chercherait en vain quelque chose d'aussi vraiment pathétique parmi tout le bagage de Coppée, de Sully-Prudhomme et de Leconte de Lisle. Dans deux articles où il a déployé son esprit ingénieux pour amoindrir Louis Veuillot, en ayant l'air de lui rendre justice, Sainte-Beuve n'a pu s'empêcher d'admirer cette pièce et de le dire. Nous la transcrivons à notre tour.

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir ;
Mon cœur n'est plus le cœur surabondant d'espoir,
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.
Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher, sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai cette enfant,
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
De quels rayons divins ce jour étincela !
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels murmures !
Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres...
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride, ai-je tant vu de flammes ?
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
« Pour t'aimer j'ai deux cœurs ; je porte en moi deux âmes ! »
Plus tard, à ce bonheur quand vous mettiez le sceau,
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse,
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,
L'avenir... Maintenant, quand je songe à ces biens,
J'ignore si je rêve, ou si je me souviens.
J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.
Le souffle de la mort plus tranchant que le fer
A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent.
O doux passé, regret amer !

Le temps n'a pas marché; c'est hier, c'est tout à l'heure
J'étais là, près du lit de mon père expirant,
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant...
Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,
Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

La mère, en s'en allant, des agneaux fut suivie ;
L'une partit, puis l'autre ! Avant qu'il fût deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois.
Je les vois, mais non plus dans la fleur de la vie,
Non plus avec ces traits dont j'avais trop d'orgueil,
Au baiser paternel offrant leurs jeunes têtes ;
Mais telles que la mort, hélas ! me les a faites,
Immobiles dans le cercueil.

Mes pas suivent encor le char qui les emporte ;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux ;
Et comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte.
J'ai vu le champ romain, de ruines couvert,
Poussière de splendeur sans retour écroulée ;
Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée ;
Le cyprès seul est toujours vert.

Le culte fidèle des morts n'empêchait pas le père de

prodiguer aux survivants les plus douces caresses. Elles se répandaient à flots, de près et de loin, sur Agnès et Luce, les deux filles qui lui restaient, et sur ses neveux et ses nièces. C'étaient de charmantes lettres, où les plus sages conseils se cachaient sous d'aimables et ingénieuses allégories ; c'étaient d'affectueux souvenirs, des souhaits de fête, de paternelles exhortations dont la brièveté et la vivacité ne permettaient guère les distractions ou le sommeil ; c'étaient aussi d'innocentes et joyeuses plaisanteries, une chanson nouvelle, une surprise, de gracieux cadeaux.

En 1866, Pierre n'avait pas encore sept ans, et Marguerite n'en avait pas six. De Plombières où il soignait sa santé fort ébranlée par le travail, le malade leur écrivait en ces termes :

« Bonjour, mon cher petit Pierre. Bonjour aussi, ma chère petite Marguerite. C'est à Pierre que j'écris, parce que c'est Pierre qui m'a écrit; mais je parle à vous deux, parce que je vous aime tous les deux.

« Quand Marguerite m'écrira, je lui écrirai. Pourquoi Marguerite ne m'écrit-elle pas? Elle dit qu'elle est trop petite ; mais quand Pierre n'avait que l'âge de Marguerite, il m'écrivait. Marguerite pourrait écrire, si elle voulait travailler. Alors je lui répondrais. Elle recevrait des lettres sur lesquelles il y aurait : « A Mademoiselle Marguerite Veuillot, rue du Regard, n° 5. » Et le portier dirait : « Voilà une demoiselle que l'on traite comme un garçon! » Ce n'est pas tout. Je donnerais à

Marguerite tout ce qu'elle me demanderait par écrit : des livres à image, du papier blanc, des crayons, des poupées à ressort. Mais elle n'écrit pas.

« Toi, Pierre, mon cher neveu, tu écris et tes lettres me font beaucoup de plaisir ; mais elles me feraient bien plus de plaisir encore, si tu t'appliquais davantage à bien mettre l'orthographe. Fais attention à cela. L'homme doit se distinguer par la correction. Je désire aussi que tu écrives plus gros.

« Il y a aussi une autre chose que je désire bien plus, mon neveu et ma nièce : c'est que vous soyez sages. Il paraît que ça ne va pas très bien depuis quelques jours. Vous vous battez, vous criez, vous n'obéissez pas à votre maman. Ni le bon Dieu, ni papa, ni moi, ni tante Élise, ni personne ne peut être content de cette conduite.

« Mes petits-enfants, faites plaisir au bon Dieu et à tous ceux qui vous aiment, soyez sages et obéissants.

« C'est par ce moyen que Marguerite apprendra à écrire, et que Pierre mettra bien l'orthographe et écrira gros, et deviendra un fameux homme. En attendant, je vous embrasse. Embrassez pour moi votre maman. Je vous rapporterai quelque chose quand nous reviendrons.

« Priez le bon Dieu pour votre oncle, qui vous aime de tout son cœur. »

Ainsi l'écrivain fameux qui savait rajeunir les sujets les plus arides et les plus usés, n'était pas moins inventif

dans cette diplomatie tout enfantine. La plupart de ses billets sont de purs chefs-d'œuvre d'esprit et de tendresse, d'humour et de foi. La plume vole, mais le cœur l'inspire et il ne vient au bout que des choses exquises d'à-propos, de sagesse et de gaieté. C'est une magie. Le reproche lui-même a des allures si fines et s'enveloppe de formules si spirituelles qu'on en aime la franchise sans en ressentir l'amertume. L'aiguillon pique; mais il y a toujours une goutte de miel au bout. Les exemples abondent ; en voici un déjà célèbre.

A ma nièce Marguerite Veuillot, bonne petite fille de sept ans, un peu légère :

« Au Tréport, 31 juillet 1863.

« Ma nièce Marguerite,

« Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait, tandis que je regardais la mer.

« Je lui ai dit : Qui es-tu ? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu, volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu ?

« Alors il me dit : il y a une petite fille qui aime bien

le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude ; la connais-tu ? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent de Paris ; la connais-tu? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe ; la connais-tu ? — Oui, oui, je la connais très bien. — Eh bien ! alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, et à être sage, et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'emmener au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate ; il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge. Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu.

« Et moi je dis à l'oiseau : Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille ? Car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait.

« L'oiseau reprit : Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge. Si elle fait bien cette prière, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

« Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes et il s'envola bien loin, bien loin, sur la mer du bon Dieu.

« Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille

qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela. Moi, je suis ton oncle et je t'aime beaucoup.

« Louis Veuillot. »

D'autres fois une poupée dont la tête peut se remplacer, se parer et se perfectionner, un billet doré qui témoigne de la sagesse et de l'application de l'enfant, un incident banal éveillent la verve du prestigieux mentor ; tout à coup succèdent aux fantaisies les plus amusantes de sérieuses ou mélancoliques réflexions, naturellement amenées et toujours mises à la portée du naïf destinataire.

Cette main loyale et lourde, dont les mécréants ont tant de fois senti la vigueur, devient à volonté d'une souplesse et d'une douceur infinies pour redresser ou caresser l'enfance ; le sarcasme fait place à la plus réjouissante bonhomie et le philosophe retrouve sur ses lèvres ce langage primitif et cette éloquence persuasive qui font pénétrer l'amour de Dieu et de la famille dans les cœurs à peine épanouis. Aujourd'hui ruisselet gazouillant à travers l'herbe et les fleurs, demain fleuve majestueux chargé de riches navires ou torrent qui renverse les obstacles accumulés sur son passage. Le génie seul a le secret de ces étonnantes métamorphoses.

Dieu exige beaucoup des âmes vaillantes qu'il prépare à de grandes destinées. Après tant de sacrifices,

il lui plut d'en demander encore un à Louis Veuillot : il prit pour lui l'une de ses deux filles. Celle-là, le père l'ensevelissait vivante dans le cœur de Jésus. Navré, mais obéissant, il porta devant l'autel son doux et cher agneau. Les lettres envoyées à Luce devenue l'épouse de Jésus-Christ dans l'Ordre de la Visitation offrent un touchant et pittoresque mélange de paternels regrets, de respectueuse admiration et de fierté chrétienne. Cette lutte triomphante de la grâce dans une âme aussi virile et aussi expansive est un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler dans le monde surnaturel.

Dieu, comme il arrive toujours, mêlait d'ineffables joies à la douleur de l'immolation ; c'était le cœur déchiré et ravi que le vieux journaliste brisé par tant de luttes et par la maladie qui le tenait déjà écrivait à la chère morte toujours vivante pour se consoler et se distraire. Voici quelques lignes d'une lettre envoyée peu de jours après la prise de voile :

« Adieu ! mon enfant bien-aimée, et bénie et amère. Je t'assure que je suis très amoureusement soumis à la volonté du bon Dieu sur toi et sur moi. Rien ne m'a fait plus de peine et plus de joie qne ta résolution. Je ne peux m'y habituer en aucun sens. La joie est dans mon âme et ne peut entrer dans mon cœur ; la peine est dans mon cœur et ne peut troubler mon âme. Ces deux sentiments se confondent, et chacun reste entier et distinct, et il me semble que je ne saurai et ne voudrai jamais

perdre ni l'un ni l'autre. En vérité, mon enfant, j'ignorais à quel point tu m'es chère. C'est encore une joie et une douleur de le sentir. Je suis content et désolé de tout ce que tu me fais donner au bon Dieu. Quand tu étais petite et que tu faisais à quelqu'un présent d'une épingle ou d'une paille, tu disais : « Je vous le donne, mais pas pour tout à fait ! » J'en suis à peu près là ! Je dirais bien au bon Dieu : pas tout à fait ! Cependant Dieu sait que c'est pour tout à fait, s'il le veut, comme toi, et même de bon cœur. »

Il ajoutait comme date : « Du lieu quelconque de notre exil ; un jour quelconque de notre existence terrestre. Dieu soit béni ! »

L'enfant tenait jadis peu de place dans la littérature, même dans la correspondance la plus intime. Les parents se préoccupaient autant, peut-être plus qu'aujourd'hui du bonheur de ces chères créatures ; mais ils en parlaient moins. Madame de Sévigné, Racine ne font pas exception. Un des premiers, Joseph de Maistre jeté à six cents lieues des siens, a laissé déborder son cœur en de charmantes épîtres à ses filles Adèle et Constance. Cette causerie écrite est un des joyaux de la littérature française.

Depuis s'est accomplie dans les mœurs une révolution que nous n'avons pas à expliquer ni à juger ; l'enfant prend une place exagérée dans les lettres et les arts, comme dans la famille. On a fait sur cet intéressant sujet

des œuvres remarquables par la pénétration de l'analyse, la finesse des aperçus et le charme des tableaux ; mais il y manque souvent une pensée élevée, le rayon divin. Victor Hugo, par exemple, et Lamartine ont vu trop exclusivement dans les enfants la grâce extérieure, le côté sensuel et la gentillesse animale ; pas assez des hommes, des âmes, des dieux en fleur. C'est pourquoi, malgré la richesse de leur imagination, ils restent froids, superficiels et faux. L'auteur de l'*Art d'être grand-pére*, en particulier, à côté d'admirables traits, a des miévreries qui étonnent, des grossièretés qui indignent, des conseils cyniques qui font douter de son bon sens plus encore que de son cœur. Dans tout cela rien ne nous semble comparable à ce qu'a écrit Louis Veuillot, parce qu'il a vu dans ce petit être, non pas un joujou vivant, ou un despote, mais une innocence et une faiblesse à protéger, l'aurore d'une vie humaine, l'avenir de la famille, une âme immortelle et un enfant de Dieu. Il est le seul qui ait su réunir et fondre dans un parfait accord l'élévation de la pensée chrétienne, la tendresse du sentiment paternel et le génie de l'écrivain transfiguré par l'amour, la douleur et la foi.

LES AMIS

I

« Béni soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs, et qui fait l'amitié plus belle encore que les jardins, et pour toutes les saisons. » Ce cri de reconnaissance revient fréquemment dans les écrits de Louis Veuillot. L'amitié est, en effet, le besoin et le plaisir des grandes âmes, parce qu'elle est un don complet de soi. Pour être profonde et durable, elle doit reposer sur l'estime que l'on n'accorde qu'à la vertu, et sur le désintéressement qui ferme les yeux sur ses avantages pour les ouvrir sur ceux des autres. Aimer c'est vouloir du bien, et la beauté de l'amour se mesure précisément à la dignité du bien que l'on souhaite. Les méchants ont des complices, les riches des flatteurs, les hommes communs des associés, les viveurs des compagnons, les esprits légers des connaissances; l'homme de bien seul a des amis, parce qu'on ne s'aime véritablement et toujours qu'en Dieu.

« J'avais sur les yeux ce que l'on appelle le prisme enchanteur de la première jeunesse, écrivait Louis

Veuillot au commencement de sa conversion; mais je ne songeais point à Dieu, et que de folies dans mon esprit! et que de folies dans mon cœur! Pour quelques éclairs de joie furibonde, qui bientôt me faisaient honte, combien de noirs ennuis qu'il fallait traîner toujours!...

« A présent il me semble que je vogue à pleines voiles dans la lumière, et je m'y sens bien. Tout s'est ouvert à mon esprit. Je connais ma route et je sais ce que je verrai quand j'aurai atteint les limites de l'horizon. Les hommes sont vraiment mes frères; je les aime et je les plains. »

A un autre il disait : « Je n'ai détaché mon cœur d'aucune affection honnête ; loin de là! Ceux que j'aimais bien, je les aime davantage, et ceux que j'aimais mal, je les aime mieux. » Dieu lui avait rendu plus qu'il n'avait offert.

Les intimités de la famille, les effusions du fils, du frère et du père ne tarirent donc point cette source de pure affection et de loyale sympathie qui est au fond de toutes les natures puissantes et généreuses. Louis Veuillot voulait répandre sur les autres ce qui débordait en lui; il eut des amis nombreux, des amis ardents et fidèles, et il les paya de retour, sans compter. On a dit souvent qu'il a été l'un des hommes les plus méconnus, les plus calomniés et les plus haïs; il faudrait ajouter qu'il a été aussi l'un des mieux aimés par tout ce que notre siècle a eu d'intelligent et de pur, depuis la fon-

datrice des Petites-Sœurs des Pauvres jusqu'à Pie IX, depuis le peintre Émile Lafon jusqu'à Donoso Cortès. Dans l'étude de Me Delavigne, à Périgueux, à Rouen où il rédigeait sans beaucoup de conviction des journaux ministériels, en Algérie comme à Paris, il avait rencontré quelques braves cœurs dont il s'est toujours souvenu. Plus tard ses talents, les services rendus à la cause catholique, ses polémiques retentissantes, ses livres, ses malheurs et jusqu'à la haine acharnée des mécréants et des sots, lui valurent d'illustres partisans.

On ne pouvait guère le fréquenter sans devenir plus ou moins son admirateur et son ami. Il écrivait en riant à sa sœur Élise : « Sais-tu qu'il a paru un bel éloge de la *Petite philosophie* dans le *Journal des Débats?*... J'ai été remercier l'auteur, mon ami de Sacy, l'un des quarante, et nous nous sommes beaucoup plu. Il m'a dit qu'il m'aimait fort, depuis qu'il m'a connu ; qu'avant, c'était autre chose. Ainsi, je dois cette conquête à mes agréments personnels, et non à mon talent. Je te laisse à penser si j'en suis fier! » Cette plaisanterie cache un grand fond de vérité.

Sainte-Beuve lui-même en fait l'aveu. Après avoir parlé du Veuillot grave, imposant d'attitude, d'un beau front et parlant d'or sur les grands sujets ; puis du Veuillot railleur, lorgnant et lardant son monde et exerçant les justices du bon sens : « Je pourrais ajouter, continue le voluptueux sceptique, qu'il y en a un troisième, celui qu'on rencontre par hasard dans le monde

doux, poli, non tranchant, modeste dans son langage, d'un coup d'œil et d'un ton de voix affectueux, presque caressant ; il est impossible de l'avoir rencontré quelquefois et d'avoir causé avec lui sans avoir reconnu, dans cet ogre tant détesté, et qui a tout fait pour l'être, l'homme doué de bien des qualités civiles et sociales. »

Sainte-Beuve va plus loin ; après avoir demandé pardon aux blessés du grand lutteur, qui sont pour la plupart de ses connaissances et de ses amis, il ajoute : « Du moment qu'il s'est trouvé, ou à peu près, réduit au silence, personne ne lui en a plus voulu ; on a oublié l'injure pour ne songer qu'au talent, pour regretter même de ne plus rencontrer ce talent chaque matin, à la condition, s'il était possible, d'un moins âpre emploi. »

Dans un de ses beaux articles sur la *Correspondance* de Louis Veuillot, M. de Pontmartin est plus explicite ; il ne craint pas d'affirmer que la presse a toujours eu un fond de sympathie pour ce puissant athlète qui aurait été, s'il l'avait voulu, le plus éblouissant des boulevardiers ; pour cet enfant du peuple, qui avait traversé victorieusement les épreuves qui tuent les faibles et fortifient les robustes, gardant de ces rudes apprentissages une sève plébéienne qui donnait à sa verve une séduction particulière auprès de tous ceux qui avaient commencé comme lui. On était fier de ce parvenu prodigieux qui ne reniait point ses origines et dont la fière attitude et la dignité privée honoraient le

métier. Les battus n'étaient pas contents ; mais la galerie applaudissait une exécution spirituellement et vigoureusement faite, d'ailleurs bien méritée. « Dans les insultes même qu'on lui adressait, il y avait une reconnaissance tacite de sa supériorité et de sa force. Si des épithètes désagréables étaient accrochées à son nom par la tourbe des beaux esprits du *Siècle* et des plaisantins du *Charivari*, c'est que chacun de ses articles portait très loin, pénétrait très avant, faisait crier les chairs vives, faisait bondir le patient ; dans les répliques effarées on devinait le tressaillement des blessures. »

La polémique endormie et la brûlure calmée, les adversaires eux-mêmes, quelque Lavedan excepté, devenaient des admirateurs. « En réalité, Louis Veuillot n'a été haï *ex imo, toto corde*, et sérieusement combattu que par des catholiques dits libéraux » ; nous ajouterions : et par les universitaires.

II

En tête de cette glorieuse liste d'approbateurs et d'amis, il convient de mettre Pie IX lui-même.

Ce n'était pas seulement de la confiance dans la droiture et le talent de l'écrivain; c'était plus que de la reconnaissance pour les services rendus à l'Église, à la papauté, à la personne même du pontife en butte à toutes les audaces d'une presse sans pudeur et d'une diplomatie sans équité; c'était vraiment une affection paternelle que le grand pape avait pour cet homme de cœur et de foi. Son regard pénétrant avait bien vite compris ce nouveau fils ; il s'était attaché à lui comme à Mgr de Ségur, avec cette bonté souriante qui lui enchaînait à jamais les âmes d'élite.

Les témoignages éclatants et publics de cette auguste amitié ne manquent pas ; le bullaire les transmettra aux âges les plus reculés. Les preuves prodiguées en particulier sont plus nombreuses encore et plus touchantes ; Pie IX les multipliait avec cette humeur joyeuse, cette sûreté de mémoire, cette délicatesse d'à-propos qui ajoutent un prix inestimable aux faveurs royales. Le journaliste demandait un jour une audience : « Ah ! *povero* ! s'écria le pape, qu'il vienne quand il voudra ! »

Louis Veuillot sortait de ces entretiens intimes le cœur embaumé et embrasé.

« Mon petit frère, voici ma première écriture depuis Marseille. Elle ne sera pas longue, vu la plume de fer rouillée dont je suis obligé de me servir, et vu les chevaux qui m'attendent pour voler à Subiaco.

« Tout est magnifique, le temps et l'accueil, et au-delà de toute prévision ; la modestie seule m'empêche de déclarer que c'est un triomphe. Ma première audience, donnée avant d'être sollicitée, a duré cinq quarts d'heure, proportion monumentale. Le Saint-Père a été tendre. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est des nôtres entièrement, comme nous sommes des siens.

« Il a pourtant fait sa petite réserve pour les personnes, mais par manière d'acquit de conscience et sans insister quand je me suis défendu. Politique, religion, polémique, amitiés, inimitiés, craintes, assurances, tout est commun. *Ma le persone !* J'ai nommé plusieurs personnes, Cousin et d'autres de toute robe et de toute couleur ; accord parfait. Si Cousin n'est pas affiché, ce ne sera pas ma faute, ni la bonne envie qu'on en a.

« Cette audience s'est terminée par une bénédiction générale pour l'*Univers* et plus spéciale pour nous. « Je « bénis M. Veuillot, M. Eugène, les sœurs, la belle-« sœur, et les *petits-neveux lorsqu'il y en aura.* » Ainsi, monsieur et madame Eugène, donnez-moi des neveux. *Crescite et multiplicamini.*

« La seconde audience pour Élise, moins longue, a

presque plus encore abondé en témoignages de bonté et de satisfaction. Je n'ose vraiment pas te décrire l'air du Saint-Père et ses paroles lorsqu'il faisait mon éloge à Élise. Il s'appuyait sur moi, et nous avions tous les trois les yeux humides. Pauvre cher *Univers* ! C'est bien lui qui m'apparut dans ce moment « l'enfant sur qui la mère s'appuie ». Va, frère, nous n'en avons pas subi assez pour payer cet instant. Élise vous contera tout cela elle-même, quand nous serons au festin du retour.

« Il s'est informé en détail de notre ménage particulier, et il a dit à Élise qu'elle était la *Monaca di Casa*. Le nom lui en est resté. J'ai fait aussi la description des gens de l'*Univers* et acquitté notre dette pour Taconet. Élise a reçu un camée en pierre dure, de ceux que l'on donne aux gens de la haute volée ; et moi un autre. Les cadeaux ont fait sensation, non moins que la durée exceptionnelle de l'audience. »

Une lettre à Mgr de Salinis donne ce détail plus intime et plus caractéristique : « Vous connaissez le visage de Pie IX, et vous l'avez vu dans le rayonnement de sa bonté. C'est ce même visage que j'ai contemplé dans trois longues audiences, avec un attendrissement de cœur que vous pouvez imaginer. Lorsque je lui ai présenté ma sœur, sur quelques bonnes paroles qu'il lui a dites de moi, elle s'est mise à pleurer. La voyant pleurer, j'ai pleuré moi-même, et les yeux du Pape se sont remplis de larmes. »

De telles scènes et de telles paroles lient à jamais ; et

quand c'est un souverain comme Pie IX qui en favorise un homme, elles suffisent à son bonheur et à sa gloire.

Après l'incomparable pontife, l'un des plus sincères admirateurs de Louis Veuillot et de l'*Univers* fut Mgr le comte de Chambord. Ici quelques brèves explications paraissent utiles.

Ce journal et son rédacteur en chef, exclusivement dévoués à la défense religieuse, regardaient la politique proprement dite comme chose secondaire, et ils ne s'en occupaient que lorsqu'elle touchait aux intérêts ou aux doctrines de l'Eglise : ce qui n'est pas rare dans un temps où tous les principes sont remis en question. C'est pourquoi le prudent polémiste refusa toujours obstinément de s'inféoder à aucun parti, afin de jouir d'une pleine indépendance.

Sans nier les droits et les services, il acceptait ou subissait, avec le pape et les évêques, le gouvernement de fait, louait ce que ce pouvoir accomplissait en faveur de la société, des mœurs ou de la religion et le soutenait contre le dénigrement systématique ; bien résolu pourtant à l'avertir, à l'abandonner, à le combattre et à se faire supprimer par lui, dès qu'il s'attaquerait aux fondements de la morale ou du catholicisme. Telle fut la ligne immuable d'appréciation que garda Louis Veuillot en face de l'empire. Pour y être fidèle, il sut mépriser bien des fois les offres d'honneurs ou de richesses ;

car Napoléon III n'eût rien épargné pour rattacher un tel homme à sa cause.

Mgr le comte de Chambord comprit la fierté de ce programme, qui n'était au fond que celui qu'il avait indiqué à ses partisans, au moins dans ses applications pratiques. Il n'était pas difficile de prévoir que des hommes qui luttaient avec tant de désintéressement finiraient par lui revenir et seraient les plus fermes soutiens de son trône. C'est ce qui arriva. Quand Napoléon III fit volte-face et associa sa fortune à la Révolution Louis Veuillot se trouva naturellement en lutte avec lui et par suite rapproché du parti traditionnel qui semblait désormais seul capable de faire prospérer la France catholique.

Les qualités personnelles d'Henri V étaient un gage de plus. Voici les réflexions que faisait le journaliste après un entretien avec M. de Monti, représentant du Prince : « Dans ce qu'il m'a dit et dans ce qu'il m'a laissé deviner, tout m'a charmé. L'ennui, c'est que nous ne méritons pas cela. Si pourtant le bon Dieu, qui est divinement bon, nous le donne, prenons tout de même. Un roi très chrétien ! Ah ! comme nous ferions sauter le monde ! Il en sera ainsi ou nous croulerons, et tout avec nous. Ce qui reste de religion est encore le support de la terre ; nulle autre chose ne tient plus et ne peut plus tenir. Je me demande comment on fait pour ne pas le voir.

Cette indépendance chrétienne, qui n'était pas l'indif-

férentisme politique, bien qu'elle parut quelquefois en prendre un peu trop les allures, ne pouvait manquer de susciter des calomnies. Elle ne tardèrent pas et ne s'arrêtèrent plus. Louis Veuillot fut accusé tour à tour de versatilité, de servilité, d'ingratitude. Heureusement pour sa mémoire, Mgr le comte de Chambord a dit lui-même toute sa pensée dans une lettre qui est un monument si glorieux pour le publiciste, que ce serait une injustice de ne pas la transcrire tout entière. Il écrivait à M. Eugène Veuillot :

Goritz, 23 avril 1883.

« Un chrétien comme votre frère, monsieur, ne pouvait mourir après une lutte d'un demi-siècle pour Dieu et le triomphe de son Église, sans que je prisse part à l'émotion de tous les vrais catholiques. Le marquis de Dreux-Brézé, en vous portant l'expression de ma sincère condoléance n'a été que le fidèle interprête de mes regrets et de ma gratitude.

« Je dis ma gratitude, parce que du jour où cet esprit si élevé, aussi inaccessible aux calculs de l'ambition qu'aux lâchetés du respect humain, éclairé par les leçons de l'expérience et guidé par la droiture de sa raison, fut saisi de la vérité politique comme il avait été saisi de la vérité religieuse, de ce jour il a été le plus vaillant auxiliaire de la monarchie traditionnelle, dont la nécessité n'est jamais mieux démontrée qu'à l'heure où nous sommes, à l'heure des derniers abaissements et des suprêmes humiliations. Devant les persécutions

accomplies et celles qui se préparent, comme il aurait flétri les crimes sociaux qui se succèdent si rapidement dans notre France, appelant sur elle les plus redoutables chatiments !

« Après avoir tenté d'arracher au père de famille l'âme de son enfant, l'athéisme triomphant n'a-t-il pas la prétention de s'installer au chevet de l'ouvrier chrétien, sur son lit d'hôpital, pour en interdire l'accès au véritable consolateur et à l'unique ami ? Avec quelle éloquence Louis Veuillot eût dénoncé à la conscience publique la suppression des aumôniers dans les hospices, suivant de si près l'expulsion des héroïques Filles de la Charité !

« Je ne puis oublier non plus sa chaleureuse adhésion donnée à ma parole dans toutes les circonstances où j'ai cru devoir élever la voix devant mon pays. Spécialement en 1873, alors que nous touchions au port, quand les intrigues d'une politique, moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France que d'assurer le succès de combinaisons de parti, m'obligèrent à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à me réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé, nul autre ne sut pénétrer plus avant dans ma pensée, ni mieux donner à ma protestation son véritable sens.

« J'étais donc bien fondé à vous parler de ma gratitude, qui s'étend, n'en doutez pas, à tous ses collaborateurs, en commençant par vous, le plus intimement associé à ses rudes combats. Puissent les témoignages

de sympathie, qui vous arrivent de toutes parts, être une consolation pour la digne sœur qui a tenu une si grande place dans la vie de celui que vous pleurez, pour ses filles, pour le gendre dont Louis Veuillot était avec tant de raison si fier, pour ses neveux, pour tous les vôtres ! Soyez mon interprète auprès d'eux tous, et comptez sur mes sentiments bien sincères.

HENRI. »

Ce n'est pas le lieu de rechercher quels sont les ambitieux dont les menées déloyales empêchèrent le rétablissement de la monarchie et nous précipitèrent dans les hontes que nous traversons. Qu'il nous suffise de constater que cette déclaration solennelle, qui devait être le dernier acte politique du comte de Chambord, est la glorification de la vie, de l'œuvre et de la famille de Louis Veuillot. Ce sont là de beaux titres de noblesse ; l'histoire en signale peu qui aient été mérités par de meilleurs dévoûments et accordés avec plus de générosité royale.

III

Nous ne pouvons épuiser la liste des amis de Louis Veuillot. Nous dirons seulement quelques mots des plus intimes, surtout de ceux qu'il a immortalisés dans ses écrits ou dans ses lettres ; car c'est le privilège des grands hommes d'arracher à l'oubli ceux qu'ils ont aimés.

Les évêques de France dévoués aux idées romaines devaient naturellement favoriser l'*Univers*. Louis Veuillot eut donc pour soutiens dans ses luttes contre l'impiété, contre le gallicanisme, contre le libéralisme et contre le monopole universitaire, les membres les plus recommandables de l'épiscopat : Mgr Parisis, dont l'intrépide amitié intervint plus d'une fois si à propos ; Mgr Pie, de docte mémoire ; Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, l'un des théologiens les plus profonds et des écrivains les plus purs de ce siècle ; l'aimable Mgr de Salinis ; Mgr Plantier, le digne successeur de Fléchier sur le siège de Nîmes ; les cardinaux de Bonald et Gousset ; le R. P. abbé Dom Guéranger, que Louis Veuillot allait visiter et qu'il consultait volontiers sur les questions de théologie ou d'érudition ecclésiastique. Nous avons longuement raconté dans un chapitre de notre livre sur *Mgr Freppel* les rapports d'estime et

d'affection qui existèrent entre le grand évêque d'Angers et le grand journaliste. N'oublions pas Mgr Berteaud, ce torrent capricieux qui charriait des graviers d'or. Les relations établies par la défense des mêmes doctrines amenèrent bien vite l'estime et l'affection entre des âmes aussi élevées au-dessus des intrigues mesquines.

Louis Veuillot conquit dans le monde des amitiés plus étroites encore ; plusieurs marqueront dans l'histoire par les œuvres qu'elles ont inspirées.

Donoso Cortès se place dans l'opinion publique un peu au-dessous de Joseph de Maistre, à côté de M. de Bonald. L'illustre penseur espagnol fut le confident du journaliste français, et c'est à ce dernier qu'il doit une bonne part de sa renommée. S'il n'avait été aiguillonné par son ami, l'horreur de la discussion, le mépris absolu de toute publicité, une modestie ou plutôt une humilité de saint l'auraient décidé à s'ensevelir dans le silence de la vie religieuse. C'est pour soutenir l'*Essai sur le libéralisme* si légèrement attaqué par M. l'abbé Gaduel, grand-vicaire d'Orléans, que Louis Veuillot entreprit une de ses brillantes campagnes. Quand la mort eut enlevé le marquis de Valdegamas d'entre ses bras, c'est lui qui fit traduire ses *Œuvres* par du Lac ; il les enrichit d'une notice où l'on retrouve tout son talent et tout son cœur. C'est donc à l'*Univers* que le monde catholique doit d'avoir connu cette belle lumière et ce magnifique caractère. La perte de cet ami, qui

était le parrain d'une de ses filles, fut pour Louis Veuillot une cruelle douleur. Dans un beau sonnet où il énumère les biens que le ciel lui avait donnés et les deuils qu'il a portés, deuil de fils, deuil d'époux, deuil de père, deuil d'ami et deuil de chrétien, il ajoute avec un accent d'ineffable regret :

J'ai tenu dans mes bras Valdegamas mourant !

Le talent gracieux d'Édouard Ourliac ne peut être mis en parallèle avec le génie de Donoso Cortès ; il occupait néanmoins un rang élevé dans l'estime de Louis Veuillot. Les pages touchantes consacrées au spirituel conteur revenu tard, mais avec un héroïsme candide, aux croyances et aux pratiques de la religion, sont un modèle de biographie littéraire ; elles conserveront le nom et peut-être les œuvres de ce charmant esprit. Mérimée et Daudet qui l'imitent ne le surpassent pas. Son talent purifié, attendri, agrandi par la foi allait donner des fruits meilleurs quand la maladie et la mort brisèrent sa plume. Ce fut une grande perte pour l'*Univers* et pour son directeur.

C'est à Edouard Ourliac, son cher converti, qu'il écrivait de Solesmes, le 8 août 1843 :

« Mon cher ami, si vous attendez de mes nouvelles avec la même impatience que j'attends les vôtres, cette lettre vous fera plaisir. Je vais bien quant à l'âme, si ce n'est que je ne sais ce que vous devenez ; quant au corps, j'en suis au même point, avec un peu d'aggra-

vation pour les yeux, malgré ma vigilance à fuir les chandelles. Je vais aujourd'hui même tenter un moyen héroïque : on m'appliquera tout à l'heure des vésicatoires derrière les oreilles, et je les garderai une vingtaine de jours ; c'est ce qui fait que je vous écris parce que ces sortes d'ajustements gênent beaucoup le laisser-aller de la pensée, et que je vais me réduire à lire n'importe quoi. C'est ici que votre manuscrit serait de ressource.

« Vous ne pouvez imaginer une plus douce vie que celle du cloître ; on est malheureux de voir ces paradis, et d'être retenu au dehors par quelque quartier de charogne que l'on ronge et qui soulève le cœur quand on se trouve une minute de bon sens.

« On vous recevrait à bras ouverts à Soiesmes, si vous y pouviez venir passer quelques jours. Les bons religieux vous connaissaient et vous aimaient. Vous pouvez bien penser qu'il n'y a rien de changé depuis que j'ai pu gloser un peu sur votre compte. C'était encore la bienheureuse *Physiologie* qui vous avait introduit chez ces braves gens, qui sont aussi de grands admirateurs de Perdriel, et du reste... je dis du bon. La *Procession de Mazières* a eu un succès admirable ; seulement on a été furieux comme moi du petit texte de ces imbéciles, qui ont ainsi gâté la perle de leur numéro J'espère que vous n'avez pas eu la faiblesse de prendre cette sottise comme une critique, bien que c'en soit une peut-être dans la pensée de Wilson. Soyez assuré que

c'est un petit tableau de maître que vous avez fait là, et que ceux qui ne le savent pas, ne savent pas ce que c'est qu'un Claude Lorrain.

« Il m'arrive, par suite de la grande fatigue d'esprit que j'ai éprouvée, avant de quitter Paris, que je ne puis rien faire. J'ai entrepris une brochure sur la liberté d'enseignement; j'ai été une vingtaine de jours à faire soixante pages, et je doute que l'on veuille à Paris de cet enfant de misère que j'ai soumis à l'inspection de Du Lac. A présent, je suis résolu à ne pas toucher la plume de quelques semaines et à mener la vie monacale, non comme on la pratique sous mes yeux, mais comme on l'entend à Paris; c'est-à-dire que je lirai, que je flânerai, que je prierai un peu et dormirai beaucoup. Pour les vrais moines, ils flânent peu, dorment peu, prient beaucoup, travaillent dur, et quelque peu de discipline pour se ragaillardir les chairs. Je vous affirme que le B... est un âne bâté; la dent que vous me connaissez contre lui prend des proportions terribles depuis que je vois les religieux dont il a fait un portrait si faux, si lâche et si bête.

« Je n'entends plus du tout parler du *peintre-poète Arsène*, c'est ainsi qu'il se nomme.

« Nous verrons cet hiver à nous ébaudir un peu. Je prends décidément mes sœurs avec moi; je leur ai écrit cela et elles n'en sont point peinées; nous aviserons à ne point nous loger loin de vous, afin de voisiner. Vous avez là des promenades toutes trouvées pour Marie.

« Je ne vous parle pas des bons effets de cette solitude de Dieu où je vis maintenant par la miséricorde du bon Maître. Il faudrait trop de papier pour en dire un seul mot, mais nous aurons du temps à Paris. Je veux, cher Edouard, que nous finissions par nous régler une existence chrétienne, où les pauvres auront leur jour, et d'autres bonnes œuvres le leur. Ne vous inquiétez pas de mes plans, je les méditerai et réglerai de telle sorte que vous y puissiez entrer. Songeons sérieusement que Dieu serait mort pour racheter une seule âme, et que nous ne pouvons pas décemment nous présenter devant lui sans lui rapporter, outre la nôtre, un de ces trésors qu'il estime si précieux. Je lis la vie d'un grand saint qui fut curé de Saint-Sulpice, et qui se nommait M. Olier ; j'y puise un désir sans pareil de faire quelque chose pour mon prochain.

« Tâchez donc de vous procurer cet ouvrage, qui vous apprendrait beaucoup de choses et qui vous porterait à vous atteler à quelque bûche dont il s'agit de faire une croix. Mille compliments respectueux à Mme Caroline. J'embrasse ma filleule et vous.

« Bien à vous, cher ami, en N. S., l'ami des amis.

« Louis. »

Nous avons déjà nommé Melchior du Lac, le compagnon des premières et des dernières luttes, l'homme au jugement impeccable et au dévouement sans bornes, le travailleur austère et le conseiller loyal. Quand du

Lac avait approuvé un article, Louis Veuillot ne craignait rien. C'est grâce à la science théologique étendue et sûre de ce précieux collaborateur que l'*Univers* a pu traiter pendant quarante ans les questions les plus complexes sans que la malveillance ait pu découvrir de grave erreur. Veuillot avait la verve, l'originalité, le trait, le génie ; du Lac le bon sens, l'érudition, la mesure, la patience ; tous deux l'abnégation et la docilité. Ils se complétaient heureusement et formaient un couple invincible.

IV

De bonne heure une liaison si cordiale et si étroite unit les Ségur et les Veuillot qu'il est impossible de les séparer. De là un échange de lettres qui seront l'un des trésors de notre langue. Mgr de Ségur, l'aveugle populaire, de douce et pieuse mémoire ; madame la comtesse de Ségur, l'auteur de livres charmants chers à toutes les familles chrétiennes ; Anatole de Ségur, le poète délicat et le prosateur de race ; l'angélique Sabine de Ségur, morte très saintement à la fleur de l'âge dans un monastère de la Visitation ; la vicomtesse Olga de Ségur devenue la vicomtesse de Simard de Pitray : autant de noms intimement mêlés à ceux d'Eugène, d'Elise, d'Agnès et de Luce et désormais familiers aux oreilles catholiques.

Louis Veuillot trouvait aux Nouettes des hôtes et des correspondants dignes de savourer toutes les finesses de l'esprit, toutes les délicatesses de l'amitié, toutes les inspirations de la foi. L'héroïsme patriotique des Rostopschine, en se fondant avec la vivacité française, avait produit quelque chose d'original et de distingué. Aussi la lecture des lettres à madame de Pitray est-elle un régal exquis, où l'on ne sait qu'admirer le plus de la verve intarissable qui jaillit en causeries joyeuses ou du

sentiment qui déborde avec une familiarité pleine de goût et de respect. Dans cinquante ans, si l'enseignement devient libre, elles seront classiques et quelques-unes aussi célèbres que les chefs-d'œuvre de madame de Sévigné ou de Joseph de Maistre.

Quand on songe que ces effusions ont été écrites à course de plume, souvent après une journée de travail ingrat et absorbant, on reste confondu. On y trouve des plaisanteries désopilantes, des confidences faites pour tirer des larmes, des anecdotes enlevées avec prestesse, de riches descriptions, des scènes d'une fraîcheur délicieuse, des traits d'un comique achevé. Souvent passent tout à coup des pensées élevées, des réflexions profondes ou subtiles, des jugements littéraires ou politiques d'une inexorable justesse, des prédictions que l'évènement, hélas! a réalisées. Jamais de platitude, d'effort ou de banalité ? Jusque dans les détails les plus vulgaires en apparence, un trait révèle bientôt l'âme et la main d'un maître consommé.

« Je me suis levé à une heure héroïque, uniquement pour vous saluer, noble dame ; j'en avais grand désir depuis fort longtemps. Quant Elise me vient lire quelques mots de votre surprenante écriture, l'amitié se réveille avec une figure de remords, et me presse de laisser là mon papier littéraire ou politique pour vous brocher un *numéro*. Mais je suis si enfoncé dans le *Parfum de Rome*, et intérieurement pressé d'en sortir

par la fin, que je ne puis ni n'ose m'en distraire, même pour vous. Hélas! je peins une chose qui s'en va. Cette Rome que nous avons tant aimée, bientôt elle n'existera plus. Dieu en fera une autre que nos arrière-neveux trouveront belle; mais notre vieille Rome la vieille Rome de notre jeune temps, celle-là ne sera plus.

« Mon travail me tient fort. Je suis charmé, indigné, attendri; je prie et je rage. Si tout ce que j'ai dans le cœur sortait convenablement, je ferais un beau livre. Mais ce beau livre du rêve ne sera peut-être qu'un *ronron* ennuyeux. La plume a des trahisons étranges. Elle a l'air de courir sur un bon terrain avec des allures de cheval sauvage, et tout à coup on s'aperçoit qu'elle traîne des lieux communs sur de vieilles ornières.

« Priez Dieu et saint Pierre qu'il n'en soit pas ainsi cette fois. Je voudrais faire aimer cette Rome que j'ai trouvée si belle, belle comme les visages que j'aime, belle comme vous. Si j'allais ne donner qu'une photographie, ne montrer que des traits vulgaires à des yeux sans amour! Qu'il n'en soit pas ainsi. *Ci sarrebe fare una cattiva figura.* Adieu maintenant.

« Je serre toutes les mains, je baise tous les petits fronts et je suis, plein de tendresse et de respect,

« Fra Luigi. »

Une lettre d'excuses est difficile. Il y faut le discernement des nuances, le naturel, la sincérité du ton et sur-

tout l'esprit. Louis Veuillot a multiplié les modèles en ce genre.

« Si vous ne le savez pas, madame très chère, j'ai fait un voyage à Moulins. Pourquoi ? C'est ce que j'ignore. Mais, avant de partir, j'avais ordonné *formellement et par écrit* que le *Parfum de Rome* vous fut envoyé aussitôt son éclosion ; je le croyais en vos mains depuis une quinzaine de jours, et j'étais même, pour ne rien vous cacher, un peu meurtri de n'avoir pas encore reçu la moindre marque de votre admiration. Et voilà qu'hier j'ai trouvé, chez le monstrueux Gaume frères, l'exemplaire qui vous était destiné.

« Je n'essaye pas de vous peindre mon indignation et ma douleur. La rue Cassette en a frémi. Les misérables éditeurs essayèrent de me donner le change : ils me dirent que la faute était à moi, qui fais des livres que la corruption du goût public enlève avec frénésie ; qu'ayant eu à servir en quelques jours trois mille acheteurs insensés, ils n'avaient pas eu le loisir de remplir mes intentions. Ils me montraient leurs mains ampoulées à ficeler des paquets, et leurs langues desséchées à humecter des timbres-poste. J'ai senti tomber ma colère, mais ma douleur n'est point tombée.

« J'ai pensé modestement que vous aviez été affligée de cette apparence d'oubli. Je me disais : Quoi ! c'est *Elle* qui verra la dernière ce chef-d'œuvre ! Et, m'exagérant mon malheur et le vôtre, je me demandais ce qui serait arrivé, si j'avais tardé à rentrer dans Paris :

aurais-je encore trouvé quelque reste de la première édition ?

« C'est ainsi que, le juste sentiment que tout auteur doit avoir de soi-même s'ajoutant aux délicatesses de l'amitié, je me forgeais des monstres, tout près de croire que mes éditeurs font partie de cette police qui vous pousse à douter de mes sentiments. Enfin, voilà le mal réparé, et le *Parfum de Rome* est à Livet... »

Faire des excuses est pénible ; faire des observations et des critiques est périlleux ; oser toucher aux défauts littéraires d'un auteur, fût-il le plus intime des amis, le plus humble des hommes, est certainement hardi. S'il s'agit d'une femme, on pourrait presque taxer l'entreprise de folle. A quoi bon s'exposer à heurter, pour des bagatelles de virgules, de mots ou de phrases, la plus chatouilleuse des susceptibilités ? On le sait très bien, et il existe là-dessus une page ravissante de Joseph de Maistre.

« Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? Je n'aurais pas manqué de lui répondre : Sans doute, madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins.

« Si elle m'avait dit : Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? Je lui aurais répondu

tout aussi sincèrement : Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope ; les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets.

« Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose ; mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. »

Depuis Joseph de Maistre, les choses n'ont guère changé ; si l'on a moins de politesse, on n'a guère plus de franchise. Louis Veuillot faisait exception, au moins pour celles qui étaient capables d'entendre la vérité. Il faut avouer qu'il s'y prenait si bien qu'on aurait eu mauvaise grâce à ne pas lui sourire.

« Ma chère amie, malgré la presse de finir mon livre, qui m'a fait laisser toutes visites, toutes correspondances et autres devoirs sociaux, je n'ai pu m'empêcher de batifoler un moment avec le gros *Philéas*. J'ai lu un chapitre, puis un autre, puis à peu près tout : ce qui prouve que je ne m'intéressais pas seulement à l'auteur. Mais attendez, et faites-vous un cœur de héros.

« Quoique entraîné par la lecture ; quoique satisfait du style, qui est clair, correct, et généralement convenable au sujet, je n'ai pas été aussi content que je l'aurais voulu. Ouf ! Mais il ne s'agit pas de vous laisser aller de travers, et de souffrir que d'excellentes jambes se fatiguent dans le sable ou se cassent dans les pierres.

« Le grand défaut de l'ouvrage est la composition ; elle est défectueuse, parce que le héros, qui est Philéas,

n'y paraît que comme une pièce ajoutée : la plupart du temps, il n'agit pas, on le raconte, ce qui jette beaucoup de froideur. Quelques unes de ses farces sont trop grosses. D'autres épisodes n'ont pas assez de mouvement, et ne sortent pas assez des choses de partout et de toujours. Mais, par-dessus tout, les diverses pièces ne font pas corps : voilà le défaut capital. Il est heureusement de ceux dont on guérit : son vieux nom c'est l'inexpérience.

« Je crois que vous aurez entrepris une trop vaste carrière, pour une première promenade, et que vous y avez appelé trop de monde. La prochaine fois, il faudrait, à mon avis, faire des stations, c'est-à-dire donner un volume d'histoires détachées, ou sans lien apparent les unes avec les autres. Ainsi vous vous exercerez au maniement des personnages, et vous apprendrez insensiblement à faire mouvoir les masses.

« Manquant d'expérience moi-même, je n'ai pas su vous dire qu'il n'y a rien de difficile au monde comme les livres pour enfants. C'est maintenant que j'apprécie l'art prodigieux de maman Ségur, et je vois bien quels chefs-d'œuvre sont les *Mémoires d'un Ane*, les *Malheurs de Sophie*, le *Général Dourakine* et les autres. Mais maman Ségur a commencé grand'mère, avec une expérience des choses de la vie et des greniers d'abondance dont nul don naturel ne peut tenir lieu.

« Le don, vous l'avez, mais les greniers ne sont pas pleins; la terre est riche, mais n'est encore qu'ense-

mencée, et pas tout à fait. Il ne suffit pas d'avoir produit cinq enfants pour être mère ; avec votre quintuple maternité, vous n'êtes encore qu'une jeunesse. L'imagination ne tombe pas du ciel. Il ne tombe du ciel que de la pluie, de la neige, des rayons, quelquefois des feuilles mortes ; le fruit, les arbres, les fleurs, jusqu'aux légumes, tout cela pousse et veut avoir été semé, et planté, et taillé, et arrosé ; et on n'est pas jardinier de but en blanc. Voilà ma critique : recevez-la bien. Je crois qu'il y a vraiment quelque chose de bon dans ces idées que je vous jette pêle-mêle comme des pierres. »

On ferait un excellent recueil en réunissant les conseils, les observations fines, les remarques pratiques sur l'art d'écrire, sur les divers genres de composition et sur les moyens de formation littéraire que Louis Veuillot a eu l'occasion de proposer. C'est un trésor que les maîtres chrétiens n'exploitent pas assez. Cela rajeunirait un peu les traités de style où traînent encore les morceaux bien fanés de Batteux, de La Harpe ou de Villemain.

Nous avons pris beaucoup au recueil des lettres adressées à madame de Pitray ; qu'on nous permette encore une page, vraiment trop belle pour en priver le lecteur.

« Si vous croyez ne m'avoir pas attendri, très chère amie, vous ne connaissez pas la portée de vos armes. J'ai été si bien touché, que je m'en ressens encore ce

matin, et il me serait aussi impossible de ne point répondre à votre lettre qu'il m'a été impossible, en la lisant, de ne point pleurer. Il est vrai que j'avais déjà essuyé de fiers ébranlements. Je venais d'assister à la première communion d'Agnès, aux Oiseaux. C'était bien le lieu du monde où la scène pouvait m'émouvoir le plus profondément.

« Vous ai-je dit que, de vingt-cinq à trente ans, j'ai, pour ainsi dire, passé ma vie dans la chapelle des Oiseaux? C'est là que j'ai pris terre en revenant de Rome, que j'ai formé mes premières amitiés chrétiennes, que j'ai mené confesser mes premiers prisonniers pour Jésus-Christ. J'ai fait en ce lieu toutes les prières qui peuvent entrer dans un cœur, j'entends un cœur naturellement passable, et en outre lavé à grande eau. Je connaissais et j'aimais tous les chants, toutes les physionomies, tous les accents de l'endroit; enfin, la chapelle des Oiseaux est le vrai pays de ma jeunesse chrétienne, qui avait tout à fait absorbé et anéanti l'autre.

« Je m'y retrouvais hier, et j'y retrouvais, après quinze ans d'absence, tout ce que j'y avais laissé, tel que je l'avais laissé; il n'y manquait rien... que moi-même. Je ne me retrouvais plus. Je mesurai d'un coup d'œil le trajet que j'ai fait vers la mort. Je m'aperçus de la caducité de mes yeux, surtout je sentis le poids de mes souvenirs. Je suis vieux, j'ai une grande fille dans le rang de ces enfants où plus d'une fois j'avais pensé que Dieu me gardait une épouse !

« L'attendrissement n'était pas là. Dieu soit béni! je n'ai à me défendre d'aucune inclination à pleurer sur moi-même. Mais je pensai à tout ce que j'ai pris et laissé sur la route, durant les quinze ans écoulés avec la promptitude de la veille au lendemain : ces tombeaux, cette mère et ces enfants qui n'étaient pas là! Sur le visage grave d'Élise je lisais les mêmes pensées ; elle murmurait intérieurement des noms toujours présents entre nous et que nous ne prononçons jamais, afin de nous épargner mutuellement les larmes.

« Agnès parut en ce moment, dans les voiles et sous la couronne que nous donnons en esprit à nos anges. Elle était pâle, et ses voiles nous rappelaient aussi des linceuls. Nous baissâmes la tête en même temps. Ne nous plaignez pas : ces linceuls furent des voiles de première communion. Je le sentis par une douceur de Dieu. Une vision naquit dans mon cœur. Je vis, — de mes yeux ouverts je ne l'aurais pas vu plus clairement, — je vis la mère et les autres enfants assister à la fête. C'était un groupe, s'il se peut, plus attentif et plus tendre, dans cette foule céleste au milieu de laquelle la foi nous fait comprendre que nous vivons, et qui, accompagnant Dieu partout, lui fait un plus joyeux cortège, lorsqu'il répand avec plus d'abondance sur nous sa miséricorde et son amour.

« Les premières communiantes étaient charmantes; Agnès ne le cédait à aucune. Ses yeux, de la même forme que ceux de sa mère, ont la même expression,

quoique d'une autre couleur. Quand nous la vîmes après la messe, nous trouvâmes que son vêtement blanc la grandissait et qu'il y avait une ombre de gravité dans sa candeur étourdie. L'enfant commence à passer jeune fille. Je l'embrassai avec respect, me recommandant à Dieu présent dans le cœur de mon enfant. Ah! vraiment, très chère amie, nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens!

« Mais vous devinez bien qu'un homme qui vient de passer par une telle scène ne lit pas imperturbablement une lettre où il sent que Dieu lui a donné l'abondance de belles richesses, en entourant son cœur de tant de nobles affections. Agnès était couverte des dons de Rome : son cierge, son voile, son chapelet, venaient du pape. Je trouvais dans votre lettre aussi quelque chose que Rome m'a donné : votre amitié, noble femme; une amitié ébauchee là-bas, formée ici, enracinée dans le vrai sol où les sentiments humains germent pour le ciel, dont ils atteignent la sereine hauteur. Il fallut bien éclater en pleurs et en *Alleluia;* et je veux vous le dire ce matin, après la prière, avant toute autre besogne.

« Un jour, notre Marie, toute petite, entendant ce ramage qui monte des jardins et qui me réjouit en ce moment, disait : *Ma tante, les petits oiseaux, ils font sa prière!* Quelle grâce de Dieu que ce logis d'où je vois le ciel et les feuilles, où j'ai du silence et des chants d'oiseaux! Je me fais tous les matins l'illusion d'être un homme d'autrefois, une créature de Dieu qui jouit des

œuvres de Dieu. Il y a dans le concert une tourterelle, un coq, un pinson, des fauvettes, et je ne sais combien d'autres musiciens qui, chantant chacun pour son compte, font une très douce et très joyeuse harmonie. Mais cinq heures sonnent, et en même temps le clairon se fait entendre dans une caserne du voisinage. La civilisation s'éveille et va éteindre cette harmonie. J'entendrai crier les charretiers et les marchands d'asperges, un piano bourgeois se mettra de la partie, les journaux entreront et viendront me dire que Garibaldi est le héros de la terre. Ah! mon amie, le monde croule ; mais le ciel ni nos cœurs ne crouleront.

« J'embrasse vos trois enfants, et je serre vos quatre mains. »

V

On connait le pouvoir magique de madame de Sévigné : ses lettres nous transportent véritablement au dix-septième siècle. Pour nous les Bussy-Rabutin, les La Fayette, les Grignan, les Coulanges, les Hacqueville, les Chaulnes, les Corbinelli et vingt autres sont aussi vivants que si nous avions vécu avec eux et si nous venions de les quitter ; ce sont des amis dont on garde et dont on aime le souvenir. La *Correspondance* de Louis Veuillot produit le même effet ; après une lecture, que de noms restent dans la mémoire avec une physionomie bien marquée : Madame la comtesse de Montsaulnin, madame Testas, M. le comte G. de la Tour dont le grand publiciste estimait tant le sens politique et la solide amitié, le commandant Maisonneuve, madame de Cuvervilie, M. le comte d'Esgrigny, l'élégant traducteur de Balmès Albéric de Blanche Raffin, M. le comte de Guitaut, Alfred de Courcy, le vicomte de Calvimont, le philosophe Blanc de Saint-Bonnet.

C'est à ce dernier que le journaliste adressait ce joli remercîment : « Mon cher ami... je tiens toujours à trinquer avec vous, et plus encore maintenant que j'ai du vin, du vrai vin. Ce vrai vin, nous l'avons traité avec toutes les cérémonies et les respects que méritait son

auteur, et dont il est digne par lui-même. On a attendu pour le mettre en bouteilles une petite gelée ou un temps clair. Temps clair et gelée sont venus le 31 décembre ; l'opération a été faite aussitôt, et elle a parfaitement réussi. Elle a donné trois cents nobles bouteilles, d'une qualité inconnue à ma cave, qui ont été magnifiquement coiffées de cire verte et rangées en bel ordre. Le jour même, M. du Lac et M. Coquille présents par convocation expresse, nous avons soumis ce trésor à la pierre de touche. Le succès n'a rien laissé à désirer : une robe charmante, un corps vigoureux et doux, un arome exquis. Ajoutez que ce vin précieux n'aurait pas pourtant ailleurs le je ne sais quoi, la bonne grâce de son origine, le bouquet du souvenir, la chaleur de l'amitié. Enfin, nous ne l'appelons ni Chirouble, ni d'aucun autre nom, mais *Saint-Bonnet* ou la *Philosophie*.

« Ce légitime baptême, le seul auquel il soit exposé chez moi, m'amène à mon troisième point : votre livre. Je vous avoue sincèrement que je l'attends avec plus d'impatience que je n'attendais la gelée et le temps clair, préférant, malgré tout, le vin de votre esprit à celui de vos vignes. Envoyez-le moi donc, afin que j'en verse à tout le monde. »

Ce badinage aimable prouve que la métaphysique n'empêche pas de goûter les riens dits avec esprit et que le commerce entre chrétiens peut être charmant.

Louis Veuillot était le plus gai des compagnons, le

plus jovial des commensaux, le plus spirituel des correspondants et des hôtes.

Signalons, dans ce genre, la lettre au professeur de Servières qui lui avait fait présent d'une magnifique canne en bois de vigne, la lettre à madame Lavergne qui lui avait envoyé une plume d'aigle, selon le désir exprimé dans une page de *Ça et Là*, enfin la lettre à madame de Pitray pour la remercier d'un projet de souscription après la suppression de l'*Univers*.

On ne s'étonnera pas que le champion de l'Église et du Pape ait trouvé, à tous les degrés du clergé, les plus chaudes sympathies. Les encouragements des évêques et les félicitations enthousiastes des curés étaient son bonheur et sa gloire. La droiture, la générosité et la vigueur des âmes sacerdotales faisaient son admiration. Il était ravi de trouver dans ces humbles prêtres des campagnes tant de savoir, d'idées élevées, de patriotique désintéressement ; cela contrastait si étrangement avec ce que lui avait montré le monde politique et littéraire !

« Les curés sont éperdus de joie, lorsqu'ils me voient ! je suis fait pour les divertir ; ils me le rendent bien. Je ne suis jamais si content qu'avec ces âmes franches, rudes, dévouées ; je bénis Dieu de m'avoir rendu agréable à ces bons ouvriers de la vigne céleste. »

Parmi les noms ecclésiastiques qui reviennent plus fréquemment dans sa *Correspondance*, ses articles ou ses livres, nous remarquons ceux de dom Guéranger,

du P. de Ravignan, du R. P. d'Alzon, de l'excellent abbé Morisseau, de l'abbé Delor, de Mgr Mislin auquel il recommande une fondation des Petites Sœurs des pauvres à Vienne, de l'abbé Bernier, correspondant de l'*Univers* à Rome et de quelques bénédictins de Solesmes qui lui avaient donné une si patriarcale et si ample hospitalité.

Le nom de l'abbé Combalot rappelle d'infatigables prédications à travers tous les diocèses de France, des luttes ardentes contre l'impiété universitaire et le procès fameux à la suite duquel Louis Veuillot fut à son tour condamné à la prison, pour avoir protesté contre la vengeance que le Monopole exerçait lâchement sur l'intrépide missionnaire. Mais s'il soutenait le prêtre au feu de la bataille et des procès, il ne ménageait pas les conseils à l'ami. Pour ceux qui ne connaîtraient le fondateur de l'*Univers* que par certains journaux, la lettre suivante aura quelque chose d'inattendu :

Très cher et vénérable ami,

« Je viens de lire avec douleur votre lettre en réponse à Mgr Dupanloup. Permettez-moi de vous conjurer de cesser cette lutte. On ne comprendra pas votre simplicité, et elle fournira des armes contre vous à ceux qui veulent vous perdre. Je vois déjà beaucoup de bonnes âmes très sincères, qui vous accusent de manquer de mesure, d'autres disent que vous manquez

d'humilité; et ceux qui, comme moi, vous aiment sont forcés d'avouer que vous manquez d'adresse.

« Remarquez que tout ce public à qui vous vous adressez ne vous connaît pas et ne connaît pas vos adversaires. Autant vous compromettez vos avantages, autant ces derniers savent ménager et utiliser les leurs. Ils sauront vous déchirer et vous écraser sans paraître oublier ni les convenances ni la charité. Vous avez beau avoir cent fois raison; il faut savoir avoir raison. Quand le mal sera fait, il sera fait, et qui en souffrira? La religion toute seule. On a eu bien de la peine à pardonner à l'évêque de Chartres, malgré ses quatre-vingt-deux ans et sa belle renommée, ce que l'on a sottement regardé comme un acte d'indiscipline envers son métropolitain. On pardonnera bien moins à un simple prêtre les duretés qu'il dit à un évêque. Ou je me trompe fort, ou votre lettre vous nuira plus dans l'épiscopat que ne l'auraient fait toutes les foudres d'Orléans et de Paris. Laissez rouler ces tonnerres impuissants, ou n'y répondez qu'avec tranquillité et respect, sans récriminer, sans faire d'allusions ni d'épigrammes. Mais le mieux serait de ne pas répondre du tout, et de continuer vos prédications.

« J'ajoute qu'il est souverainement regrettable d'entendre accuser un évêque de jalousie et d'ambition. A quoi bon? Cela ne corrige personne, ne remédie à rien, et ne sert qu'à réjouir les ennemis qui voient chez nous les mêmes passions, les mêmes emportements, les

mêmes manœuvres que chez eux. Mgr Dupanloup a tort, et vous savez que je ne le dis pas pour feindre d'entrer dans vos sentiments ; mais c'est un évêque, et sa qualité doit obtenir de vous les respects que nous pourrions être tentés de refuser à sa personne. Croyez-m'en, cher et vénérable ami, n'allez pas plus loin, ni envers lui, ni envers d'autres.

« Satisfait d'avoir loyalement combattu des doctrines qui vous semblent dangereuses, laissez de côté les personnes, à commencer par la vôtre. Votre zèle apostolique que tout le monde connaît, vos services, votre piété, plaident bien mieux pour vous que vous ne sauriez le faire vous-même, et plaideront sans fournir matière à réplique, ce qu'il faut éviter lorsque l'on a devant soi de tels ennemis ; car ils veulent blesser et ne veulent pas être convaincus.

« Croyez, cher et vénérable ami, à mon dévouement et à mon amitié. Je ne crois pas en avoir jamais donné de meilleure preuve qu'aujourd'hui.

« Tout à vous en N. S.

LOUIS VEUILLOT. »

Il faudrait faire une place à part dans cette galerie de l'amitié à M. Segretain, esprit aimable et original qui savait beaucoup sans avoir rien étudié, si ce n'est en flânant et en écoutant, et au peintre Emile Lafon, le compagnon de toutes les époques, âme naïve d'artiste qui unissait dans un même enthousiasme le bon Dieu, l'Eglise, ses pinceaux, sa famille et Louis Veuillot.

Nous entrevoyons la silhouette de ce dernier dans *Çà et Là*, dans les *Historiettes et Fantaisies*, dans le *Parfum de Rome*, dans les *Mélanges* et dans la *Correspondance*, en plein Paris, sous les ombrages monastiques de Solesmes, au foyer d'un ami commun qui prête aux deux amis son parc et son vieux château pour s'y délasser par des promenades, des chasses et des causeries ; partout sa candeur curieuse nous attire comme elle attirait le grand écrivain dont l'affection l'immortalisera plus sûrement que ses toiles. C'est à lui que sont dédiées ces *Vues prises du Cloître*, où se trouvent des pages suaves et profondes sur la peinture religieuse, l'idéal et le rôle de la théologie dans les arts.

« Il me semble que j'habite un tableau du quatorzième siècle : le cadre est tantôt un cloître, tantôt une église. Toutes les figures qui s'y meuvent sont empreintes de cette piété que l'on trouve dans les ouvrages des vieux maîtres. Il n'y a pas de visage que le bon Dieu et le capuchon ne sachent embellir. Foi, amour, beauté, c'est le même mot. Je m'étais demandé par quel procédé les artistes du moyen-âge rendaient charmants des types parfois si vulgaires, où ils prenaient ces figures communes et belles, où ils avaient vu des saints camards, des anges louches, des vierges lippues. Ils trouvaient cela dans les couvents, dans les églises, dans les rues et ils n'avaient pas besoin de chercher beaucoup. A défaut d'autres documents, je ne voudrais que ces repré-

sentations de la figure humaine pour montrer combien il y avait de foi, de piété, d'honnêteté dans le moyen-âge.....

« La théologie sait beaucoup de choses sur tous les arts, sur le tien particulièrement : on t'apportera ces lumières, tu n'auras pas même besoin de les aller chercher. La science ici est douce et généreuse, et le savant ne garde pas ce qu'il a trouvé pour garnir son rapport de quinzaine à l'Académie. Comme c'est à Dieu qu'il a demandé la science, il sait qu'il ne l'a reçue que pour la donner ; il la donne. Oh ! que ces hommes savent de choses, et les savent bien, et les savent humblement, et les communiquent cordialement.

« Quant à ton art, c'est aux leçons du cloître qu'il a dû la plus abondante et assurément la plus saine partie de ses chefs-d'œuvre. Non seulement les moines faisaient beaucoup de *commandes,* mais ils donnaient ces belles et théologiques directions qui, jointes à l'influence du cloître, enfantaient de véritables pages d'histoire et de véritables traités de doctrine, au lieu des fantaisies plates ou ridicules qui déshonorent aujourd'hui tant de savants pinceaux. Certes, Raphaël n'a pas trouvé tout seul la grande philosophie de l'*Ecole d'Athènes* et la grande théologie de la *Dispute du Saint Sacrement ;* ni Domenico Zampieri, l'ordonnance si admirable et si intellectuelle de la *Communion de saint Jérôme ;* ni Murillo, la mystique sublime qui luit dans l'*Immaculée Conception ;* et il fallait que Fra Angelico fut religieux

pour peindre ses madones et ses crucifix, et que Lesueur se fit chartreux pour nous donner son *Saint Bruno*...

« Non, encore une fois, je n'imagine rien de plus heureux que Lesueur, dans le cloître des Chartreux, se voyant en face de ce grand poème de la vie de saint Bruno. Il portait comme un autre, sans doute, le poids de la vie humaine et son cœur contenait les racines de cet ennui qui vient, de son autorité privée, dit Pascal, projeter son ombre entre nous et tous nos soleils ; mais son œuvre aussi était là, son œuvre immense, son cher saint, plein de candeur et de majesté, à peindre dans toute sa majesté et dans toute sa candeur. La muse lui racontait longtemps à l'avance les scènes variées, les belles figures auxquelles il donnerait la vie. Il vivait lui-même au milieu de cette poésie, de cette musique, de cette harmonie de la vie surnaturelle, prête à devenir visible par la magie du pinceau. Son saint lui tenait fidèle compagnie ; il l'aimait et il en était aimé, et il goûtait encore cette joie ineffable de l'amour : travailler pour la gloire de celui qu'on aime. »

A côté des noms illustres par la naissance, par la situation ou par le talent, nous devrions placer bien des noms obscurs. Louis Veuillot n'oublia jamais qu'il était fils d'un ouvrier et ne refusa jamais ses conseils ou son appui aux malheureux qui les lui demandaient. Ses lettres à M. Rivalland, instituteur inconnu de la Vendée sont nombreuses et très touchantes.

Les pauvres avaient ses préférences d'homme et de chrétien. « Les grands protecteurs, disait-il, sont très beaux, mais ce sont les petits qui aiment et qui servent... Il n'y a rien de tel que les pauvres pour bien recevoir. Les faux riches sont ladres, les vrais riches sont amples; les pauvres sont prodigues et font des folies. »

Nous terminerons ce chapitre des *Amis* par une lettre inédite de Louis Veuillot au P. Gagniard. Elle est intéressante, non seulement par le témoignage qu'elle rend à une sainte vie, mais encore parce qu'elle montre que celui qui l'a écrite a gardé jusqu'à la fin le charme de son esprit et la délicatesse de son cœur. Elle est datée du 14 avril 1877; les dernières lignes seulement sont de sa belle écriture du dix-septième siècle.

« Mon Père,

« Il est bien vrai que je suis votre ami. J'ai la prétention d'être l'ami de tous les Jésuites, même de ceux qui ne m'aimeraient pas; ceux-là ont tort; vous, vous avez raison.

« Vous savez combien j'aimais votre père Edme, et quelle est ma vénération pour votre père Ignace. Vous n'auriez aucun motif pour ne pas me *tolérer* puisque vous avez été élevé là-dedans.

« Je venais d'apprendre la mort du bon docteur, lorsque j'ai reçu votre lettre. Elle m'a consolé et j'étais sur la voie de la consolation. La première nouvelle de sa mort m'a fait revoir sa vie. Je me rappelais sa figure,

ses paroles, ses œuvres. Je ne pouvais m'inquiéter de rien.

« Ce que je ne savais pas et ce que vous m'avez appris, c'était qu'il eût *un petit Jésuite*, et j'ai passé de l'estime à la joie et à l'envie.

.....Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

« Moi qui ne suis qu'un homme de lettres, je n'ai eu que des filles, et je n'ai pu donner qu'une Visitandine ; mais je suis encore content de cela, et je vous suis proche parent par la bienheureuse Marguerite-Marie.

« Entre parenthèse, cette Visitandine étant petite fille a été soignée, à Époisse, par le bon docteur Edme, lequel l'a délivrée d'une angine qu'elle allait avoir, et qui m'inquiétait grandement.

« Je vous remercie des détails que vous m'avez donnés; j'y ai retrouvé tout l'homme. Je les envoie à l'imprimeur, car ils sont bons pour apprendre à vivre et à mourir.

« Restez mon ami, bon et aimable Père et priez pour moi. Depuis trois ans je suis blessé à la main et ailleurs, et je me détraque considérablement. Je pense que je ne tarderai pas à aller revoir celui que nous regrettons. Je le trouverai chez le médecin en chef, non pas sur un *petit banc à roulettes,* mais bien établi, comme un vrai sénateur, dans le bon fauteuil inamovible qu'il a bien gagné.

« Nous dirons tous deux que nous en avions bien assez de la vie. Je connais bien le chemin et j'espère y être ; mais il faut me préparer l'entrée. Songez-y sérieusement ; cela regarde bien un peu les Jésuites, et spécialement vous. C'est un service d'ami. Vous ne voudrez pas faire mentir le bon docteur qui m'a promis que j'entrerais, et qui m'a enseigné le mot de passe.

« Agréez ma reconnaissance et mon respect.

« Louis Veuillot. »

On a longuement écrit sur l'amitié, avant et après Cicéron. Tout le monde connaît les pages célèbres de Montaigne, de Pascal et de Joseph de Maistre. Plus près de nous, Joubert, Lacordaire et madame Swetchine ont trouvé des mots heureux ; mais en cette matière, je ne sais guère personne parmi les anciens ou les modernes qui présente plus d'aperçus originaux et de considérations élevées que Louis Veuillot. Ce que les autres avaient très bien dit, il le répète à sa manière et le rajeunit.

« Cher ami, écrivait-il à M. le comte Gustave de la Tour, vous me donnez une des plus sensibles joies que je puisse goûter en me disant que vous m'aimez. J'en suis attendri et honoré, parce que je connais votre cœur.

« Grâce à Dieu, je n'ai dans l'âme aucune teinte de misanthropie ; mais je me sentirais trop indifférent à l'opinion des hommes, s'il n'y en avait pas quelques-uns, comme mon frère, vous, Du Lac, et Valdegamas, dont

la sympathie m'est précieuse : c'est un secours, une récompense et un frein

Il y a dans ce beau sentiment de l'amitié chrétienne tous les caractères d'un don divin. On sent que cela vient du grand Dieu qui a voulu réparer nos cœurs par l'amour. L'amitié fortifie et tempère. Sans rien nous ôter de nos qualités propres, elle nous donne quelque chose des qualités de ceux que nous aimons. Elle nous aide puissamment à braver, à vaincre les faiblesses du respect humain, que nous trouvons toujours à quelque degré sur le chemin du devoir ; et nous marchons avec plus d'assurance, parce que nos amis sont là pour connaître, approuver, et, au besoin, rectifier le mouvement qui nous fait agir. Je ne dis rien de l'adoucissement qu'en reçoivent nos douleurs : vous le savez comme moi. »

En réunissant ce que Louis Veuillot a semé sur l'amitié dans ses soixante volumes on aurait un traité délicieux, venu spontanément d'un esprit qui avait médité ce sujet, d'un cœur qui en avait savouré les douceurs, les inquiétudes et les émotions. On reconnaît le flot qui s'échappe joyeux d'une source pleine. Comparez cette chaleur d'âme et cette vivacité de sentiment à la rhétorique solennelle des Cousin et des Villemain. Ces égoïstes sceptiques pouvaient avoir les mots, la syntaxe et les expressions du dix-septième siècle ; le journaliste catholique en avait les idées, la clarté, l'esprit. Les uns ont créé laborieusement des pastiches sans

âme, l'autre a laissé des pages qui rivalisent de vie, de couleur et d'inspiration avec celles des grands maîtres, ce qui prouve une fois de plus que le style est l'homme lui-même ; et l'homme vaut surtout par le cœur et la foi.

L' « UNIVERS »

I

Louis Veuillot était né avec un tempérament de journaliste. Il n'a jamais voulu être autre chose et peut-être n'eût-il aussi bien réussi en rien. Dieu lui avait donné des armes admirablement adaptées à ces luttes modernes de la presse quotidienne. A dix-sept ans, presque sans préparation, il se jette dans l'arène et bientôt il s'y fait remarquer. Plus tard, l'expérience et la religion corrigèrent les excès de verve, mais sans changer la nature. Quand un coup de force brutale l'eut désarmé, il frémissait en voyant insulter l'Église, comme un fils de bonne race qui verrait outrager sa mère, sans pouvoir la venger. A certains moments, disait-il à un ami, « j'écrirais au prix d'un an de prison par ligne. »

Tout le monde comprend l'importance du journalisme à notre époque. Que cet envahissement soit un désastre pour la religion, pour les lettres et pour le bon sens, nous n'y contredisons pas ; nous constatons le fait. Il s'agit de tirer le meilleur parti possible de ce nouvel instrument de propagande, de l'empêcher au moins de

produire tout le mal qu'en prétendent obtenir les ennemis de l'Église et de la paix sociale.

Dans ce déluge de feuilles perverses, il y avait place pour un journal qui fût avant tout catholique. C'est une œuvre difficile, mais elle n'est pas chimérique, comme l'ont prétendu Sainte-Beuve et ceux qu'elle gênait. On peut même avancer qu'elle est nécessaire. Il y faut du talent, du tact, du courage, du désintéressement, une infatigable bonne volonté ; ces qualités ne sont pas inaccessibles aux écrivains religieux. Du reste, Louis Veuillot a répondu aux objections par des faits : il a fondé une œuvre qui a rendu d'éminents services et qui dure après lui.

Être utile à l'Église lui paraissait la seule ambition désirable ; il a eu de plus la gloire, bien au delà de ses espérances, car des idées comme les siennes ne sauraient avoir de popularité ; elles n'emportent pas le monde, elles le retiennent. « Nous sommes plantés comme des digues qui rompent le courant, et sur lesquelles, un certain nombre de naufragés se sauvent. » Les meurtrissures peuvent y être cruelles ; les triomphes ont rarement beaucoup d'éclat. Le rédacteur en chef de l'*Univers* écrivait après un des plus beaux succès remporté à Rome : « Ma modestie n'a pas reçu la moindre atteinte. A la vérité, mes filles ont poussé quelques *vivats !* mais, je crois, sans songer à l'Encyclique. Un nougat que j'apportais de Montélimart occasionnait principalement cette allégresse. »

Il va sans dire que, mieux que personne, ce maître comprenait le journalisme contemporain, son rôle, ses besoins, ses ressources et ses dangers. Il a fait la théorie et l'esthétique d'une profession dans laquelle, de l'aveu de tous, aucun ne l'a égalé. D'autres y ont porté de grands talents, beaucoup d'habileté et de louables intentions ; il y a mis du génie et des vertus.

« Le talent du journaliste, dit-il, c'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure pour exposer le litige, battre l'adversaire et donner son avis ; s'il dit un mot qui n'aille pas au but, s'il prononce une phrase que le lecteur ne comprenne pas tout d'abord, il n'entend point le métier. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie ; il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus doit-il l'étreindre un instant quand il la rencontre... »

Il ne fut pas seulement « un journaliste de verve et d'assaut », mais un polémiste dans la grande acception, ayant son plan longuement mûri, sa stratégie savante, ce qui ne gênait en rien les inspirations soudaines et les charges décisives et inattendues. Sous ces allures primesautières, sous ces averses brusques d'ironie et d'indignation, il y avait beaucoup de sagesse réfléchie et de force disciplinée. Son instinct de la guerre et son coup d'œil l'avertissaient à propos. Cette suite dans les

vues lui était, du reste, plus nécessaire et plus facile qu'à d'autres. Résolu à rester dans la vérité, convaincu que cette vérité s'exprime par la bouche du Pape, il n'avait qu'à écouter Rome et à pressentir ses pensées pour être toujours d'accord avec lui-même. Il avait une boussole, tandis que les autres consultent des girouettes. Cette docilité fut la meilleure part de sa prudence. Il était confiant parce qu'il savait que la barque qui le portait aboutirait au port ; il se sentait invincible parce que le rocher finit toujours par avoir raison des flots.

A des qualités d'esprit très rares, Louis Veuillot joignait des qualités de caractère plus rares encore. Dans ce siècle de réclame, de cabotinisme et de mercantilisme littéraire, où vers et prose, éloge et blâme se vendent effrontément, il fut d'une indépendance à l'épreuve de toutes les tentations. La recherche de l'argent, des honneurs ou de la popularité ne lui fit jamais sacrifier la moindre parcelle de vérité, pas même les scrupules de l'artiste. Il aima la pauvreté comme la fière sauvegarde de sa liberté.

N'être rien lui parut de bonne heure le meilleur et même l'unique moyen de faire quelque chose. Il y trouvait de la joie. L'homme acquiert ainsi la plus grande somme d'activité, il peut conduire à bonne fin des œuvres de grande suite. C'est pourquoi Dieu se réserve les hommes qui s'attellent aux idées, pieds nus et sans arrière pensée.

« Ayant donc le dessein de faire quelque chose, j'ai heureusement compris que pour faire la chose que j'entrevoyais, il fallait premièrement ne rien être et tenir ferme à n'être rien, ni sous-préfet, ni académicien, ni autre chose ! Je donne cette note au *Français*. Pour le journaliste catholique, une bonne résolution de ne rien être vaut le talent et déjà procure un certain talent. Elle élargit le cœur, elle entretient un feu qui finit par monter à l'esprit. Tel qui risque de n'être jamais qu'un écrivain aigre et rogue, monterait à quelque mérite s'il abjurait l'ambition de devenir sous-commissaire, sous-préfet, sous-académicien. Tu te flattes d'être tout cela ; tu seras tout cela, mon enfant ; mais si tu veux que ton journal vive, il ne vivra pas ! »

Après avoir cédé un de ses livres pour un prix qui nous semble dérisoire, il écrivait à son frère ; « Alleluia ! La dot d'Annette est assurée, le bon Dieu me l'a donnée pour mes œufs de Pâques... Je donne la gloire pour rien ; c'est ce qu'elle vaut. Quand on me l'achète mille francs, je trouve que je vole. Je voudrais bien faire quelque chose de propre et n'être connu que de Dieu. »

L'habit rapé lui paraissait le vrai costume de l'écrivain et du poète ; pour des mines d'or, il n'aurait consenti à ne pas écrire de son mieux. En consacrant à l'Eglise sa plume et son journal, il avait tacitement fait vœu de ne pas s'enrichir.

Dans une magnifique lettre à M. Quid'Beuf, il a dit lui-même quel était à ses yeux l'idéal du jour-

naliste catholique ; mais il l'a dit mieux encore par ses actes.

« Mes sentiments sur la presse vous sont connus. Je l'ai pratiquée toute ma vie, et je ne l'aime pas ; je pourrais dire que je la hais ; mais elle appartient à l'ordre redoutable des maux nécessaires. Les journaux sont devenus un tel péril, qu'il est nécessaire d'en créer beaucoup. La presse ne peut être combattue que par elle-même, et neutralisée que par sa multitude. Ajoutons des torrents aux torrents, et qu'ils se noient les uns les autres en ne formant plus qu'un marais, ou, si l'on veut, une mer. Le marais a ses lagunes, et la mer ses moments de sommeil. Nous verrons si là-dedans il sera possible de bâtir quelque Venise.

« Le journaliste est un citoyen armé pour la cause publique. Son péril est de ne guère relever que de lui-même; mais, s'il sait remplir ses obligations envers Dieu et envers la patrie, ce péril devient son avantage et sa force. Il me semble que le journaliste catholique est le dernier reste de la chevalerie. Il ne quitte pas les armes; il va devant lui, proclamant la foi et portant secours. Il se propose de ne point commettre d'injustice et de n'en point souffrir, si ce n'est contre lui-même. S'il en commet, il les répare; s'il en voit faire, à ses risques et périls, il combat pour en procurer la réparation. Saint Grégoire VII citait souvent ce verset de Jérémie : Maudit soit l'homme qui retient son glaive pour verser le sang ! car le respect de la justice qui est la loi de Dieu

doit passer avant la déférence qui peut être due à l'homme.

« C'est un métier laborieux. Il y faut du cœur et encore du cœur. Notre temps n'aime pas la vérité, vous le savez du reste ; et dans le petit nombre de ceux qui aiment la vérité, plusieurs, pour ne pas dire beaucoup, n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, inopportuns. On ne leur pardonne pas volontiers leurs défauts, on leur sait plus volontiers mauvais gré de ne pas mettre tout le monde d'accord et de ne pas se mettre d'accord avec tout le monde. Il faut en prendre son parti. »

Plus loin, après avoir tracé, à l'usage de ce nouveau frère d'armes, des règles pratiques de conduite vis-à-vis des adversaires honorables et vis-à-vis de ceux qui n'ont que des appétits et des passions, le maître ajoute ces fières paroles : « La distance est encore infranchissable entre la renommée de l'honnête homme et la plume du gredin. On dort fort tranquille sous les plus terribles averses d'encre empoisonnée. Elle ne tue pas et elle ne noircit pas. La probité a quelque chose en elle qui dissout ce venin. »

Les ennemis de Louis Veuillot ont affecté de l'accuser d'âpreté vindicative ; en réalité, il ne connut jamais que la généreuse indignation de l'homme de bien que l'injustice révolte. « Dans le fond, je ne suis pas inquiet

sur la charité. Je crois bien juste que j'ai manqué de modération dans la répression ; je n'ai pas manqué d'amour, et mon métier est un métier d'amoureux : j'ai aimé ceux que j'ai battus ; je n'ai désiré à personne de rester et encore moins de mourir dans l'erreur. » Dans son testament, en face de la mort, il a pu se rendre ce glorieux témoignage de n'avoir voulu défendre que la foi.

Dans ma lutte laborieuse
La foi soutint mon cœur charmé ;
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

La douceur n'est pas l'impassibilité et Jésus-Christ s'armant d'un fouet de cordes chassa violemment les vendeurs qui déshonoraient le Temple. La voix de Louis Veuillot n'éclatait que contre les menteurs qui insultaient ce qu'il vénérait ; sa colère n'était que son amour retourné.

Sa loyauté peut être proposée comme un modèle ; jamais personne n'a cité si largement, si fidèlement et si habituellement les thèses, les raisons, ou les répliques de ses contradicteurs. On peut même dire que jamais personne n'a été plus respectueux de la vie privée de ses adversaires. Les attaques détournées, les insinuations le révoltaient comme une lâcheté ; il n'avait pas besoin de cela. Ses flèches étaient aiguës, lancées d'une main robuste, sûres et rapides ; mais aucune n'était empoisonnée et toutes portaient son nom. Il a pu réimprimer

ses articles sans avoir rien à supprimer. Quelques jugements rigoureux qu'on lui a d'abord aigrement reprochés restent, en définitive, moins sévères que l'histoire. N'avait-il pas le droit de donner son jugement sur des actes ou des écrits publics?

Pour son compte, il était peu sensible aux injures, persuadé qu'elles ne sauraient nuire qu'à ceux là qui se les permettent et auprès des sots. S'il a été dur quelquefois, s'il a flétri des noms, des livres, des procédés ou des partis; s'il a couvert d'un ridicule immortel quelques figures contemporaines, il était dans le cas de légitime défense; c'était moins pour protéger sa vanité que pour faire respecter une œuvre qu'il croyait utile à l'Église. A des degrès très divers, et sans vouloir mettre tout ce monde sur la même ligne, les Sauvestre, les La Guéronnière, les Gaduel, les Guéroult, les Havin, les Rigault, les Jourdan, les Cognat, les Sisson, les La Bédollière et pareils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes des meurtrissures de la lutte. Si quelques coups se sont égarés dans l'ardeur de la bataille, si quelques autres ont dépassé la mesure nécessaire, c'est un accident inévitable dans toute mêlée; Louis Veuillot a été bien plus victime de ces injustices involontaires qu'il n'en a été l'auteur. Il ne s'en étonnait et ne s'en émouvait guère, sachant bien qu'un soldat doit donner et recevoir des coups. On lui a, du reste, rendu témoignage, sinon pendant sa vie, du moins après sa mort, et les vingt volumes des *Mélanges* restent pour le justifier.

Non seulement Louis Veuillot a renouvelé, créé la presse catholique, mais il lui a donné un éclat, une force et une dignité qu'elle n'avait jamais eus avant lui. Sa verve incisive a été l'une des formes les plus heureuses du génie contemporain. Si un nom doit toujours représenter un genre littéraire, le sien restera sans contestation comme celui du journaliste idéal.

L'*Univers*, formé à l'image de son rédacteur en chef, devint une publication à part, où les passions mesquines n'eurent pas de place. C'était une œuvre d'apostolat et de défense religieuse, toute de probité, de sacrifice et d'orthodoxie. Dans ces conditions exceptionnelles, écrivains et abonnés ne furent bientôt qu'une grande famille dont la communauté d'idées, d'affections et de vœux, l'estime réciproque et la confiance cordiale resserrèrent étroitement les liens. Celui qui l'avait faite en fut toujours l'âme, le rempart et la gloire. Il y mit sa foi, son joyeux entrain, ses vues élevées, son courage persévérant et, ce qui vaut mieux encore, un bon sens toujours armé et toujours lumineux. Sans négliger l'apologétique savante qui va fouiller les arsenaux de l'archéologie, de l'histoire, de la préhistoire et de toutes les sciences, avec des lectures sans fin, il cherchait dans la religion elle-même, dans sa beauté et ses harmonies avec la nature humaine, au besoin dans son contraste avec l'erreur ou le vice, des principes de démonstration et des moyens de persuasion. Les yeux

rencontrent moins de notes et de références au bas des pages, mais l'esprit recueille plus de pensées fécondes et le cœur savoure plus de saintes émotions. Un journal n'est pas, d'ailleurs, un traité.

Les attaques violentes, les calomnies sourdes et les intrigues habiles ne manquèrent pas. Un parti puissant sembla s'être donné la mission de détruire le journal ultramontain, et il mit à l'accomplir une tenacité très active. Par la seule force de la vérité et d'une soumission entière à Rome, l'*Univers* déjoua toute adresse et triompha de tout assaut; mais il y eut des moments d'angoisse. « On devrait me pardonner, écrivait le rédacteur en chef, dans une de ces crises douloureuses, de ne pas oublier que j'ai cinq enfants à nourrir et pas mal de dettes à payer. Mais il faut laisser rire ceux qui ont le cœur gai et qui vivent de leurs rentes. » A dom Pitra, le journaliste demande des articles et des prières pour lui-même, pour sa Femme, pour sa Fille et pour sa Feuille, « trois F qui me tiennent singulièrement au cœur et dont la dernière me cause autant de soucis que les deux premières me donnent de joie ». Les encouragements ne firent jamais défaut; certes, on pouvait se consoler de bien des articles de M. l'abbé Delacouture, même de l'*Univers jugé par lui-même* de M. l'abbé Cognat, quand « on était content à Poitiers. » En somme, ainsi que le faisait remarquer un journal boulevardier, Louis Veuillot eut toujours pour lui la « grammaire et le Pape ». C'est beaucoup.

Les *Mélanges* et la *Correspondance* renferment bien des portraits du journal et des collaborateurs ; l'humour côtoie l'affection dans ces croquis à la plume. Les noms de Du Lac, d'Aubineau, de Barrier, de Taconet, de Coquille, de Rastoul, de Roussel, de Segretain, d'Arthur Loth nous sont familiers comme ceux de vieilles connaissances. On ne devenait pas riche, ni même toujours célèbre ; mais on vivait joyeux en servant l'Église, en sachant obéir, parler quelquefois, se taire aussi, au besoin mourir sans plainte et sans étonnement. Quand il y avait des boules neuves, c'était une joie folle ; et si le gérant proposait « un assaut de fourchettes », il était pris au mot.

Louis Veuillot s'était donné tout entier à l'*Univers*, comme le soldat à son drapeau, le missionnaire à sa chrétienté naissante. Son cœur était là ; sa collaboration longtemps gratuite fut dévouée jusqu'au dernier jour. Le meilleur de son temps, de ses forces et de son esprit était pour le journal, un « enfant » aussi chéri que les autres. Il veillait avec un soin jaloux à sa prospérité, à son honneur littéraire, à sa bonne réputation d'orthodoxie. C'était une épée que Dieu lui avait mise au poing pour le service de l'Église et des faibles ; il entendait que son chaste acier ne fût employé qu'à de nobles besognes, qu'il fût libre et respecté. Les pures doctrines romaines lui doivent beaucoup en France, non seulement parce qu'il a contenu les mécréants et les insulteurs, mais encore parce qu'il a groupé les catholiques autour du drapeau pontifical.

Un jour l'impuissance se fit sentir. Celui qui avait écrit tant de beaux articles ne pouvait venir à bout d'un seul. Il le voyait devant lui suspendu comme par un fil ; mais il lui était impossible de le cueillir.

« Il y a quatre ans, raconte M. Oscar de Poli, j'eus l'honneur de me présenter chez Louis Veuillot, dans ce vieil hôtel de la rue de Varennes, aujourd'hui voilé d'un crêpe et qu'illuminera désormais son souvenir. Déjà l'implacable mal tenaillait le rude joûteur. Il était assis devant son bureau, triste mais résigné.

« — On gagne des indulgences à visiter les malades, dit-il en me tendant la main avec un affectueux sourire. Vous venez pour voir Louis Veuillot, mais ce n'est plus lui. »

« Je dis alors tout ce que je pus trouver dans mon cœur pour verser dans le sien le baume de l'espérance. Je lui parlai de nos communs souvenirs, de nos mutuelles vénérations. Il hocha doucement la tête et répondit :

« — Vous êtes jeune encore, mais plus tard, vous verrez : lorsque l'on a casé ses enfants et donné pour Dieu jusqu'à la dernière de ses forces, on n'appréhende pas de s'en aller ; ne pouvant plus rien dans la vie, on voit sans regret venir la mort ! »

« La dernière fois que j'ai eu l'honneur de serrer la main de M. Louis Veuillot, écrit M. de Pène, c'était à la prise de voile de la plus jeune de ses filles.

« Quelques jours plus tôt, il en avait marié une autre à un brave officier, réalisant ainsi l'alliance de l'esprit

chrétien et de l'esprit militaire, idéal qu'il a toujours caressé depuis son intimité de jeunesse avec le maréchal Bugeaud, et qui lui inspira de si belles pages sur Bugeaud lui-même et sur Saint-Arnaud. Il était déjà malade et rentra d'un pas lourd dans sa maison, vide d'enfants désormais, mais non point solitaire, car elle était peuplée d'un crucifix qui faisait pendant au portrait de sa sainte femme, et du dévouement infatigable d'une sœur qui, j'en suis sûr, remercie Dieu de l'avoir fait survivre à son frère bien aimé. Celui qui reste n'est-il pas des deux la vraie victime? »

L'espérance revint un moment, mais il fallut bien se rendre à la triste réalité. C'était la fin. Il écrivait à sa sœur :

« Je ne voudrais pas t'inquiéter, mais j'éprouve un malaise indéfinissable, qui est autre que tout ce dont j'ai l'habitude, et qui me déroute tout à fait. J'avais emporté un article commencé : j'ai essayé deux fois de le finir ; deux fois je me suis arrêté en chemin, sans avoir avancé d'une ligne. Je n'ignore pas cependant ce que je veux dire, et l'article est bien tout entier dans ma tête. Le sujet est d'ailleurs le plus simple du monde ; il n'y a qu'à raconter. Je n'en peux venir à bout. Cela me déconcerte horriblement. Ah ! c'est maintenant que je n'ai plus mon ancienne facilité ! Rien ne coule de source, rien ne va plus, et je crois bien que la fontaine est tarie.

« Depuis mon départ, je n'ai écrit qu'à toi. Je n'ai

pas donné signe de vie même à Lulu. Je me déciderais, je crois, plus volontiers à me faire arracher une dent qu'à écrire une lettre, et il me semble que si l'on me disait que j'ai fait mon dernier article, j'en aurais un plaisir infini. Je ne vois rien à dire sur rien, ou je ne vois rien qui mérite d'être dit. Quelque chose en moi s'est brisé, ou dénoué, ou effacé. »

Quelques feuilles devaient encore pousser sur l'arbre, dernier effort d'une sève généreuse; il ne devait plus donner de fruits ; mais son tronc vénérable attirait encore les regards et son ombre d'automne était un charme et un abri.

La correspondance avec Élise se termine par cette phrase qui pourrait servir d'épigraphe à une biographie du grand journaliste catholique : « Pauvre sœur ! Quand je pense que tu as des chances pour rester la dernière, ça me serre; mais je sais que le bon Dieu sera là. Regarde ce petit papier; il vient de Rome et du Vatican. C'est une des feuilles que l'aimable Mgr Elloy s'est procurées et a presque volées pour me faire plaisir. Ce papier ne devrait parler que de choses éternelles. J'y écris que le bon Dieu m'a donné l'Église, toi et Eugène, et que j'ai été un homme bien outillé. »

II

La force est naturellement indulgente et sans fiel. Louis Veuillot ne connut jamais la haine avec ses petitesses, mais il lui fut plus difficile de fermer son âme au mépris. S'il n'eut pas d'ennemis, il eut des adversaires de plus d'une sorte ; il les combattit sans compter leur nombre et sans calculer leur puissance. Au fond de ses colères les plus acerbes, on sent encore un bon cœur, et sa formidable ironie est exempte de ce venin que distille la basse vengeance. Il vient de siffler M. Villemot ; le pauvre homme se fâche, s'empêtre et se lance dans les injures et les interrogations. L'*Univers* répond vivement et après de belles et nobles considérations sur les sacrements en général et l'extrême-onction en particulier, Louis Veuillot crible de traits le figariste ahuri. Personne ne confondra cette raillerie fine et fière, joviale dans ses exécutions les plus emportées, avec la misanthropie hargneuse et jalouse d'un Paul-Louis Courrier. Il use de son bec et de sa serre, mais il a des ailes ; il attaque en face, en plein soleil, et ne s'acharne jamais sur les blessés ou les vaincus. Saint Louis, l'intrépide et doux croisé, devait ainsi combattre, l'épée flamboyante au poing, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur, à la fois terrible et beau dans son armure d'or.

Ce qui révoltait Louis Veuillot et mettait sa verve en ébullition, c'était l'attaque déloyale, la calomnie froide et préméditée, la polémique tortueuse. Alors quel magnifique et amusant spectacle de le voir saccager la rhétorique ignorante ou pédante de quelque universitaire, percer de ses traits les journalistes détracteurs de l'Eglise, des papes ou des moines! Ses épigrammes et ses raisonnements frappaient à la fois l'homme et l'idée, l'un sur l'autre, souvent à mort. Nul mieux que lui n'a su donner au bon sens cette lumière soudaine qui pénètre comme un glaive, et à l'indignation cette véhémence vertueuse qui surprend et abat comme une apostrophe d'honnête homme à un malfaiteur. Jamais la peur de rencontrer un insolent à humilier ou un faussaire à punir ne l'a détourné de son chemin, comme il le disait fièrement à Hippolyte Rigault. Que ses ennemis fussent une légion, comme le *Siècle* ou la *Presse*, qu'ils eussent derrière eux la faveur des bourgeois et des guingettes, comme Béranger, ou la faveur impériale, comme La Guéronnière, il attaquait et démasquait résolument, sans inquiétude des suites.

Tout devenait une arme entre les mains de ce clairvoyant justicier, et sa silhouette redoutée, entrevue dans le lointain en arrêta plus d'un au moment de se mettre en campagne contre quelque dogme, quelque institution ou quelque personnage du catholicisme. Tout en reconnaissant bien volontiers les qualités privées, le talent et les vertus de ses adversaires, quand ils

en avaient, il excellait à découvrir le défaut de leur œuvre, de leur système ou de leur vie, et il les frappait à l'endroit sensible. Plusieurs de ces corrections magistrales sont restées légendaires. Il suffit de citer les *Sauvestriques*.

On a beaucoup écrit sur Victor Hugo, poète, orateur, romancier; aucun n'a mieux analysé, saisi dans leur germe et fait toucher du doigt le mérite et les défauts de ce monstrueux personnage, « vieille citrouille à moitié remplie de diamants », que l'orgueil a fait rouler du fantastique dans le burlesque et du cynisme inconscient à l'impiété féroce, laissant partout des quantités effroyables de vers sonores et drôles. Les hallucinations sensuelles de Michelet, l'égoïsme bourgeois et la vanité funeste du « petit Thiers », la phraséologie creuse de Villemain, l'enflure de Cousin, les grâces empesées d'Hippolyte Rigault, les nuages tudesques de Quinet, l'éloquence poussive de Mignet ou de Rémusat, la vanité répugnante de Renan ont été flétries comme il convient. Nous ne disons rien de quelques autres noms devenus des symboles de ridicule ou de sottise : Lourdoueix, La Bédollière, Villemot, Pompery, Jourdan, Plée, Boniface, Chambolle, etc. Ils sont plus sûrs de leur immortalité que la plupart de nos académiciens. Ils devront à l'*Univers* la reconnaissance que Cotin doit à Boileau.

L'auteur des *Mélanges,* des *Libres penseurs* et des *Odeurs de Paris* prenait la même liberté vis-à-vis des

ournaux et des institutions. Le *Siècle* de M. Havin, la *Revue des Deux-Mondes* de M. Buloz, le *Figaro* de M. de Villemessant ont leur physionomie bien distincte crayonnée en traits inoubliables par cette main que rien ne faisait trembler. L'Empire de Napoléon III lui-même a reçu de terribles coups de pinceau.

Dans une page célèbre des *Libres penseurs*, Louis Veuillot apostrophe ainsi le *Siècle* : « Je connais ta force, et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à cent mille idiots qui n'entendent que ta voix, et qui n'en veulent écouter aucune autre; toi seul as de la probité, de la justice, de l'esprit et du style; toi seul es patriote; et s'il te plaît de passer pour chrétien, toi seul le seras. Moi, je serai un jésuite, un libelliste, un impie : tu le diras. Qui saura le contraire, hormis quelques centaines d'honnêtes gens qui te font l'honneur de te craindre, et qui protestent tout bas contre tes injures, quand ils sont sûrs de n'être pas entendus? Donc tu peux m'écraser, imbécile! Mais tu m'écraseras avec tes pieds, avec tes mugissements, avec ta masse immonde, et non avec ton esprit; tu m'écrases comme le bœuf en fureur écrase parfois le pâtre qu'il rencontre seul et désarmé.

« Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf! Tu pèses un millier, et tu portes au front deux cornes : c'est trop contre une fronde. Seulement, écoute ceci : Tu m'écraseras ; mais je suis un homme, et j'aurai dit quelques paroles que tes beuglements n'empêcheront

pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes, comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour. »

Quand l'Empire fut devenu décidément révolutionnaire et persécuteur, Louis Veuillot se dressa contre lui et ses œuvres. Son opposition fut sensible à Napoléon III qui sut bien le lui faire sentir.

Voici comment les *Odeurs de Paris* parlaient de la capitale transformée par M. Haussmann, de cet « emplacement célèbre sur lequel se forme une ville qui sera la merveille du monde et le triomphe de la science moderne par ses grandes rues, ses nombreux sergents de ville, ses grands quais, ses grands édifices et ses grands égouts.

« Les habitants du Paris complet s'ennuieront comme on ne s'est jamais ennuyé sur la terre. Il n'est rien qu'on ne puisse craindre d'un peuple qui s'ennuie, et rien qu'on ne puisse lui imposer. Or, le peuple de Paris sera le monde, comme a été le peuple de Rome, peuple qui s'ennuyait... »

Dans le Paris nouveau il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne sera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne.

« Qui habitera la maison paternelle? Qui priera dans l'église où il a été baptisé! Qui connaîtra encore la

chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où jeune il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie?

« O racines de joie arrachées de l'âme humaine! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là : puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert.

« Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde; tu n'auras jamais de citoyens! »

S'il parlait ainsi de la « Ville-Lumière », son jugement sur le dix-neuvième siècle en général et sur la marche de l'esprit humain depuis cent ans était aussi sévère. S'emparant d'un mot en faveur, il résumait ainsi les résultats de notre progrès :

« Parmi les dits mémorables de M. Victor Hugo il y a le fameux : *Ceci tuera cela*, qui date de son antiquité. Je ne sais plus quelle chose est *ceci* ni quelle chose est *cela*. M. Hugo possède un coup de massue formidable; mais on ne se souvient guère que du bruit qu'il a fait,

Néanmoins je présume que *cela*, qui va périr, est d'un ordre moral supérieur à *ceci*, qui va tuer; et la grande popularité de l'auteur ne permet guère de douter qu'il applaudit au triomphe de *ceci* et à la défaite de *cela*.

« J'hésite à croire que M. Hugo soit prophète, mais certainement il est vaticinateur. Il a prononcé plusieurs des mots du siècle; celui-ci est un des plus grands. Le siècle veut partout la victoire du mauvais sur le bon et du pire sur le mauvais, il y travaille, il suscite sans relâche quantité de *ceci* qui ont pour destinée d'exterminer quantité de *cela*. On en ferait un beau dénombrement.

« *Ceci*, qui était le cordeau, a tué *cela*, qui était le contour.

« *Ceci*, qui est le moellon, a tué *cela*, qui était le jardin.

« *Ceci*, qui est la fantaisie stérile, a tué *cela*, qui était la règle féconde; et *ceci*, qui est le délire stupide, a tué *cela*, qui était la riante fantaisie.

« *Ceci*, qui est le plaisir, a tué *cela*, qui était la joie; et *ceci*, qui est la volupté, a tué *cela*, qui était le plaisir; et *ceci*, qui est la brutale débauche, a tué *cela*, qui était la volupté.

« *Ceci*, qui est le coton, a tué *cela*, qui était la chaude laine et le lin frais.

« *Ceci*, qui est le feu intense et la fumée âcre et salissante, a tué *cela*, qui était la flamme vive, s'élançant

comme pour ressaisir son léger panache d'ombre qu'emportait le vent.

« *Ceci*, qui est le café, a tué *cela*, qui était le salon ; et *ceci*, qui est la tabagie, a tué *cela*, qui était le café.

« *Ceci*, qui est la maîtresse, a tué *cela*, qui était l'amante et l'épouse; et *ceci*, qui est la courtisane, a tué *cela*, qui était la maîtresse ; et *ceci*, qui est la gourgandine, tuera la courtisane et la femme.

« *Ceci*, qui est *Valjean*, a tué *cela*, qui était *Gil-Blas;* et *ceci*, qui est *Rocambole*, a tué *cela*, qui était *Valjean;* et *ceci*, qui est le feuilleton cru et saignant de la Cour d'assises, tuera *Rocambole*.

« *Ceci*, qui est *Hernani*, a tué *cela*, qui était *Cinna;* *ceci*, qui est *Marion Delorme*, a tué *cela*, qui était *Iphigénie ;* et *ceci*, qui est le montreur de bêtes, a tué *cela*, qui était *Hernani ;* et *ceci*, qui est la *Belle Hélène*, a tué *cela*, qui était *Marion Delorme*.

« *Ceci*, qui est Beaumarchais, a tué *cela*, qui était Molière ; et *ceci*, qui est Scribe, a tué *cela*, qui était Beaumarchais ; et *ceci*, qui est sorti de Scribe et qui n'a de nom dans aucune langue, s'est rué sur *cela*, qui était Scribe, et l'a dévoré ; et *ceci*, qui est la jambe ignoble de la figurante, écrase et les débris de Molière, et les débris de Beaumarchais, et jusqu'à cette pullulation innomée que Scribe engendra et qui le dévora.

« *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet ; et *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était Montesquieu ; et *ceci*, qui est Havin, a tué cela, qui était

Carrel ; et *ceci*, qui est Millaud, est en train de tuer *cela*, qui fut Havin. Havin est trop beau pour le monde, le ciel ne nous l'aura montré qu'un jour !

« *Ceci*, qui est la nourrice, a tué *cela*, qui était la mère ; et *ceci*, qui est la spéculation, a tué *cela*, qui était la nourrice, et tue l'enfant.

« *Ceci*, qui est la crèche, a tué *cela*, qui était le berceau. *Ceci*, qui est la philanthropie, a tué *cela*, qui était la charité ; et *ceci*, qui est le bureau, tuera *cela*, qui était la philanthropie.

« *Ceci*, qui est la liberté, a tué *cela*, qui était le pouvoir nécessaire, c'est-à-dire l'ordre ; et *ceci*, qui est la force, c'est-à-dire l'ordre nécessaire, tuera *cela*, qui était la liberté.

« *Ceci*, qui est l'égalité, a tué *cela*, qui était la hiérarchie ; et *ceci*, qui est l'esprit de servitude, unique fruit de l'égalité, tuera *cela*, qui était l'égalité.

« Il ne manque pas d'autres *ceci*, qui sont en train de tuer d'autres *cela*. Je m'arrête, parce que *ceci*, qui est la conquête de 89 et l'affranchissement de l'esprit humain, a tué *cela*, qui était, avant 89, le droit d'exprimer toute pensée qui n'offensait ni Dieu ni les hommes, et qui ne s'en prenait qu'à l'erreur publique. »

Ceux qui savent ainsi dire la vérité aux puissances politiques, aux auteurs célèbres, aux journaux à grand tirage, au peuple, au pouvoir et à leur siècle sont rares ; Louis Veuillot n'hésita jamais.

III

S'il n'avait eu à combattre que les forbans de la littérature et les impies avoués, la tâche de Louis Veuillot eût été facile et douce. Mais ses adversaires catholiques ne furent pas les moins acharnés.

Défenseur systématique des privilèges du Pape et de l'influence romaine dans tous les sens et toutes les applications, il devait se heurter contre les préjugés gallicans et les rancunes libérales. Dans ces rencontres il se montra plein de respect pour le caractère et les vertus, prêt à baisser la pointe pour laisser passer l'homme, quand il n'aurait pu frapper sans blesser les délicatesses de la déférence hiérarchique.

Il disait sincèrement : « Nous n'obtiendrons point contre l'Archevêque de Paris une décision publique, que nous ne voudrions point obtenir. L'autorité est sainte, et elle doit être, s'il se peut, plus respectée encore de nous lorsqu'elle s'abuse, lorsque nous le croyons du moins, que lorsqu'elle agit pleinement suivant la sagesse et le droit. » Ceux qui ont connu Louis Veuillot savent combien ces escarmouches lui étaient pénibles et combien d'articles ont été adoucis ou sacrifiés. L'abbé Sisson, l'abbé Cognat, l'abbé Gaduel, l'abbé Michon, l'abbé Delacouture, l'abbé Fabre, l'abbé Loyson, le

P. Gratry n'ont eu, après tout, que ce qu'ils méritaient; il serait absurde d'arroser de larmes sans fin les meurtrissures de ces battus. Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail de ces démêlés ; mais qu'on mette la polémique de M. Falloux et de Mgr Dupanloup en regard de la polémique de Louis Veuillot ; on verra de quel côté est non seulement le talent, l'esprit et la saine doctrine, ce qui n'est douteux pour personne, mais encore la dignité, la loyauté, le calme et la modération.

Nous venons de relire une partie de ces débats ; s'il y a eu quelques excès inévitables de part et d'autre, puisqu'il n'y a que les immobiles qui ne bronchent pas, on peut affirmer que ceux du journaliste ne sont ni plus fréquents, ni plus violents que ceux de ses adversaires. Louis Veuillot a manifestement retenu quelques éclats de sa verve. A des avertissements et à des observations sans mesure comme sans droit, il a eu la sagesse de n'opposer que le silence ou un persiflage respectueux. Pour qui réfléchit aux entraînements de la lutte, à la persistance des provocations et à l'abus parfois bien tyrannique d'une autorité contestable, ce n'est pas là un mince mérite. Si nous voulions entrer quelque peu au fond, ne pas nous borner aux écrits, mais examiner les actes et les procédés, la différence serait bien plus sensible.

Louis Veuillot ne tendit jamais de pièges, ne mit jamais de masque ; il combattit au grand jour, avec la franchise chrétienne. Il avait horreur des armes prohibées, comme il convient au bon droit et à la force.

Il traita toujours avec la considération qui leur était due les adversaires honorables, faisant la part des emportements de caractère et de parti comme des difficultés de situation. Il était trop perspicace et trop expérimenté pour prendre au sérieux toutes les protestations ; mais volontiers il croyait à la droiture chez les honnêtes gens et il oubliait très vite les boutades d'une colère égarée. Plus d'une fois il fit des avances et donna des explications quand il aurait pu en exiger. Les torts involontaires étaient étranglés dans une poignée de main.

On sait qu'il a toujours aimé M. de Montalembert, malgré les caprices et les agacements obstinés de cet ancien compagnon de luttes, devenu prisonnier et victime des ennemis de l'*Univers*. Quand il fallut enfin tirer l'épée, il évita soigneusement les blessures mortelles, espérant toujours que le souvenir du passé l'emporterait sur de funestes conseils. Son cœur s'obstinait à ne voir que le défenseur de la liberté d'enseignement, des ordres religieux et de la souveraineté pontificale, c'est-à-dire un chef, mieux encore un ami.

Nous lisons dans la *Correspondance* avec sa sœur Elise : « Je pense que Montalembert va toujours bien. Donne-m'en des nouvelles. Pour la vingtième fois peut-être j'ai encore rêvé de lui ; toujours le même rêve, une réconciliation parfaite ; un embrassement de frère. Je voudrais bien connaitre Joseph, fils de Jacob, pour lui demander l'explication de ce songe unique.

J'ai moins rêvé de mon frère, de toi, de mes filles, que de ce diable qui *m'haït* si follement. Il est vrai que je pense à vous plus que je ne rêve de lui... »

Un peu plus loin on trouve cet autre cri du cœur : « J'ai vu trois hommes qui consultaient sur la terrasse de Montalembert, et le troisième avait l'air d'un aide. Ils sont ensuite entrés dans la chambre d'un air sérieux. J'en ai conclu qu'une opération allait être faite, et j'ai eu le cœur serré. J'ai prié du fond de mon âme. Pauvre Montalembert ! que je voudrais le voir bien guéri, dût-il n'être pas guéri du tout. »

M. de Falloux est le seul contre lequel Louis Veuillot ait paru nourrir une sorte de ressentiment. Il n'en était rien. Sil n'éprouva jamais de sympathie pour le futur auteur des *Mémoires d'un royaliste*, il n'eut rien à se reprocher contre la justice, ni même contre la charité. Il reconnaissait le mérite : « J'ai lu dans le *Correspondant* les *Dix ans d'agriculture* de Falloux et je trouve que c'est charmant. Il a plus d'esprit que tous les autres. » Mais lorsqu'il le jugeait à propos, il n'hésitait pas à dire nettement et devant tous sa pensée sur l'homme et sur ses œuvres ; l'on n'a rien trouvé dans ses papiers dont sa mémoire ait à rougir. Il n'était pas d'humeur à renfermer sa vengeance dans un tiroir, à y entasser des écrits posthumes pour rabaisser ses ennemis.

Louis Veuillot avait avec ses adversaires des rapports d'une courtoisie parfaite et leur envoyait ses livres avec

une bonne grâce exquise. Leurs réponses étaient sur le même ton. Voici la lettre qui accompagnait l'envoi d'un exemple du *Parfum de Rome* à Prévost-Paradol :

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser la nouvelle édition d'un ouvrage qui devait être exclusivement littéraire mais dans lequel les circonstances présentes ont fait entrer, sans que je l'aie voulu et sans que je m'en sois défendu, beaucoup plus de politique que n'en comportait mon premier dessein.

« Si vous parcourez ces deux volumes, vous y trouverez, en plus d'un endroit, ma réponse aux observations bienveillantes et injustes que vous avez faites récemment à mon sujet. Vous me félicitiez de mon « retour aux idées de liberté ». Je ne crois pas m'être séparé de ces idées-là.

« Je n'ai jamais été aussi perverti que vous le croyez; je ne suis pas et je ne pense pas être jamais aussi converti que vous l'attendez. J'aime la liberté dans toute la mesure où un catholique le peut, et cela va très loin ; mais j'aime aussi l'autorité, je l'aime autant qu'un catholique le doit, et nous serions encore adversaires si je n'appartenais aux idées que la force de ce temps-ci a résolu de supprimer absolument.

« Le dissentiment entre nous, dissentiment irrémédiable, j'en ai peur, ce n'est pas que vous aimez la liberté et que je ne l'aime point, ni que j'aime l'autorité

et que vous ne l'aimiez point : c'est que nous avons une conception différente de ces choses. A cause de cela, nous subissons les mêmes terribles mécomptes.

« La liberté vous broiera la main comme l'autorité me l'a coupée, et le pire, il faudra plus de temps que nous n'en avons, vous et moi, pour que ces mécomptes nous mettent d'accord. Le monde a perdu le secret de faire une même chose de la liberté et de l'autorité. Ce secret était à Rome. On va l'ensevelir dans de telles ruines, que le genre humain sera heureux s'il suffit de quelques siècles pour le tirer de ce tombeau.

« Je vous prie de me croire, monsieur, votre très humble serviteur.

Louis Veuillot. »

Inutile de dire que Louis Veuillot n'a jamais usé de faciles représailles contre ceux qui le calomnièrent jusque dans sa vie privée et sa sincérité de chrétien. Il a bafoué le style de ses adversaires, quand il y avait lieu ; il a ri de leurs raisonnements boiteux et de leurs aperçus louches ; il a sifflé leur prose ou leurs vers et relevé leurs ridicules publics avec une verve qui a soulevé l'hilarité générale ; il a démasqué l'ignorance et la mauvaise foi ; c'est de bonne guerre et ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui rêvent une discussion où il n'y aura ni battants ni battus. Après trente ans de polémique il pouvait déclarer joyeusement qu'il était « sans rancune, sans migraine et sans scrupule. » Parmi

ceux qui ont le plus crié contre lui, combien pourraient en dire autant !

Joseph de Maistre, l'un des ancêtres de Louis Veuillot, a formulé une règle infaillible pour juger la valeur d'un homme ou d'une institution : Voyez quels sont ses amis et quels sont ses ennemis, l'*Univers* et son rédacteur en chef n'ont rien à redouter de cette épreuve.

Au reste, les adversaires du rude publiciste, dans les rares intervalles de trêve, lui rendaient justice ; et les incrédules quelquefois avec plus de bonne grâce et de spontanéité que certains catholiques. Tout en le redoutant, ils le regardaient comme la gloire et le roi de la presse. Paul de Rémusat, un de ceux que sa polémique a le plus meurtris, s'entretenant avec Sainte-Beuve des élections académiques, lui disait : « Que voulez-vous ? J'ai un si grand faible pour le talent qu'il n'est pas jusqu'à ce diable de Veuillot à qui je ne pourrais m'empêcher, je crois bien, de donner ma voix, s'il se présentait. » M. de Rémusat pouvait être sûr que sa bonne volonté ne serait pas mise à l'épreuve. L'auteur du *Parfum de Rome* et des *Odeurs de Paris* n'a pas plus songé à briguer la petite épée d'académicien qu'il n'a recherché la croix de légionnaire. Il eût haussé les épaules d'indignation si on l'eut invité à siéger à côté de M. Renan.

Ce n'était ni dépit jaloux ni impuissance dédaigneuse ; c'était uniquement le désir et la volonté bien résolue

de sauvegarder à tout prix son indépendance et sa dignité, de repousser tout ce qui, de près ou de loin, pouvait leur porter la moindre atteinte. Dans sa pensée, le serviteur de l'Église n'a d'ordres à recevoir que du Pape et il ne doit des égards et du dévouement qu'à la vérité.

Il avait rêvé un livre paisible et joyeux où son esprit aurait déployé ses ailes dans la lumière. Il lui a fallu forger et manier des armes, défendre ce qu'il se proposait de chanter. « Des bandes brutales se ruaient sur la justice, sur la vérité, sur la charité. Le courroux a enflammé mon cœur, et j'ai poussé des paroles de colère. » Heureusement les graines envolées et dispersées au souffle des batailles sont tombées sur le talus du camp et de ces ouvrages de guerre ont fait des monuments où la force se pare de fleurs. En devenant un valeureux capitaine, le grand chrétien était resté un incomparable artiste.

IV

Pro aris et focis! Tel était le cri des ancêtres à l'heure des dangers publics, et ils entendaient par là réveiller tout ce qui entretient le patriotisme, car l'amour du pays est fait avant tout de l'amour de la religion et de l'amour de la famille.

Louis Veuillot a souvent mis en scène ce noble sentiment et avec un rare bonheur. Suivant une méthode qui lui est familière, il condense dans un petit drame ou un court récit, ses idées et ses réflexions sur ce sujet. On comprend tout de suite que ce patriote aimant avec passion la France et tout ce qui peut contribuer à sa grandeur, devait avoir parmi ses adversaires, tous ceux qui travaillent à ruiner ce qui fait à ses yeux la gloire de la France.

Chrétien, il chérissait en elle la fille aînée de l'Église, le royaume de Clovis, de Charlemagne et saint Louis, le peuple missionnaire par excellence, le soldat qui reçut pour vocation d'être le chevalier de l'Église et le protecteur respectueux de la papauté.

Il connaissait et il admirait autant qu'aucun autre ce sol heureusement situé entre deux mers, arrosé par quatre grands fleuves, harmonieusement découpé de plaines et de montagnes, réunissant dans son climat

tempéré les charmes du Nord et du Midi, l'esprit ingénieux et les qualités aimables de ses habitants, l'aspect gracieux de ses côtes, la fertilité de ses vallons et la beauté de son ciel. Mais il était encore plus heureux de saluer la terre des grands saints, la patrie de tant d'ordres religieux, depuis les moines de Cluny ou de Clairvaux jusqu'aux Petites Sœurs des Pauvres, l'apôtre toujours prêt à donner son or, ses sueurs et son sang pour propager la civilisation de l'Évangile, seule véritable et seule durable. L'esprit et le cœur français cultivés et perfectionnés par le catholicisme lui paraissaient capables de produire des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, même dans les plus humbles conditions.

Ce qui pouvait affaiblir la France en tarissant en elle les sources de la foi, de la sainteté et de l'héroïsme chrétien, excitait les colères de son patriotisme. De là ses vigoureuses attaques contre l'enseignement universitaire, contre la politique irréligieuse, contre la presse corruptrice. Son bon sens lui montrait là un triple fléau pour l'avenir.

Au contraire, il aimait la noblesse qui sait rester à son poste, les paysans et l'armée, parce qu'il voyait en eux les soutiens de la prospérité matérielle et de la grandeur morale ; la bourgeoisie égoïste et libre-penseuse soulevait ses dégoûts ; il l'a poursuivie de ses sarcasmes impitoyables.

Cela devait être : celui qui méprise la richesse, les dignités, la bureaucratie, le progrès, le plaisir banal,

l'impiété grossière et la nullité repue ne peut honorer une génération idolâtre de Béranger, de Scribe, d'Eugène Suë, de la Légion d'honneur et de la finance juive. Il y avait un abîme entre le partisan de l'autorité et de la liberté et un siècle de révolution et de servilisme. Dans cette lutte éternelle qui se poursuit entre le bien et le mal, Louis Veuillot avait pris position et il n'était pas homme à reculer.

La France était encore pour lui la mère des grands hommes ; non pas de ceux auxquels la République élève des statues et décerne les honneurs du Panthéon, après en avoir chassé Dieu et sainte Geneviève, mais de ceux que l'histoire honore et que l'humanité bénira toujours, parce qu'ils unirent la vertu au génie. Il avait une haute idée des grands capitaines, des hommes d'État, des évêques dont la sagesse a fait la France ; il exaltait nos merveilleux écrivains du dix-septième siècle, si pleins de raison et de majesté.

Il préférait à tout cette langue française, claire, forte et souple, faite « de musique et de lumière », fine et pénétrante comme une aiguille d'acier, tranchante comme une épée de combat. Il croyait qu'un esprit pervers ne pourra jamais la parler dans toute sa justesse. Pour son compte, il n'a jamais pu se résoudre à la moindre négligence sur ce point. Lui qui faisait fi de la renommée ne faisait pas si bon marché de sa dignité et de son art d'écrivain.

Dans les premiers volumes de sa *Correspondance* on trouve de nombreux détails sur la composition de ses livres, sur leur vente, les nouvelles éditions, la recette, les espérances, les améliorations introduites et l'idéal poursuivi. C'est très joyeux et tout à fait désintéressé ; mais on y sent les préoccupations de l'artiste dont l'unique regret est de manquer de loisir pour donner toute sa perfection à l'œuvre rêvée.

Après les attaques contre l'Église et contre la pudeur, les fautes contre la langue étaient celles qu'il pardonnait le moins et qu'il relevait avec une verve sans pitié. Un son faux ou étranger agaçait son oreille très sensible à la propriété et à l'harmonie des mots. Il aurait été le plus fin et le plus original de nos critiques, s'il n'avait mieux aimé devenir un de nos meilleurs maîtres. Bossuet, Bourdaloue, Corneille, Racine, Molière, Sévigné, Saint-Simon, Joseph de Maistre lui ont inspiré des pages dignes de ces grands hommes. Il avait la pénétration de Sainte-Beuve avec une hauteur incomparable de principes et d'aperçus et une générosité de cœur que le scepticisme avait tuée chez le voluptueux académicien. L'emphase, la pose, l'obscurité, la trivialité, la prétention et le vide de tant d'écrivains renommés et bien accueillis du public le trouvaient implacable. Que penserait-il de Bourget, lui qui goûtait si peu Feuillet ? Et de Zola, lui qui a si malmené le lourd et vaniteux Flaubert ? Et de Gyp, lui qui a si vigoureusement frappé de sa gaulette les épaules de George Sand ?

En revanche, un style pur, noble, foncièrement français obtenait toujours justice et, sans désarmer tout à fait sa colère contre le cynisme ou l'impiété, en adoucissait singulièrement les éclats. Il était convaincu que la connaissance de notre langue ne va pas sans beaucoup de qualités estimables et sans l'étude intelligente de nos grands maîtres ; mais on n'a pas tout cela inpunément. Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Hyppolyte Rigault, Mérimée, Cousin, Musset ont reçu de lui tous les éloges que leur décernera la postérité ; peut-être même sera-t-elle plus sévère pour quelques-uns de ces noms retentissants. Nous ne parlons pas ici de Montalembert, de Mgr Gerbet, du cardinal Pie, de Lacordaire, de Mgr Plantier, d'Édouard Ourliac et d'autres célébrités catholiques. Il les aimait et les glorifiait.

Habile à discerner les germes de talent, il s'ingéniait à les encourager chez les jeunes écrivains; en revanche il signalait courageusement la note fausse ou faible et ne craignait pas d'aller contre le flot des admirations banales ou des coteries. Il a mis le signe de bâtardise sur plus d'un écusson fameux, et le signe y restera. Il excellait à caractériser d'un mot tout un genre ou tout un ensemble d'œuvres.

Qui ne se souvient de cette page sur les écrits de Mgr Dupanloup, page qui fait spirituellement la part des mérites et des lacunes et qui restera comme le jugement définitif sur l'écrivain ; car les intentions, les vertus et les mérites de l'homme et de l'évêque n'y sont pas touchées.

« Je dirai, pour les classer, qu'ils sont du genre tumultuaire, *opus tumultuarium ;* c'est la bâtisse de hâte et de décadence, élevée en un moment, déjà ruineuse et penchante, et qui n'apparaît que ruinée. *L'opus tumultuarium* est bien connu et bien reconnaissable. Construction sans art, matériaux sans choix, pierrailles, tessons, briques cassées, blocs hétérogènes, toutes sortes de choses ayant déjà servi à autre chose, nulle étude et nul autre génie dans l'ouvrier que l'instinct militaire de l'attaque ou de la défense. Quelquefois cependant on remarque une audace de jet, et parmi les matériaux vulgaires on trouve des fragments de marbres rares, des débris sculptés, tristes joyaux de la décadence, abondants sur le sol romain. La main précipitée du maçon les a rencontrés, les a encastrés dans le mur barbare, tantôt avec une sorte de sauvage sentiment de leur prix, tantôt en travers et à l'envers. L'imagination ressuscite les combattants autour de ces amas guerriers. Quoi qu'elle fasse, elle n'y ressaisit rien qui porte un cachet supérieur. L'homme sans doute passa ici, et voici bien l'œuvre de son bras, mais non pas la haute trace de sa pensée.

« Tel est *l'opus tumultuarium*, et tels sont les écrits de Mgr Dupanloup. Quiconque les voudra relire acceptera la comparaison. Ils se ressentent de la décadence de la hâte, du tumulte. Ils sont composés sans art, de pièces et de morceaux vulgaires, de lieux communs. Point de sévérité, point de sérénité, point de solidité,

rien qui ressemble à un monument, pas même à un édifice. Tout est construit pour porter un moment quelque artillerie. En effet, l'informe bâtisse se couronne de feux, l'artillerie éclate, et la construction croule. Grand fracas, rarement beaucoup de morts.

« Cependant, comme le prêtre catholique est en familiarité avec les saints Livres, on trouve çà et là chez Mgr Dupanloup l'équivalent de ces marbres et de ces débris sculptés qui se rencontrent dans *l'opus tumultuarium*. Une parole énergique, une grande sentence sont mêlées dans la funeste abondance du caillou et du moellon. Mais de ces marbres de hasard il y en a peu, tous ne sont pas merveilleusement enchâssés. On a remarqué que souvent les écrits les plus travaillés en sont plus dépourvus. Je me rappelle entre autres une *Oraison funèbre* qui resta douloureusement au-dessous de la magnificence du sujet, de la réputation de l'orateur et de l'attente du public. Jamais héros plus digne de la grande peinture et des grandes larmes, jamais panégyrique plus digne d'oubli. Ni les batailles, ni la conversion, ni la beauté du sacrifice et la beauté de la mort ne purent éveiller un frémissement d'éloquence. Oh ! l'ingrate pièce ! Pas une période, pas une phrase, pas un cri ; rien, et pire que rien : au lieu des roulements du tonnerre, le tapage indiscret des pétards. Lamoricière étant mort, qui pourra pardonner cette oraison funèbre à Mgr Dupanloup ? »

N'est-ce pas l'impression que tout lecteur rapporte

d'un commerce un peu prolongé avec les brochures du célèbre évêque d'Orléans ? Nées des circonstances et des besoins du jour, elles en avaient la passion et l'intérêt éphémère. Elles devaient disparaître après avoir produit l'effet que leur demandait le zèle de l'auteur.

Nous pourrions citer d'autres exemples de cette hardiesse impartiale. Pour parler ainsi il faut avoir non seulement du goût et de la probité, mais le sentiment de sa force et une possession parfaite de sa langue et de son sujet, tenir son homme au bout de sa plume. C'est à ces conditions que les jugements vont à la racine des choses et s'imposent au souvenir et à la conscience de la postérité.

C'est l'amour de la France autant que celui de la religion qui a dicté à l'auteur de la *Lettre à monsieur Villemain* tant de pages vengeresses contre l'Université ; contre les Juifs dont il a dénoncé, l'un des premiers, la malfaisante invasion ; contre l'Italie dont Napoléon III se faisait le complice et allait être la dupe et la victime ; contre les incapables du gouvernement de la Défense nationale et les scélérats de la Commune ; enfin contre les habiletés néfastes qui ont empêché la restauration de la monarchie traditionnelle, seule capable de tirer notre malheureux pays de l'abîme où il se débat, de lui rendre son rang en Europe et sa gloire dans l'histoire. Nul cœur de ce siècle n'a été plus sensible aux joies et aux blessures de la patrie et ne les a racontées

avec une plus communicative émotion, car nul n'a été plus chrétien et plus français.

Sa conduite pendant le siège de Paris et pendant la Commune fut héroïque. Ses ennemis eux-mêmes ont rendu témoignage à son abnégation, à la fierté de son attitude en face des Allemands et des bandits armés de pétrole et affamés de pillage qui leur succédèrent. Lorsque tant d'autres fuyaient, le rédacteur en chef de l'*Univers* resta fidèle à son poste. Le journal parut tous les jours et aucune menace ne put lui faire dissimuler une vérité bonne à dire. Ce qui étonne, c'est que le courageux écrivain n'ait pas été victime de ses patriotiques indignations ; mais le contre-coup de ces émotions lui brisait le cœur, et c'est ce qui explique la maladie et le silence de ses dernières années. Les désastres passés, les hontes présentes et l'effondrement qu'il entrevoyait dans un avenir prochain, avaient eu raison de l'indomptable athlète. En réalité Louis Veuillot est mort des blessures faites à la France chrétienne.

En résumé, et pour rappeler d'un mot les grandes campagnes de l'*Univers* nous dirons qu'il a lutté contre le naturalisme contemporain dans toutes ses manifestations :

Contre le monopole universitaire, pour la liberté d'enseignement ;

Contre le libéralisme, pour le règne social de Jésus-Christ par l'Église ;

Contre le Césarisme, pour le plein exercice de la souveraineté pontificale ;

Contre le gallicanisme, pour la définition de l'infaillibilité ;

Contre le socialisme révolutionnaire, pour les pouvoirs établis et respectueux de la conscience chrétienne;

Contre le romantisme et le réalisme sans frein, pour les règles éternelles du bon sens et du bon goût.

Ses erreurs mêmes et ses écarts, d'ailleurs souvent exagérés, traditionnalisme, gauminisme, indifférentisme politique, partaient de son vif désir de servir la religion avant tout.

L'ART

I

Louis Veuillot fut un artiste, à la fois très fin connaisseur et théoricien savant. L'étude constante des chefs d'œuvre, les voyages, les rencontres de la vie et l'expérience avaient perfectionné le don naturel sans lequel tout est inutile. Un des aspects les moins célèbrés et pourtant les plus remarquables de son immense talent est son goût pour les arts et pour les beautés de la nature. Cela paraît et brille dans son œuvre, et ceux qui n'ont pas été prévenus en sont tout éblouis. Une vierge de Raphaël, une phrase musicale de Mozart, une scène de Corneille, quelques pages de Bossuet, une lettre de Sévigné, un paysage calme ou grandiose, une belle figure d'enfant ou de moine, l'harmonie de l'*Angelus* envahissant la campagne dans la fraîcheur du matin ou l'ombre du soir, tout ravit son admiration prompte à l'enthousiasme et lui fait oublier les petitesses de la vie réelle. Au fond, et grâce à un double prisme qui transfigure tout, la poésie et la foi, cette existence remplie par tant d'austères devoirs fut un continuel enchantement.

Qu'était-ce donc quand la jeunesse y ajoutait ses riantes fantaisies et ses rêves éveillés? Il nous l'a dit lui-même.

« En ce temps-là, je n'avais point de châteaux sur la terre ; mais quels châteaux seront jamais tels sur la terre que j'en faisais dans les nuages? Et quelles souples voitures égaleront les ailes d'esprit qui m'y portaient ? Je peux bien me dire pauvre quand je songe à mes richesses de ce temps-là ?

« J'avais des yeux qu'une nuit de lecture à la clarté d'une chandelle fumeuse ne brouillait point. Si j'éprouvais quelques fatigues, trois ou quatre heures de course sur les collines me reposaient assez. En ce temps-là, j'ai épuisé toutes les grandeurs humaines.

« Je faisais de beaux livres, je gagnais des batailles, je découvrais des îles. Il ne me manquait, en ce temps-là que d'avoir tous les jours à dîner. Mais quelle nécessité de dîner tous les jours, en ce temps-là.

« J'ai résolu de ne me pas croire pauvre. Il est vrai, néanmoins, que je suis un homme ruiné. D'une grande fortune, je suis tombé à une très modeste aisance. J'ai perdu ce domaine que rien n'égale sur la terre, le domaine des nuages ?

« Ce merveilleux équipage, ces jambes qui pouvaient faire tous les jours dix ou douze lieues à travers les montagnes, tandis que l'esprit faisait le tour du monde en tous sens, plusieurs fois ; qui me les rendra ?

« Donnez-moi en toute propriété tous mes châteaux,

et mettez dans chacun le coffre-fort du juif : ce ne sera que pauvreté, surcharge dans la pauvreté. J'ai été ruiné à plat le jour que j'ai perdu les nuages.

« Mais c'est Dieu qui m'a ruiné ; bénie soit sa miséricorde ! Les nuages recélaient la foudre, elle s'y allumait quand la miséricorde les a dissipés. Et j'ai vu le ciel, et dans ma poussière, je suis l'héritier d'un royaume qui ne périra point. »

Louis Veuillot a laissé sur les écrivains, les genres littéraires, le beau et ses manifestations variées, des morceaux tour à tour profonds ou ingénieux, toujours dignes d'un penseur chrétien, aux yeux duquel l'art qui cesse de connaître Dieu et de tirer de la manière inerte des formes vivantes pour le louer peut encore être habile, mais cesse d'être grand et véritablement inspiré. Après les avoir parcourus il est facile d'en dégager une théorie esthétique fort complète, très originale d'expression, très élevée de pensée, très juste de sens et de mesure, et souverainement féconde en aperçus et en résultats.

Au sommet, comme beauté absolue et règle immuable, il plaçait Dieu considéré en lui-même et dans son éternelle majesté, ou rayonnant à travers une chair humaine, dans l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le but suprême des beaux-arts est de faire connaître aux hommes la beauté de Dieu. Or la beauté de Dieu étant le rayonnement de son amour, la source des beaux-arts est au siège de l'amour divin,

dans le Sacré-Cœur de Jésus. De cette source infinie découlent toutes les beautés créées. Tantôt elles sont produites immédiatement par Dieu lui-même, comme les magificences du ciel, des montagnes et de la mer ; tantôt le génie de l'homme, illuminé au foyer de l'intelligence divine, intervient et s'efforce de faire briller à travers des formes sensibles les types entrevus par sa raison ; pâles imitations et copies fragmentées de l'idéal divin. Personne, croyons-nous, n'avait encore parlé avec tant de cœur et d'éclat des merveilles semées autour de nous, au-dessus de nos têtes et sous nos pieds.

Les théories grossières et illogiques du réalisme, qui ne vise qu'à reproduire exactement des existences imparfaites et une nature déchue, n'avaient que le mépris du philosophe chrétien. L'idéalisme vague et le spiritualisme inconséquent qui ne veulent pas dépasser l'horizon de l'âme humaine et ne voient rien de plus haut que nos faibles conceptions, ne le satisfaisaient pas davantage. Il répugnait à s'enfermer dans l'une ou l'autre de ces deux prisons. Il lui fallait Dieu, cause première, centre universel, exemplaire inépuisable et fin dernière de tout. Pendant que ses yeux s'enivraient des spectacles sensibles, son esprit jouissait des beautés supérieures du monde intellectuel et son cœur, dans un élan de foi et d'amour, montait jusqu'aux sphères plus vastes et plus lumineuses de la grâce.

Nous en avons un exemple dans le *Vol de l'âme* dont le début dramatique, dans un vaste jardin, par une

fraîche matinée d'automne, au bord de l'eau, rappelle sans les copier d'aucune manière, les *Dialogues de Platon*, le *Songe de Scipion* ou l'entrée splendide des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Pour ce ferme croyant, ni l'homme, ni l'écrivain, ni l'artiste ne peuvent être supérieurs s'ils ne sont en même temps dans une certaine mesure théologiens. Sans ces horizons mystérieux et ce souffle surhumain, le grand essor manquera toujours à leur aile. C'est la théologie qu'ils avaient en eux et autour d'eux qui fait la grandeur sans rivale de Raphaël, de Mozart, de Dante, de Corneille et de Bossuet; et nous retrouvons la même loi jusque dans le paganisme. C'est par elle qu'il faut classer les arts, les écoles, les époques et les maîtres. Les plus puissants et les plus expressifs sont évidemment ceux qui ont plus que les autres le don de comprendre et de rendre les idées divines, le privilège de faire voir plus d'immensité et d'éternité dans les formes enserrées et mesurées par l'espace et le temps, de faire descendre plus de ciel sur un coin de terre.

Si la poésie contemporaine rampe et s'amuse à des carillons de rimes, faute d'idées; si la peinture en est réduite au trompe-l'œil de la photographie ou aux tours de force du procédé; si la sculpture déshonore le marbre par des attitudes lascives; si la musique enfin remplace l'harmonie qui subjugue l'âme par le fracas qui assourdit l'oreille, ou prend une allure scientifique

impuissante dans ses prétentions, c'est qu'on ne sait plus penser depuis que la théologie a disparu. Un tableau, une statue, un temple, une ode, un discours ne sont beaux que s'ils portent une idée, s'ils réveillent dans l'âme le sens de l'infini, c'est-à-dire Dieu.

Une conséquence évidente de cette doctrine, et sur laquelle Louis Veuillot revient de toutes les façons, c'est que tout système philosophique ou pédagogique, toute manière d'envisager la vie, la politique ou la littérature, qui chasse ou amoindrit le divin, abaisse dans la même proportion le génie et l'inspiration des artistes. La plus belle aumône qu'on puisse faire au talent, c'est de lui apprendre le catéchisme. Celui qui le sait, toutes choses égales par ailleurs, a une supériorité incontestable.

Une autre conséquence, c'est que l'art religieux, tant qu'il est fidèle à sa mission et digne de son objet, l'emporte sur tout autre en grandeur et en émotion. Comment pourrait-il en être autrement ? Il a toutes les ressources légitimes de l'art profane et il y ajoute par surcroît une lumière et une chaleur venues de plus haut. Cela saute aux yeux en comparant les monuments païens et chrétiens, Rome et Paris, les Pères de l'Église ou les grands penseurs chrétiens aux Platon et aux Aristote, la Bible à Homère. Voilà pourquoi, sans avoir jamais songé à nier les beautés des païens ou à les bannir des écoles, lui qui se mit à l'étude du latin à vingt-quatre ans, après sa conversion, et l'apprit fort bien, Louis

Veuillot désirait qu'on fît à côté d'eux, une plus large place aux chefs-d'œuvre du christianisme. Avouons toutefois que cette campagne à propos des classiques ne fut pas des plus heureuses. Sur ce terrain, son zèle manquait un peu d'expérience.

A la possession intime et habituelle de ces vérités esthétiques si lumineuses, l'auteur de *Ça et Là* et des *Historiettes et Fantaisies* joignait des connaissances très précises et très variées. Peu de nos contemporains ont connu mieux que lui et goûté plus vivement le génie français de nos prosateurs et de nos poètes du dix-septième siècle ; aucun peut-être n'a eu un sens plus exquis, un goût aussi délicat et aussi pur, surtout un style aussi merveilleusement expressif et souple pour décrire les œuvres dont il avait à parler et l'impression simple ou complexe qu'elles avaient faites sur son âme. Grand nombre d'articles des *Mélanges*, quelques pages à la fin de *Rome et Lorette*, la *Confession littéraire* qui se trouve dans le second volume de *Ça et Là*, *Molière et Bourdaloue*, la préface des *Satires* et plusieurs pièces de vers, les notices ou études sur Édouard Ourliac, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Lamartine romancier, Alexandre Dumas fils, Jules Favre, Mgr Dupanloup et d'autres moins célèbres, prouvent surabondamment cette connaissance intime des ressources, des beautés et des faiblesses de notre langue. Dans sa conviction raisonnée, il faut être honnête homme et même chrétien

pour la parler dans sa perfection. Il s'en réjouit. Pour apprendre à écrire il faut avoir lu tout au moins Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Corneille, Racine, La Bruyère et d'autres. Ce n'est jamais impunément pour un esprit tant soit peu bien fait ; il en reste quelque chose. Celui qui a respiré cet air lumineux et salubre ne peut plus vivre dans des brouillards méphitiques.

« Il y a un petit français sec et salé de petits et mauvais plaisants, et un français diffus et bouffi de faux philosophes, qui se passent très bien de sentiments religieux. De ces minerais inférieurs sont forgés les poignards, les couteaux, les épingles et toutes les armes claires et traîtresses de Voltaire ; les assommoirs, les sabres, les coutelas, les couperets et toutes les armes lourdes et gauches de Rousseau. Mais la noble épée française, l'acier ferme, souple, éclatant, qui ne s'ébrèche pas sur les armures et que la rouille n'atteint pas, cette épée-là, cette arme des cœurs droits et des mains fortes, comme elles destinée à d'autres usages, est fabriquée d'un autre métal et ne reçoit sa perfection que si elle a reposé sur l'autel. Elle n'est donnée qu'aux grands esprits complets, et il n'y a d'incontestable primauté que pour ceux qui l'ont su manier. »

Rencontre curieuse et que l'évidence des faits a seule pu produire! Sainte-Beuve dit la même chose et avec un accent qu'on n'attend pas du voluptueux sceptique : « Prenez les plus grands des modernes anti-

chrétiens, Frédéric, Laplace, Gœthe ; quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il lui a manqué quelque chose. »

On ne s'étonnera point que Louis Veuillot ait en horreur le dix-huitième siècle ; ses écrivains anti-chrétiens et anti-français lui faisaient mal au cœur et il ne perd pas une occasion de les flétrir. Il hait leur philosophie, leur raillerie, leur polissonnerie, leurs raisonnements et leur talent. Rousseau surtout lui est insupportable.

« Ce Rousseau est l'effronterie incarnée, l'ingratitude incarnée, l'emphase incarnée. Il est sale. Il est de cette nature de domestiques qui souillent les maisons. Je n'admire rien de ce qu'il a dit, j'ai dégoût de tout ce qu'il a fait. Je ne le plains d'aucun de ses malheurs. Il a couru après toutes ses disgrâces et toutes sont de légitimes punitions ou de sa bassesse ou de son orgueil. Le vilain être, avec son habit arménien, sa sonde, sa Julie, sa Thérèse, ses pleurs, sa pose, son droit de cité dans Genève, sa noire et méchante folie.

« Et qu'il est ennuyeux ! Et quels disciples il a faits ! Tous les professeurs, tous les révolutionnaires, toutes les femmes de lettres émancipées raffolent de Rousseau. Il est l'homme de Robespierre, de M. Jules Simon, de Mme Sand ; l'homme de l'École normale et l'homme de Genève. Culte d'ailleurs bien naturel, puisque Rousseau a passé sa vie à renier trois choses : son Dieu, sa patrie et ses enfants. »

II

Prosateur d'un génie incontesté, Louis Veuillot serait aisément devenu poète remarquable ; il ne lui manque guère qu'un peu de métier, et encore ! Parmi les vers qu'il a publiés, il y a des pièces entières excellentes, des tirades magnifiques. On y trouve toujours les qualités fondamentales qu'il exige de toute plume française, la clarté, le bon sens, la souplesse, l'harmonie, et dans une large mesure l'originalité. Ni rêveuse, ni extravagante, sa poésie vient au secours de la raison et de l'honnêteté publique ; son enthousiasme discipliné ne dégénère pas en délire ; encore moins s'engouffre-t-il dans l'absurde.

La rime ne le promène point en laisse et on ne le voit pas battre la campagne pour faire butin d'images et de couleurs. Peut-être ne lui a-t-on pas suffisamment rendu justice sur ce point, même autour de lui et parmi ses plus chers amis.

Je rime. Je conviens avec toi que la prose
M'irait mieux, si j'avais à dire quelque chose.
O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains !
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais des chemins.
Grave dans le combat, légère dans la joute,
En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route.

Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin
D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin :
Dans les nobles combats dont l'âme est occupée
Les vers sont le clairon, mais la prose est l'épée.

S'il a maltraité les versificateurs sans vocation, dont tout le mérite se borne à bloquer des syllabes, à faire sonner des riens et briller le vide, il sait comprendre et chanter les douceurs que goûtent les vrais poètes.

Dieu ne leur a donné que l'aimable tourment
D'arriver au renom par un chemin charmant.
Leurs jours sont égayés d'éclatantes féeries ;
Les accords, les couleurs, les chimères fleuries,
Le rien-faire occupé, ce sont là leurs trésors.
Nathan a moins de joie en tous ses coffres-forts ;
Dans la Bourse agitée il ne fait pas de rêves
Si riches et si doux que j'en fais sur ces grèves.

Le Juif millionnaire peut avoir chevaux, laquais, beaux esprits même, s'il les aime; il peut être baron d'Autriche et voir une noblesse dégénérée s'incliner devant ses écus; il mourra tout entier. Le grand riche, c'est le rêveur; un bon hémistiche survit à toutes les banques :

Un vers que la raison impose à la mémoire
Vaut tout ce que Plutus tisse d'or et de moire.
Qui s'en moque aujourd'hui le redira demain ;
On le met au trésor choisi du genre humain.

Mais cette gloire de donner une forme immortelle à la pensée n'est pas accordée au premier venu.

Il faut trouver du vrai la racine féconde,
Et, dans un mâle effort par l'amour inspiré,
Former enfin le Beau du Vrai transfiguré.

La rime riche, l'enjambement, les effets de sons, les mots qui tintent ou qui éblouissent, les coupes savantes sont accessoires.

Sans souci de l'école ou nouvelle ou passée,
Pousse en avant ton vers empli de ta pensée ;
Arrive ; mets l'idée et non la rime au bout ;
Parle à l'esprit, au cœur ; sois honnête, ose tout ;
Garde-toi du coton où s'endort Lamartine ;
Garde-toi du fracas de la gent hugotine,
De l'azur allemand, surtout du gris anglais :
Le beau c'est le bon sens qui parle bon français.

Mais, autant que le respect de la langue, le poète doit avoir le respect de la religion et de la morale. C'est Dieu qui doit chanter au fond de son âme et dans ses vers ; les meilleurs seront chrétiens et consolateurs. Par malheur, il en est rarement ainsi chez ces êtres vaniteux et passionnés, fragiles entre tous et dupes de leurs oreilles, de leurs yeux et de leur cœur.

Dans le recueil des *Annales poétiques* les saletés et les blasphèmes dominent, depuis Villon jusqu'à Béranger. Nos contemporains dépassent encore cette corruption et luttent de cynisme.

Sans effort, dans leurs mains subtiles,
Autrefois si récalcitrant,
Le français, liquide et filtrant,
N'a que des syllabes ductiles.

C'est vaporeux, c'est coloré,
C'est scintillant, sonore et lisse ;
Ça se déplisse et se replisse,
Ça se tend ou flotte à leur gré...

Ils parlent grec, arabe, slave ;
On en sait dont le moindre écrit,
Comporte un fort lot de sanscrit ;
Le reste est de musc et de lave.

Mais qu'y a-t-il au fond de ces poèmes ciselés avec tant de patience et quelquefois de talent ? Quelle impression reçoit une âme honnête de la lecture de Leconte de Lisle, de Richepin ou de Catulle Mendès ?

Si tu veux être rebuté,
Malade d'un spectacle infâme,
Et jusque dans le fond de l'âme,
Un jour, te sentir insulté ;...

Ouvre ces livres où s'étalent
Les pestes qui nous font mourir :
Tu sauras quels parfums exhalent
Les peuples en train de pourrir.

Louis Veuillot a fait beaucoup de vers satiriques ; les habitudes de sa pensée et les spectacles qu'il avait sous les yeux l'y inclinaient. Un grand nombre de pièces viennent du vrai terroir français ; sans blesser l'équité, l'auteur ne craint pas d'articuler des noms propres et de tracer des portraits fort ressemblants d'écrivains ridicules et surtout irreligieux. Il a sa conscience bien formée là-dessus : Pourquoi ne pas nommer, pour en

faire justice, des gens qui mettent avec beaucoup de fierté leur nom sur des livres où le bon sens, la religion, la vertu et la grammaire même sont à chaque instant blessés? Du res e, ces adversaires si prompts à se plaindre et à se récrier n'étaient pas sans armes, et Louis Veuillot en les sifflant montrait du courage et plus de belle humeur que de misanthropie. La satire pour lui ne fut jamais une mégère coiffée de serpents furieux.

Je me la peins, pour moi, sous les traits d'une femme
De trente à quarante ans, avec un œil de flamme,
Un corps robuste et sain, des cheveux abondants,
Le pied leste, la main fine, et toutes ses dents;
Très correcte d'habits comme de mœurs; peignée,
Mais non point ficelée, encor moins renfrognée,
Teignant d'un rire clair ses plus graves propos.
Volontiers gens de bien ont la bile en repos.
Ils veulent châtier le sot et l'incapable,
Non l'étrangler: le sot n'est pas toujours coupable!
Et la satire cache aux plis de ses jupons
Le fouet qui ne sert que contre les fripons.

Comme il le dit autre part, pour un grand nombre, un coup de sabre donné à propos est une très belle aumône, la seule profitable:

Un bain de ridicule en est le bon traitement.

Parmi les morceaux remarquables il faut mettre une peinture saisissante de cette *Presse* qu'il connaissait à fond.

Dans cet antre où l'impie avec l'impur conspire,
Tout drôle monte en fleur, tout gredin prend empire,
Tout faiseur de folie est un docteur puissant.
La bête de luxure à la bête de sang
Se marie et produit la canaille insensée
Qui croit que le blasphème est fils de la pensée.

Très vigoureux aussi, ou très plaisants, les vers sur Gustave Planche, sur la *Henriade*, sur Ponsard, sur le *Journal bandit*, sur un *Satirique*, sur *Lanterne* ou sur Buloz.

L'admiration, la tendresse, l'enthousiasme, la joie douce, la douleur résignée, les spectacles rustiques ne sont point exclus, et toutes les formes de poèmes prêtent leur rythme, noble ou gracieux, pour les exprimer. Les sonnets sont nombreux et il y en a de fort bien tournés; mais nous sommes guidés dans notre choix moins par la dextérité de l'artiste que par les révélations des goûts et du caractère que ces pièces nous apportent.

D'abord la bienvenue aux champs et aux vacances:

Liberté ! ma pensée et mon âme sont lasses ;
Onze mois de pavé, de journaux, de marchands !
J'ai besoin d'un autre air : viens et m'ouvre les champs,
Et les bois, et la lande, et les calmes espaces !

Je vais donc revoir l'herbe et les chaumes touchants,
Les clochers élancés, les maisonnettes basses;
Les roseaux dans l'eau pure !... O liberté, tu passes
Avec ce vent léger sur les arbres penchants !

Voici, bien loin du luxe aux sourdes amertumes,
Voici les bonnes gens et les bonnes coutumes,
Voici les seuils fleuris bâtis par les aïeux.

O biens, plus doux encor cent fois qu'ils ne promettent !
O silence ! ô loisir ! ô spectacles qui mettent
Des chansons dans le cœur, des larmes dans les yeux !

Louis Veuillot aimait la musique et il a parlé dignement, en prose et en vers, de cet art, le plus expressif de tous dans sa vague profondeur. Les trois maîtres par excellence étaient à ses yeux Beethoven, Hayden et Mozart. Il les a réunis dans le sonnet suivant :

Hayden est la candeur qu'un feu céleste anime ;
Il ne voit point le mal, il ne l'a point connu.
Il rêve, il prie, il chante. En son cœur ingénu
Il croit n'être qu'heureux alors qu'il est sublime.

Plus grand à l'œil trompé qui mesure sa cime,
Plein de force et d'orgueil, Beethoven est venu :
A ses accords se mêle un cri mal contenu,
Un cri désespéré qui s'éteint dans l'abîme.

L'un est trop reposé, parfois l'autre est hagard.
Entre eux deux, à mon gré, l'homme vrai c'est Mozart :
Je sens en lui toujours vibrer la corde humaine.

Il a le repentir, l'espérance et les pleurs,
Et la joie attendrie, et la douleur sereine ;
Et dans le précipice, il cueille encor des fleurs.

En musique, comme en toutes choses, le naturel, la vérité, la convenance et le sens doivent passer avant

tout. A l'exécutant lui-même une voix souple et des doigts agiles ne suffisent pas ; il faut de l'intelligence et de l'âme. Quand ce don manque on peut tout oser et avoir tous les succès ; mais il faut s'éloigner de Mozart; Mozart, c'est de la musique et l'on n'est apte qu'aux tours de force et aux tapages de notes.

Louis Veuillot a chargé plus d'une fois son talent de poète d'exprimer les sentiments mélancoliques ou graves du père, du fils, de l'ami, souvent aussi la joyeuse humeur de l'hôte ou du commensal ; témoin le *Message poétique* que l'on va lire :

Sonnet, mon bel ami, venez ça. L'on vous charge
D'un illustre message, illustre même à vous !
Or, comme vous allez en un pays fort doux,
Chaussez les souliers fins, prenez le manteau large

Coiffez un blanc plumet, revêtez vos bijoux
Les plus beaux ! Évitez cependant la surcharge.
Bien ! prenez ce vélin fleuri d'or sur la marge ;
Et maintenant volez à nos jeunes époux.

S'ils ne sont pas au bord du ruisseau, sous le tremble,
Tournez vers les maisons. Deux voix chantent ensemble ;
Si vous reconnaissez Palestrine ou Mozart,

C'est là. Dans le logis pénétrez sans retard,
Et, de votre aspect grave étonnant ces demeures,
Annoncez qu'aujourd'hui... nous dînons à cinq heures.

Il est inutile, après tout ce que nous venons de voir de répéter que Louis Veuillot avait les qualités essen-

tielles du poète; la volonté seule et l'exercice lui ont manqué pour être tout à fait au premier rang. Il a l'imagination, la sensibilité, le trait, le sentiment du rythme, l'idéal très pur et très élevé, la souplesse et l'élan qui le lui auraient fait atteindre. Il a mieux aimé être autre chose, ou plutôt il a écouté la voix du devoir plutôt que les suggestions de la fantaisie, préféré les coups de l'épée au bruit du clairon.

Il avait en horreur la périphrase qui noie la pensée, les épithètes voyantes étalées par grappes et qui masquent mal le vide, les lieux communs que ne rajeunit aucun tour littéraire, l'emphase et les lourdeurs. A son avis, la force réside dans le substantif et le verbe; le mot juste est à la fois l'effet et le signe de la pensée nette et ferme; l'éclat du style consiste à montrer les couleurs plutôt qu'à les nommer.

C'est dans la prose qu'il donne sa mesure et laisse éclater tout entière son âme pleine de beaux désirs, de superbes enthousiasmes, de rêveries charmantes, de projets utiles et de choses divines. Il a été fidèle à la grande règle qu'il proclame lui-même : Avant tout Jésus-Christ et son Église !

Louis Veuillot a écrit sur la littérature des pages neuves et pénétrantes dont la beauté n'a rien de supérieur dans ce siècle. Les autres arts lui étaient naturellement moins familiers ; il a néanmoins sur tous des vues justes, fécondes et originales. Il parle quelque

part d'un livre sur Raphaël, qu'il préférait à tous les peintres ; ce travail n'a pas été publié, ni peut-être achevé. Quelques articles sur des tableaux ou des expositions nous le font vivement regretter. Il aurait certainement rajeuni ce thème rebattu par le pédantisme ou l'ignorance.

Il écrit à sa sœur Élise : « Ne dis pas de mal du don de Raphaël, ni du don de Mozart. Le don d'écrire peut être supérieur en soi, à cause de certaines choses qu'il porte. Il est sûr que, si je voulais expliquer l'Incarnation en musique, ou te décrire mes sentiments en peinture, je ne trouverais pas si bien que dans mon encrier. La parole est l'art supérieur. Mais, à côté de Mozart et surtout de Raphaël, quantité de grands orateurs ne sont que de tout petits garçons. Il n'y a pas de poésie qui égale la *quintette ;* dans la multitude de gros et bons volumes qui chargent le monde, peu disent autant et aussi bien que la chambre de la *signature*. Tu verras cela. Au surplus, tout don parfait vient de Dieu, et alors, auquel donner la prééminence ? C'est affaire au goût particulier. »

A Rome, parmi les grands hommes du Pincio Raphaël est à part. « Il a sa statue, qui malheureusement laisse à désirer. Le peintre de la Madone est représenté en attitude d'inspiration, et le statuaire voulant trop dire a confondu l'inspiration et le travail. Le crayon, le châssis, un vilain châssis carré, l'œil fixe sur le modèle, rien n'y manque de tout ce qu'il ne faut pas,

y compris la pose. Raphaël posant ! C'est l'inspiration comme se la figurent ceux qu'elle n'a jamais visités.

« Il y a dans les arts quantité de gens qui sont venus au monde pour copier la nature morte, et ils ont l'ambition de peindre le suprême mouvement de la vie. Je serais tenté de plaindre quelquefois Raphaël, si nous n'avions pas à Rome la voix éloquente de Mgr Bastide, qui le commente avec tant de charme et de clarté. On rencontre à tout moment une admiration qui le barbouille...

« N'ont-ils pas cependant le document le plus naïf et le plus sûr, la délicieuse esquisse de Marc-Antoine, qui nous représente Raphaël assis, enveloppé dans son manteau, dans une salle du Vatican, regardant le mur vide encore où déjà il relit le poème qu'il y veut jeter ? Voilà l'inspiration de Raphaël. Il n'a que faire en ce moment de ses mains ; il crée : *Fiat lux !* Quand il se servira de ses mains il ne créera pas, il travaillera ; ce n'est pas la même chose. Il sera alors un ouvrier actif et calme. On dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Si fait ! par malheur. Tout grand homme a son valet de chambre très dévot, qui l'admire et qui le décrit tel qu'il l'admire, c'est-à-dire tel qu'il le comprend. De là beaucoup de contre-sens et une certaine couche de vulgaire dont les plus belles figures sont enfarinées.

« N'importe, je me réjouis de l'honneur particulier que Raphaël reçoit au Pincio. S'il y a eu sur la terre

douze grands poètes, Raphaël est du nombre. S'il n'y en eut que six, il faut ranger, sans hésitation, parmi cette élite de l'humanité, cet enfant du ciel des cieux, qui a donné au monde tant d'êtres charmants, tant de créatures idéales vivantes, qui a versé dans le trésor de la pensée humaine tant de corbeilles d'immortelles fleurs!

« Quel esprit a fait plus de rêves sublimes, quels yeux ont mieux vu ce mystère de la terre et du ciel, la beauté, et quelle main plus doucement victorieuse a su mieux saisir ces visions célestes et leur donner un corps? En dehors des révélateurs qui sont venus et qui ont parlé positivement de la part de Dieu, rien n'est plus grand que Raphaël d'Urbin, rien n'est davantage ce divin phénomène, ce sens supplémentaire du genre humain qu'on appelle le génie. Raphaël a vécu dans le paradis terrestre quand Dieu visitait la création encore sans reptiles et s'y laissait rencontrer par la créature encore sans péché. »

III

Louis Veuillot possédait lui-même une palette magique au service d'une imagination étonnamment riche et hardie. Les tableaux de toute nature et de toute dimension sont innombrables dans ses livres, quelquefois travaillés avec soin, souvent enlevés de verve avec un bonheur inouï.

Voici comment il peint l'Aurore, après mille autres, dans une simple lettre écrite en courant :

« Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'Aurore, et c'est charmant!

« Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu-rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient.

« Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Figure-toi sœur Olga, dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient par ci par là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre elles sont devenues des ruisseaux et des fleurs.

« Elle fit sa toilette, et se parfuma de tilleul et de foin avec une pointe de sureau ; c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche ; elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid, que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait ! Les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur. »

Saisi tout à coup par le souvenir de sa fille Marie, l'enfant de son cœur, il termine ce gracieux badinage par un sanglot contenu et d'autant plus émouvant.

« Tu sais à quoi je pense en te disant cela, ma sœur, et j'y pensais dans ce moment-là, sans pleurer, me ressouvenant pourtant de la date et de l'heure. Ah ! ma sœur, cet anniversaire est celui de la plus forte et de la plus triomphante prière qui ait été faite pour nous, après celle de notre mère Marie.

« Je continuai donc mon voyage, admirant cette belle nature, et montant plus haut avec un esprit résigné.

« Nous verrons mieux que cela, nous entendrons la prière des anges plus douce que le chant des oiseaux, et dans cette prière nous reconnaîtrons la voix de notre fille Marie. Va, courage, donnons au bon Dieu ce qu'il a voulu prendre, afin qu'il nous prenne aussi, quand même nous ne voudrions pas assez nous donner. Ceux à qui il a pris un tel trésor, malgré eux, et qui ensuite

le Lui donnent, c'est qu'il a résolu de les prendre eux-mêmes, fut-ce malgré eux. »

Nous répéterons volontiers l'exclamation de M. de Pontmartin après cet admirable morceau : « Maintenant lisez cette page, Messieurs les naturalistes, les descriptifs à perdre haleine, et saluez, non pas, Dieu merci ! votre maître, mais le Maître ! »

Dans la *Guerre et l'homme de guerre*, signalons la *Première garnison de Miliana* : Le récit qui va suivre a été fait en 1841, par le colonel d'Illens, vieux soldat de l'Empire, mort en Algérie, sur le champ de bataille, peu de temps après.

« J'étais de l'expédition qui chassa de Miliana Mohammed-ben-Embarrek, lieutenant d'Ab-del-Kader. Notre général se décida sur l'heure à garder cette petite ville, agréablement située, mais qui n'était qu'un monceau de ruines. On m'y laissa avec 1,200 hommes. Je ne m'y attendais pas, je n'avais pu prendre aucune disposition. Il n'y en avait guère à prendre, vu les approvisionnements dont on disposait. On entassa à la hâte des vivres, quelques munitions, quelques outils, et l'armée repartit aussitôt. Je la vis, non sans un serrement de cœur, s'éloigner et disparaître derrière les collines qui entourent Miliana. Ma responsabilité me pesa dès lors douloureusement. Si du même coup d'œil j'avais tout vu et connu le sort de mes malheureux soldats, je serais devenu fou.

« J'examinai en détail notre séjour, je puis dire notre prison ; car nous étions cernés de toutes parts, et l'armée n'avait pas fait quatre lieues que déjà on nous tirait des coups de fusils. L'inventaire des ressources que le lieu pouvait offrir ne fut pas long. Les Arabes avaient brisé tout ce qu'il n'avaient pu emporter, toutes les maisons offraient des traces récentes de l'incendie. Nous trouvâmes trois petites jarres de mauvaise huile, qui furent partagées entre l'hôpital et les compagnies pour l'entretien des armes, et deux sacs contenant quelques centaines de pommes de terre. Pas un lit, pas une natte, pas une écuelle. Abandonnés au milieu du désert, nous n'aurions pas été plus dépourvus. Chaque pas fait à travers ces funestes masures me révélait un nouveau péril. Une odeur infecte régnait partout ; de toutes parts la ville était ouverte à l'ennemi. L'on vint me dire que les spiritueux manquaient pour corriger la crudité de l'eau, que les vivres étaient avariés, qu'ils seraient insuffisants. Mais cette dernière circonstance m'inquiéta peu ; je prévoyais trop que la fièvre et la mort me préserveraient de la famine. Plusieurs de mes soldats étaient déjà souffrants. Je les voyais silencieux, tristes, l'œil abattu : je n'ignorais pas ce qu'annonçait cette attitude ; je connaissais ces regards !

« Nous étions au milieu de juin. Par une chaleur de 30° Réaumur il fallait travailler sans cesse, assainir la ville, réparer les murailles, faire faction, se battre, garder enfin le troupeau, notre unique ressource, que

les Arabes tentaient continuellement d'enlever. La masure que nous appelions hôpital se remplit de fiévreux la plupart couchés sur la terre nue, les plus malades sur des matelas formés de quelques débris de laine ramassée dans les égoûts où les Arabes l'avaient noyée avant de s'enfuir, et que nous avions tant bien que mal lavée. Cependant, jusqu'aux premiers jours de juillet, le moral et la santé se soutinrent. Nous pûmes à peu près suffire aux excessives fatigues qu'exigaient les travaux urgents. Mais juillet nous amena une température de feu. Le thermomètre monta au soleil jusqu'à 58° centigrades. Le sirocco, cet horrible vent qui brise les nerfs, qui étouffe et qui empoisonne, souffla vingt-cinq jours sans relâche. Notre prison devint une fournaise fétide. Les maladies éclatèrent avec une violence formidable : la dysenterie, la fièvre pernicieuse, la fièvre intermittente, tombèrent à la fois sur nous. Beaucoup moururent, personne ne fut épargné. Plus ou moins chacun eut quelque atteinte : tous les officiers, sauf un seul, tous les médecins, tous les administrateurs et employés, tous les sous-officiers et soldats, anciens et nouveaux, acclimatés ou non. A peine, en certains moments, aurais-je pu trouver 150 hommes capables d'un service actif. Les factionnaires que l'on menait à leur poste, il fallait leur donner le bras. Ces pauvres soldats, dont le visage défait s'inondait à chaque instant de sueur, sentaient leurs jambes se dérober sous eux. N'ayant qu'à peine la force de parler, ils disaient péniblement à l'of-

ficier, avec un regard qui demandait grâce : « Mon lieutenant, je ne peux plus aller, je ne peux plus me tenir. — Allons mon ami, répondait tristement l'officier qui souvent n'était pas en meilleur état, un peu de cœur, c'est pour le salut de tous ! Place-toi là, assieds-toi. — Eh bien, oui, répondait le malheureux, content de cette permission, je vais m'asseoir. » On l'aidait à défaire son sac, il s'asseyait dessus, son fusil entre les jambes, contemplant l'espace avec ce morne regard qui déjà ne voit plus. Ses camarades s'éloignaient, la tête baissée. Bientôt le sergent arrivait, et de la voix sombre qu'ils avaient tous : « Mon lieutenant il faut un homme. — Mais il n'y en a plus. Que le pauvre *un tel* reste encore une heure. — *Un tel* a monté sa dernière garde ! Il fallait conduire, souvent porter un mourant à la place du mort. »

« Le colonel avait les yeux remplis de larmes. Braves enfants ! continua-t-il, je n'ai pas eu à punir un seul acte d'insoumission. Mais je ne pouvais leur ordonner de vivre ! Quelques uns devinrent fous. Ceux que la nostalgie avait attaqués, ceux dont le cœur était plus tendre, les jeunes soldats qui se rappelaient une mère, une sœur, une fiancée, furent atteints les premiers et ne guérirent pas. Après eux moururent tous les fumeurs. Le manque absolu de tabac était pour ces derniers la plus cruelle des privations. Mettant à profit je ne sais quels souvenirs, je fis faire comme je pus, avec des feuilles de vigne et une autre plante, une espèce de

tabac qu'ils reçurent comme un présent du ciel. Malheusement mon invention vint trop tard.

« Il fallait tous les jours combattre quelque nouveau danger, satisfaire ou plutôt tromper quelque nouveau besoin. Afin de lutter contre les désastreux effets de la nostalgie, j'avais organisé une section de chanteurs qui, deux fois par semaine, essayaient de récréer leurs camarades, en leur faisant entendre les airs et les chansons du pays. Les uns riaient, les autres pleuraient. On écoutait les chanteurs avec un douloureux plaisir. Quand ils avaient fini, beaucoup regrettaient plus amèrement la patrie absente. Je me demandais si cette distraction, toujours impatiemment attendue, n'était pas plus nuisible qu'utile. Mais je n'eus point à réfléchir là-dessus longtemps ! La maladie et la mort fermèrent la bouche des chanteurs, et les oreilles de ceux qui les écoutaient.

« Je n'avais pas craint la famine : elle nous menaça. Le pain détestable et malsain que nous tirions d'une farine avariée fut près de manquer, faute de boulangers. Comme nos chanteurs, comme nos jardiniers, qui n'avaient pas vu lever leurs semailles, les boulangers étaient morts ou malades. Les compagnies se sont trouvées presque sans officiers, l'hôpital sans médecins et sans infirmiers. Les forts, les faibles, ceux qu'on avait guéris, ceux qui semblaient devoir résister à tout, venaient en masse encombrer cet hôpital d'où j'avais fait enlever tant de cadavres.

« Les Arabes soupçonnaient notre détresse et nous attaquaient sans relâche ; leurs balles venaient mordre ceux que la maladie n'avait point entamés. Nos pauvres soldats faisaient bonne contenance, et l'ennemi était encore notre meilleur médecin. Les fiévreux enviaient le sort de leurs amis qui mouraient d'une blessure. Ils se faisaient conter les traits de courage qui tenaient les Bédouins en respect. Un jour un brave garçon, un carabinier nommé Georgi, se précipita seul au milieu de trente Kabyles qui attaquaient nos avants-poste. Il en perça plusieurs de sa baïonnette et mit les autres en fuite, les contraignant de lui laisser leurs blessés. Ce fut fête dans la garnison et dans l'hôpital, et l'action de Georgi fit plus que tous les médicaments. Mais de telles prouesses étaient rares. Pour poursuivre l'ennemi il fallait plus de jambes qu'il nous en restait. Nous avions à faire beaucoup pour ne pas être bloqués dans nos murs. Au bout de trois mois, vers la fin de septembre, il devenait très difficile de ravitailler les postes avancés. Officiers, médecins, gens d'administration, tout le monde prit le fusil ; je le pris moi-même, et je dus aller à l'ennemi suivi d'une quarantaine d'hommes, la plupart à peine convalescents.

« Tout se tournait contre nous. Les fruits que nous offraient les arbres étaient dangereux et se changaient en poison. L'approche de l'automne n'adoucissait pas cette température qui nous avait dévorés. La mortalité allait croissant. Je remarquai que les Arabes voulant

s'assurer de nos pertes, venaient la nuit compter les fosses dont nous entourions les murs de la ville, et nous en creusions de nouvelles tous les jours! J'ordonnai qu'on les fit plus profondes, et qu'on mit dans chacune plusieurs cadavres à la fois. Les soldats obéirent; mais leur force épuisée ne permit pas qu'ils creusassent bien avant. Un matin, ceux qui devaient remplir à leur tour ce lugubre office vinrent tout effarés me dire que les morts sortaient de terre! En effet, la terre n'avait pas gardé son dépôt. Elle était inhospitalière aux morts comme aux vivants. La fermentation de ces cadavres l'avait soulevée; elle rendait à nos regards les restes décomposés de nos camarades et de nos amis. Imaginez l'effet de ce spectacle sur des imaginations déjà si frappées. Malade moi-même et me traînant à peine, j'allai présider au travail qu'il fallait faire pour enterrer nos morts une seconde fois ; et afin que mes ordres fussent mieux remplis, je continuai désormais de conduire ces convois, chaque jour plus nombreux et plus lamentables. En vain je m'armais de toute ma force : je ne pouvais m'y faire. Je m'étais attaché à ces soldats si bons, si malheureux, si résignés, si braves. Des enfants n'auraient pas mieux aimé leur père ; un père n'aurait pas davantage regretté ses enfants. Je n'ai pu un seul instant m'endurcir à cette douleur, je ne m'endurcirai jamais à ce souvenir?

« Enfin, que vous dirai-je? lorsqu'on est venu nous relever, le 4 octobre, j'en avais enterré plus de huit cents.... Les autres, ceux qu'on emmena ou qu'on

emporta, étaient atteints, et l'on a jalonné le chemin de leurs sépultures. Ni l'art des médecins, ni la joie de leur délivrance, ne les purent remettre. Ceux qui parvinrent jusqu'aux hôpitaux de Blidah ou d'Alger y succombèrent, victimes d'un mal incurable. Au sortir de Miliana, il ne s'en était pas trouvé cent qui fussent en état de marcher quelques heures, pas un qui put porter son sac et son fusil. Lorsque, plusieurs mois après, je quittai l'Algérie pour venir me rétablir en France, il y en avait encore, à ma connaissance, une trentaine de vivants. Qui sait s'ils vivent aujourd'hui ! Je fus un des moins maltraités et je m'en ressens encore.... Eh bien nous n'avons pas cessé de travailler, nous avons mis la place en état de défense, nous avons établi un bel hôpital. Tout le monde jusqu'au dernier moment, a rempli son devoir. Toujours l'ennemi nous a respectés et redoutés. La discipline a été jusqu'au bout parfaite ; l'union, la concorde, le dévouement, n'ont cessé de régner entre nous. Au milieu de nos fatigues, il n'y a eu que vingt-cinq déserteurs, mais tous de la légion étrangère, pas un Français !

« On fut cruel pour nous. Notre martyre contrariait un système auquel on était alors attaché et parlait trop haut contre l'incurie de cette occupation : les rapports officiels gardèrent le silence. On s'est borné à dire que la garnison de Miliana, éprouvée par le climat, « avait été relevée. » *Éprouvée par le climat !...* En effet !

« Moi, pourtant, je reçus un témoignage d'estime. On

exprima le désir de me voir conserver le commandement supérieur de la nouvelle garnison. Quoique bien malade j'acceptai : le devoir parlait, j'étais au courant, je suis un vieux soldat, je n'ai pas plus de raison qu'un autre pour tenir à la vie. Ce qui me creva le cœur ce fut de voir le peu de précautions que l'on prit pour éviter aux nouveaux venus le sort de ceux qu'ils remplaçaient. Miliana était compté comme une *conquête*, on tenait à la conserver... on tenait moins à conserver ceux qui la gardaient. Nous perdîmes encore du monde, moins pourtant que la première fois; mais nous n'obtinmes pas plus de remercîments, et je suis encore lieutenant colonel. Ce n'est pas tout de faire son devoir : il faut être *heureux*. Je ne l'ai pas été. »

Ce récit sobre et en apparence impassible arrive à l'effet le plus poignant par la simple accumulation des détails. Mérimée n'a rien écrit de plus ferme ; on dirait un bas-relief antique ou un épisode de Thucydide. Et ce ne sont pas les mauvais côtés de la nature humaine que le narrateur a minutieusement et implacablement fouillés ; aussi l'impression finale, au lieu d'un pessimisme désespérant, est au contraire généreuse et fortifiante. Les paroles du brave colonel d'Illens élèvent l'âme. Le cœur se serre, mais il compatit et rêve d'imiter cet héroïque et silencieux dévouement.

Mme de Sévigné, dont Louis Veuillot trace un si bel éloge et un si beau portrait en faisant ressortir ce qu'il

y eut de sérieux, de grave, de douloureux et de sincèrement chrétien dans cette vie en apparence si facile, si aimable, si souriante, Mme de Sévigné dont la plume a dessiné tant de jolis croquis, n'eût-elle pas envié ce petit coin d'hiver ?

« Il fait du givre et c'est bien joli. Tout est bordé de perles blanches ; les sapins sont transformés en candélabres, les toiles d'araignées semblent des lambeaux de point d'Alençon accrochés dans les buis et dans les rosiers, les feuilles rouges du houx ont un air d'ailes de papillons ourlées d'argent. Il faut que tu aies quelque chose de bien victorieux, pour que l'on soupire encore après ta maison, en regardant ces merveilles... Les injures sont un givre qui nous décore bien mieux que le givre d'hiver ne décore ici les feuilles de houx. C'est du vrai argent, ça, de l'argent éternel ! »

Les tableaux de genre, à la Téniers et à la Rembrandt, se rencontrent à tout moment, dans la *Correspondance* surtout; la fantaisie de Callot n'y manque pas. Ces petits chefs-d'œuvre qui auraient usé et illustré la vie d'un autre, Louis Veuillot les jette avec une prodigalité de millionnaire, avec l'insouciance de l'écolier qui croque un bout de paysage ou un tambour-major à la marge de ses livres grecs et latins. Ils rachètent amplement quelques détails d'une hardiesse un peu familière ou d'une vivacité sans fausse pruderie, dont pourraient s'offusquer les critiques pointilleux, plus sensibles à la correction de la tenue qu'aux saillies

impétueuses de l'esprit. Il est plus aisé d'en médire que de les égaler.

Que pensez-vous de ces bœufs d'administration qui se piquent de cultiver les muses? « Ils vivent longtemps dans les couloirs, ils en étudient les détours, enveloppés d'une ombre qui leur pèse et dont ils connaissent le prix. Là, peu à peu, fil à fil, le galon de leur livrée primitive se change en galon d'argent, puis de vermeil, puis d'or. La graîne d'honneurs, une fois qu'elle a touché la crasse de leur habit, s'y développe par une végétation soutenue, souvent rapide. Les décorations prennent là-dedans comme les courges dans le fumier. Et ils viennent enfin s'asseoir aux bonnes places du salon dont ils ont longtemps occupé le seuil extérieur, essayant doucement toutes les fausses clefs. Les voilà aux grands conseils, aux grandes magistratures, aux Sénats, crevant de modestie, genre d'impudence qui leur est particulier et qui est particulièrement agaçant. Si tu es modeste, comme tu prends soin de le dire, ô courge! que fais-tu là? » Callot a-t-il mieux saisi les ridicules et les grotesques de l'humanité?

Voici le pendant du fleuriste, de l'amateur d'oiseaux ou de prunes de La Bruyère. L'auteur des *Caractères* eût applaudi à ces jeux de l'auteur des *Libres-penseurs* et de *Ça et Là*.

« Après déjeuner, il faut se promener au grand air; aussitôt je tombe en plein sous l'empire d'une autre

passion, tout aussi violente que celle du *Sub tuum* et bien plus dangereuse : c'est la *bouquinomanie*.

« Tu ne peux t'imaginer avec qu'elle frénésie je bouquine, et dans combien d'excès cela me fait donner. J'y passe des heures, au vent, au soleil, les mains gourdes : rien n'y fait. Je reste là devant les cases, planté sur mes quilles, des bouquins dans mes poches, des bouquins sous le bras droit, des bouquins sous le bras gauche, des bouquins dans les mains, et quels bouquins! les plus laids, les plus sordides, les plus écornés. Si je voulais m'en défaire, il faudrait payer des gants à l'homme qui les enlèverait. J'en rachète que j'ai déjà vendus et revendus. Il y en a que je prends pour le nom de l'imprimeur, d'autres pour le format, d'autres pour leur papier, d'autres pour leur saleté.

« Enfin ma digestion est faite, ma bourse est vide : je rentre à la maison avec des charges de ces horreurs, que je ne sais où fourrer, et qui sont entassées à la hauteur de trois pieds au beau milieu de ma chambre. Je contemple ce spectacle avec honte, je jure de ne bouquiner plus, et je recommence le lendemain. »

L'hôte de Chantilly écrivait pour le grand siècle, le regard sur les anciens et sur la postérité ; Louis Veuillot s'entretient librement avec « son petit frère Eugène ». Il est dans les convenances que la gravure du maître soit plus soignée ; mais le burin du disciple est aussi sûr, sa main peut être plus souple ; son cœur est certainement plus chaud.

Ce qu'il y a d'admirable dans cette verve c'est l'inépuisable fécondité, le trait soudain, le mélange de l'esprit avec le sentiment, du comique le plus irrésistible avec le pathétique le plus sincère. Le rire s'y termine par une larme ; les réflexions les plus élevées sortent d'elles-mêmes du spectacle le plus vulgaire et même le plus burlesque. Les extrêmes s'harmonisent dans cette riche nature. C'est ainsi qu'à propos de quelques plaisanteries voltairiennes de M. de Pompery sur la malpropreté et les poux de Benoît Labre, Louis Veuillot insérait dans l'*Univers* un article où la vigueur du style égale la grandeur de la pensée.

Ainsi répliquait le chrétien aux insulteurs de sa foi. Le bon sens, le bon goût, les saines traditions littéraires ne trouvaient pas en lui un champion moins déterminé et moins victorieux. Sur tous les sujets son esprit étonnamment fertile ouvrait des horizons vastes et lumineux.

Quant aux querelles d'écoles il s'en souciait très peu, non plus que des distinctions et de la rhétorique des genres :

« Ma plume a la bride sur le cou ; mais je l'ai dressée dès longtemps à n'aborder jamais les régions de l'absurde, où sont les domaines propres de la fantaisie. Je n'aime la fantaisie ni dans la conduite ni dans l'art. Je me tiens au réel, et j'y cherche toujours quelque moralité. C'est le devoir suprême de l'écrivain. »

Nul n'a mieux pratiqué cette théorie de l'esprit qu'il donne lui-même :

« A mon sens, l'esprit est un don de voir et de dire juste, mais de dire juste dans un continuel essor d'imagination qui colore, qui anime, qui crée l'originalité en gardant sa simplicité. C'est le style, la chose spontanée et savante avec quoi Madame de Sévigné fait sa lettre, La Fontaine sa fable, Molière son dialogue, Montaigne sa divagation.

« Cette chose-là, cette chose exquise, les ramasseurs ne la ramassent jamais, et parmi ceux qu'on appelle gens d'esprit, beaucoup même ne la savent pas discerner. Ce n'est point l'éclat, ni le coup de feu, ni le coup de dent; c'est la grâce et la fleur de l'intelligence, plus délicieuses qu'ailleurs chez Madame de Sévigné, à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie. Ne confondons pas la minauderie, la grimace et le fard avec l'éclat de santé d'un visage charmant. »

Cette variété fait que les articles, les livres et en particulier les *Lettres* de Louis Veuillot ressemblent à une promenade à travers les merveilles de la nature, de l'âme et de Dieu, dans la compagnie d'un artiste aimable et d'un philosophe chrétien, qui sait les voir, les sentir et les expliquer. Elles ne lassent pas et on y découvre toujours quelque recoin jusqu'alors inobservé. Dans l'arrière-plan, comme repoussoir et comme contraste, on aperçoit la silhouette des vices, des laideurs et des ridicules que le journaliste était né pour

combattre. Les meilleures pages sont quelquefois celles où l'auteur n'a rien de précis et de pressé à dire, parce qu'alors son âme y paraît plus librement et sa verve s'y répand tout entière.

IV

Nous pourrions citer de belles remarques sur la sculpture, sur l'architecture, et sur la musique. Qu'on relise ce que Louis Veuillot a écrit sur les « demoiselles Carpeaux », sur le nouvel Opéra de Garnier, sur les nouveaux pavillons du Louvre ; on sera étonné de la sûreté de son goût et charmé de la manière dont il traduit son impression.

Il comprenait ce que la musique dit à l'imagination et au cœur, beaucoup mieux que ce qu'elle dit à l'oreille ; il analyse néanmoins la *Symphonie pastorale* de l'âpre Beethoven ou le *Requiem* de M. Liguoro avec une clarté et une intelligence que la critique musicale atteint rarement. Citons-en quelque chose, parce qu'à travers l'application particulière on entrevoit aisément la théorie générale.

« Je deviens long sur un sujet où j'ai l'obligation d'être court. Je veux pourtant signaler encore la beauté grave et vraiment recueillie du *Sanctus*. C'est un des morceaux où les compositeurs vulgaires se croient habituellement en devoir de faire tapage, comme s'il était connu et avéré que les anges, dans le ciel, chantent à tue-tête. M. de Liguoro n'a point commis cette faute, et j'affirmerais volontiers qu'elle ne l'a pas même tenté.

Son *Sanctus* est suave, tranquille, presque ecclésiastique. Il se déroule et s'achève paisiblement, comme l'expression normale et accoutumée, comme le souffle même de ces créatures, dont la vie et la félicité est de louer Dieu.

« Le morceau final a le même caractère de religieuse sérénité. La paix sera la consommation de tout. Un dernier chant s'éveille, monte, s'éloigne, expire. Il n'y a plus de terre ni rien de ce qui était de la terre. Ceux qui ont obtenu le pardon, ceux qui ont cru, aimé, pleuré, sont en possession du repos éternel; les réprouvés ont disparu dans le silence de l'abîme; Dieu règne seul au sein de l'immensité peuplée de ses élus. »

On voit que ce fin connaisseur n'était guère partisan de la musique religieuse où abondent les *effets* et où manque la chose essentielle, la foi; non plus que de ces bruits savants et sans idées qui renvoient le public le cœur vide et la migraine au front. La musique canaille mise à la mode par Offenbach ne lui inspirait qu'un profond mépris, comme les chansons de Béranger et les vaudevilles de Scribe et de Sardou. Ses yeux, encore éblouis de l'idéal sublime de *Polyeucte* ou humides des leurs que Racine lui arrache, ne peuvent supporter ces spectacles imbéciles et sales. Il y reconnaît la morale de Molière; mais où est son style?

Louis Veuillot croyait très peu aux encouragements officiels et aux procédés modernes pour éveiller et sti-

muler le génie, ou simplement pour sauvegarder le bon goût. Les grandes expositions cosmopolites et les immenses musées créés partout ne lui paraissaient pas sans graves inconvénients.

« La *Vitrine*, quelle qu'elle soit, ne m'a jamais pu charmer. Vingt et cent objets, dont chacun a son prix et sa grâce deviennent ennuyeux lorsqu'ils sont réunis sous verre. Les *Collections* en tout genre me semblent une des inventions capitales de la sottise humaine, dont le principe est dans la convoitise et l'orgueil. Je ne prétends pas qu'un collectionneur ne puisse avoir toutes sortes de vertus, j'ai bien de la peine à croire qu'il puisse être un homme de génie, et même ce que l'on appelle un homme de goût. Cette manie de la collection vient à l'individu lorsqu'il s'affaisse ; elle se répand dans la société aux époques de décadence. Là où l'on commence à établir des musées, l'on peut dire que la sève commence à tarir, que bientôt il n'y aura plus de chefs-d'œuvre, et qu'avant peu l'art cessera de créer.

« Les *Expositions* sont un autre signe de la même maladie. On s'ennuie de ces vieux chefs-d'œuvre collectionnés. Ils se nuisent par le voisinage, ils atrophient l'esprit d'invention en lui offrant trop de modèles ; et parmi ces modèles le médiocre ne tarde pas à triompher, étant plus accessible au grand nombre. Le besoin du nouveau se fait sentir, on compte réveiller l'invention ; mais l'exposition est un moyen artificiel, violent et redoutable. C'est alors que le médiocre prend empire,

et une révolution, la révolution du mépris, peut créer le despotisme du baroque et du hideux.

« Le souverain jury des expositions n'est pas le mérite, ni le talent, ni la science : c'est la mode. Elle donne la palme tantôt à la platitude, tantôt à la brutalité et à la monstruosité. La platitude obtient le succès de vente, la brutalité et la monstruosité le succès d'opinion. Par les expositions M. B. se roule en carrosse à l'Institut, et M. C. se hisse au piédestal, la pipe au bec. Le nombre des artistes augmente et l'art décroît. Double désastre.

« Les expositions rendent à l'art le même service que la presse rend à la littérature, la tribune à la politique, les théâtres et les cafés-chantants à la musique. Foison de feuilletonnistes et d'articliers, foison d'orateurs, foison de professeurs et d'exécutants en tous genres ; disette d'écrivains, d'orateurs et de compositeurs. »

Quel est le but de l'art ? Le grave Cousin, M. Lévêque et dix autres à leur suite ont trébuché sur cette question pourtant très simple. Louis Veuillot la tranche sans peine, avec son bon sens chrétien.

La fin directe de l'art et de l'artiste, la fin nécessaire et physique de leurs œuvres, c'est de produire en nous l'émotion esthétique par la vue du beau. Mais cette fin immédiate et formelle reste toujours soumise à la grande loi qui oblige l'homme à ne jamais fuir et à ne jamais compromettre sa fin dernière ou la fin dernière de ses

semblables. Le peintre et le poète rendront compte de leurs toiles et de leurs vers tout aussi bien que de leurs autres actions humaines. C'est un emploi raisonné de leurs puissances dont ils sont responsables. L'esthétique est donc distincte, mais non indépendante de la morale et de la religion ; elle leur est subordonnée. C'est un devoir rigoureux pour l'artiste de ne jamais les combattre ; c'est un honneur et un avantage de les servir. « L'art, dans sa source, est un don que Dieu a fait à l'homme pour le comprendre ; et dans sa forme, un langage dont l'homme doit se servir pour confesser, louer et adorer le créateur. Tout autre emploi de l'art est vain ou funeste. On sait comment en a usé la liberté humaine. »

L'artiste qui se montre à chaque pas dans la vie de Louis Veuillot, à chaque page dans ses œuvres n'est point tel qu'on se figure parfois l'artiste contemporain, les cheveux au vent, le caprice pour guide, Cydalise au logis, affamé de bruit ou en quête d'argent et de protecteurs. Il en avait l'impressionnabilité vive, l'intelligence ouverte à toutes les idées vraies, l'imagination prompte à revêtir de couleurs et de symboles ce qui passait devant son âme, l'émotion communicative, le facile enthousiasme pour l'idéal entrevu, le mépris enfin des trivialités de l'existence. Mais la religion, en lui ouvrant les yeux et en purifiant son cœur, lui avait fait chérir tous ses devoirs d'homme, de fils, de frère, d'époux, de père, d'ami et de citoyen ; ces devoirs austères lui apparaissaient non seulement vrais et bons, mais supé-

rieurement beaux. Rien n'avait été brisé dans sa robuste nature ; tout avait été redressé, fortifié et dirigé en haut, jusqu'à cette sphère privilégiée où l'œil s'illumine de surnaturelles clartés.

Au-dessus de la beauté physique et de la beauté intellectuelle, il plaçait la beauté morale ; sans rien sacrifier des premières, il voulait conquérir celle-ci dans son éternelle splendeur. Au lieu d'être le ménestrel qui jette sa chanson aux échos, follement épris de tout fantôme qui brille, ou bien le chevalier errant qui dépense les trésors de son courage aux aventures, aux tournois, à la petite guerre de l'ambition ou de la galanterie, l'auteur du *Parfum de Rome*, de *Corbin et d'Aubecourt*, du *Droit du Seigneur*, de *Çà et Là*, des *Mélanges* et de la *Correspondance*, l'intrépide rédacteur de l'*Univers* a voulu consacrer uniquement la surabondance de son esprit et les ressources de sa guerroyante nature à servir Dieu, l'Église et la France ; c'est la plus haute et la plus belle des vocations ; celui qui la remplit dignement est hors de pair.

« Cette voie est la plus large de toutes, on y peut user de tout, même de la vie réelle ; mais alors la vie réelle fournit des êtres nobles et réellement vivants. La lumière de vérité ne montre rien de grand qui ne soit vrai, et rien d'humble qui ne soit beau. Il n'y a plus de vertu plate ni d'héroïsme faux ; il n'y a plus rien de guindé, plus rien d'ennuyeux ; partout se répand l'éclat des bons et doux sourires, partout s'ouvre la source des

saintes larmes : et quiconque voudra parler ce langage, je le défie bien de ne rencontrer que des cœurs qui n'entendent pas ! »

Comme il arrive toujours, le talent de Louis Veuillot grandit par la lutte au niveau des immortelles causes qui l'avaient conquis. Il en sera de même pour sa gloire. Les bruits vulgaires qui la couvrent tomberont peu à peu et dans quelque temps elle retentira dans l'histoire à l'unisson des plus pures et des plus belles.

Il a pu écrire de lui-même, en restant modeste : « Dans ce beau partage des dons qui font l'artiste, je n'ai reçu qu'un maigre lot. Tel qu'il est pourtant, et même sur l'ingrat terrain où mon ingrat instrument s'exerce, j'ai plus d'une fois goûté la joie de l'art. J'ai senti que je servais, j'ai senti que j'aimais, j'ai senti que j'ouvrais des esprits et des cœurs et que j'y laissais quelque chose de bon. Et dans d'autres rencontres, j'ai senti que plus d'un ennemi injuste et arrogant se retirait, emportant une marque vengeresse. Et je crois, en vérité, que je n'échangerais pas, contre les rentes les plus victorieuses, cette pauvre plume qui ne m'a pas toujours trahi. »

Edouard Drumont rend au caractère, au génie, à la foi et à l'influence de Louis Veuillot un témoignage vibrant qui les honore l'un et l'autre. A ses yeux, la vocation du journaliste fut de montrer au monde ce que peut être un vrai chrétien.

« Jamais homme ne fut mieux organisé pour une semblable tâche. Le style des maîtres d'autrefois semble s'être transmis directement à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime ou familier. Louis Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et La Bruyère : il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. A chaque pas on rencontre des tours charmants, des bonnes fortunes d'expression incroyables, des surprises de phrase ravissantes, des traits mordants, des aperçus délicats et fins. Un mot suffit à Veuillot pour peindre, pour flageller, pour terrasser, pour attendrir, pour faire justice, dans une raillerie, d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage. Il y a tels de ces portraits en dix lignes qui resteront aussi longtemps que certains caractères de La Bruyère. »

Il faut reconnaître que la justice a marché plus vite pour Louis Veuillot qu'on ne l'aurait espéré. Joseph de Maistre a dû attendre bien plus longtemps. Le concert d'éloges qui commença le lendemain de sa mort et sur son tombeau n'a pas discontinué. Aujourd'hui ses œuvres sont probablement les plus lues du siècle par les connaisseurs. Elles sont trop hautes pour être jamais populaires. Quand on est familiarisé avec elles on en

reconnaît vite la trace chez les journalistes, les critiques, les conteurs, les romanciers et même les philosophes à la mode. Contester la valeur de l'écrivain paraîtrait absurde ; l'envie même ou la rancune, s'il en reste, sont réduites à se taire. Nous espérons avoir montré que l'homme était encore supérieur. Disons mieux : l'un est le fidèle portrait de l'autre.

CONCLUSION

Pour faire apprécier la douceur du miel, l'analyse scientifique, les descriptions opulentes et les dissertations érudites peuvent être bonnes ; mais il y a un moyen plus efficace : c'est de prendre un rayon et de le déposer sur la langue. L'âge, le tempérament, l'humeur, les préjugés, la mauvaise foi elle-même, ne peuvent résister à cette démonstration. Elle ne cesse d'être pleinement victorieuse que si la maladie a ruiné les organes. C'est à cette méthode, un peu primitive peut-être, mais expéditive, que nous avons eu le plus recours dans cette étude, en citant si largement et si fréquemment Louis Veuillot. Nous espérons qu'on ne s'en plaindra pas. Il faut, d'ailleurs, quelque désintéressement pour mettre ainsi l'or fin à côté du cuivre vulgaire ; l'amour-propre d'auteur n'a guère à espérer de ce voisinage.

Avant de finir, nous avons cherché un morceau qui fût la confirmation vivante de ce que nous avons dit, quelques pages où retentît le son plein de l'âme que nous avons essayé de faire connaître. Nous voudrions un passage assez court pour être cité en entier, assez

long pour mettre en évidence l'habileté instinctive ou acquise avec laquelle le grand écrivain savait combiner un récit, un article, une fantaisie et conduire vivement le lecteur jusqu'à l'impression finale qu'il voulait éveiller et laisser dans son esprit, comme une semence dans le sillon.

Les pages magnifiques ne manquent pas. Ici l'ironie darde ses traits acérés ; là une verve pétillante jaillit en fusées et retombe en pluie d'étincelles ; ailleurs l'indignation gronde comme un tonnerre et s'élève jusqu'à la plus majestueuse éloquence ; parfois l'émotion poignante étreint le cœur ou bien un attendrissement communicatif le pénètre doucement, comme une pluie tiède détrempe la terre ; souvent une imagination riante se joue en capricieuses arabesques ou bien la sensibilité s'épanche comme un flot paisible au soleil. Nous n'aurions donc que l'embarras du choix. Mais quelques-unes de ces pages ne peuvent être détachées sans perdre une partie de leur sens et de leur beauté ; la plupart ne mettent en relief qu'un des mérites de l'écrivain et ne disent rien de l'homme. Enfin il nous a semblé que le récit intitulé *La Chambre nuptiale* convenait, plus que tout autre, à notre but. « Rien de mieux, dit Sainte-Beuve, n'a été écrit dans notre belle langue française. » Le voici ; ce sera le bouquet final.

« ... Mon cœur battait quand je descendis de voiture à la porte d'Henri. J'allais le revoir après quinze ans

d'absence. Nous avions été compagnons de marches et de cavalcades, compagnons de clairs de lune et de levers de soleil, compagnons de fêtes, de lectures, de rêveries, d'opinions, de chimères ; enfin, compagnons de vingt ans. Nous nous étions assis à la même table, la dernière fois, pour le festin de ses noces, et le lendemain, au milieu de cette grande fête de sa vie, je lui avais dit adieu. Dérobant une heure à sa joie, il était venu me conduire, seul, bien loin, ne pouvant me quitter, ni cesser de me parler de son bonheur. Je l'avais laissé l'homme le plus heureux du monde, au comble de ses vœux, bien établi, plein de confiance, plein de projets. Il ne songeait qu'à parer sa femme, qu'à embellir sa maison, qu'à planter son jardin. Je verrais comme ses enfants seraient bien élevés, il me les amènerait, je serais parrain du second, tout au moins du troisième... Depuis quinze ans, nous ne nous étions point revus ; depuis cinq ans, à peine nous étions-nous écrit !

« Cependant je n'ignorais pas qu'il avait prospéré, que sa vie était paisible, qu'il m'aimait toujours. Je savais, et j'en étais encore plus charmé, qu'il connaissait et qu'il aimait Dieu, et que je retrouverais dans l'ami de ma jeunesse un bon chrétien, un fervent catholique, un frère.

« Sa maison était celle où je l'avais laissé. Il l'habitait depuis le jour de son mariage. Que de visites nous y avions faites avant ce jour ! Que de conseils et de délibérations entre nous, pour la rendre digne de la souveraine qu'on y attendait !

« Une vieille servante m'ouvrit : — Quoi ! c'est vous, monsieur ! Je la regardai. — Quoi ! Madelon, c'est vous, m'écriai-je à mon tour. Avez-vous été malade, ma chère ? — Ah ! poursuivit Madelon, j'ai fait la maladie de tout le monde, et j'ai quinze ans de plus qu'il y a quinze ans. Je suis arrivée de quarante-cinq à soixante, toujours sur mes jambes... Mais ne vous inquiétez pas, je sais encore faire la galette de sarrazin. C'était son grand talent, que nous avions souvent célébré. Je lui promis mon appétit d'autrefois.

« — Et Henri, comment va-t-il ? — Il va bien, monsieur ; il a fait comme vous : il a oublié de vieillir. Qu'il sera content de vous voir ! Il ne manque pas de parler de vous quand je lui sers quelque chose que vous aimiez. Venez ; il est là haut, avec madame, dans la chambre bleue ; vous savez, la chambre nuptiale, comme vous disiez... Étiez-vous gai dans ce temps-là, monsieur ! Vous avez tout de même l'air plus rassis.

« Madelon avait toujours trouvé quelque chose de très plaisant à ce mot de *chambre nuptiale*. Elle n'était pas parvenue sans peine à le prononcer correctement, et depuis quinze ans elle continuait d'en rire, sans savoir pourquoi.

« — Quelle drôle de chose, Monsieur, poursuivit la bonne créature, en s'arrêtant pour reprendre haleine sur les marches de cet escalier, qu'autrefois elle franchissait quatre à quatre comme nous ; quelle drôle de chose, cette jeunesse, pour avoir comme ça des mots et

des idées qui font rire! En disiez-vous avec M. Henri! Il y en a qui me reviennent et qui me dérident encore. Peut-être que ça ne serait pas de même aujourd'hui. Vous ne le diriez plus ou je n'en rirais plus. La peine nous arrive de tant de côtés dans la vie de ce monde! Le souci finit par faire son nid en dedans de nous, et nous restons tristes même sans sujet de chagrin. Ça se prend à tout le tempérament, monsieur; et j'ai peur que vous n'aimiez plus mes galettes.

« La marche lourde de Madelon s'accordait trop avec sa philosophie pour que l'une et l'autre ne fissent pas sur moi une certaine impression. Je me trouvai vieux tout à coup, dans cette maison et dans cet escalier où je me souvenais d'avoir été si jeune. J'y avais senti mes jarrets plus souples, mon cœur plus allègre. Madelon me mettait un poids de quinze ans sur les épaules.

« J'entrai sans me faire annoncer dans la chambre bleue. Henri me sauta au cou. C'était toujours lui; c'était cet œil pétillant, ce cœur vif que j'avais tant aimé. Le moment d'après, ce premier feu éteint, il me sembla que je ne le reconnaissais plus. Sa taille svelte et droite s'était épaissie et courbée; sa parole si rapide était devenue lente; le temps avait fait son sillon sur ce front dégarni de son abondante chevelure; front paisible autrefois, et maintenant grave. Plus de flamme de gaieté dans ces yeux, qui désormais avaient trop regardé la vie.

« Je me rappelai qu'Henri, jadis, se plaignait de ne pouvoir dompter au fond de son âme l'opiniâtre sentiment du ridicule. — J'ai trop envie de rire, disait-il; j'ai un démon qui me fait remarquer les grimaces des gens qui pleurent, même quand je les aime et quand je les plains. Ah ! je n'eus pas besoin de lui demander son histoire pour savoir qu'il avait pleuré à son tour, que ce sentiment de l'ironie était dompté, cette flamme du rire à jamais éteinte.

« La femme d'Henri m'avait moins vu. Elle ne put pas, sans un petit effort, se rappeler ma figure et mon nom. Et moi, partout ailleurs, je lui aurais parlé sans la reconnaître. Dans ma mémoire, c'était la fée de la jeunesse, vêtue de gaze, couronnée de fleurs, abordant la vie le sourire aux lèvres, par les chemins verts du printemps. Un cœur que rien n'a froissé, des regards qui n'ont vu rien de triste, un esprit qui n'a point conçu d'alarmes des oreilles qui n'ont entendu que de douces paroles, des mains qui n'ont porté que des bouquets : tout le matin, toute la fleur, toute la promesse de la vie ! Ainsi elle m'était apparue le jour de son mariage, chrétienne, femme, enfant tout ensemble, harmonie de beauté, de foi, d'amour, de candeur; sérieuse parce qu'elle croyait, heureuse parce qu'elle aimait, radieuse parce qu'elle ignorait...

« Après quinze ans, c'était une épouse vieillie aux soucis du ménage, une fille en deuil de sa mère, une mère en deuil de ses enfants. Sur son visage pâli, le

torrent des larmes avait creusé plus profonde la trace des années; dans son cœur soumis à la croix, elle étouffait l'inconsolable sanglot de Rachel. Je me rappelai que nous l'appelions *Stella matutina*. Maintenant, pensai-je, c'est *Mater dolorosa* qu'il faudrait dire.

« Et, dans ce moment, mes yeux qui parcouraient la chambre bleue et qui ne la reconnaissaient plus s'arrêtèrent sur une image de la Mère de douleurs, au cœur percé de sept glaives.

« Henri pria sa femme d'aller chercher ses enfants qu'il voulait me montrer. J'avais achevé l'examen de la chambre bleue. — Je ne retrouve ici, dis-je à mon ami, quand nous fûmes seuls, que ton visage et ton cœur. Nous avions fait de la chambre un musée qui n'est pas celui que je vois. — Le goût de l'esprit, me répondit-il, avait arrangé cette ancienne décoration : peu à peu elle a été remplacée par le goût et par les besoins du cœur, qui sont la prière et le souvenir. Ni toi ni moi n'avions songé au Crucifix : le voilà. A l'endroit qu'il occupe se trouvait, si tu t'en souviens, la Diane chasseresse : elle nous aurait moins consolés quand la mort est venue ici allumer ses flambeaux ! J'ai donné à ma femme cette image de Marie au pied de la croix, et elle a remplacé je ne sais quelle gravure poétique, après la mort de notre premier enfant. Ce dessin, au-dessus de la toilette, où était la grande fête de Watteau, représente la tombe de mon père dans le cimetière de son village; c'est par là

que j'ai commencé de bâtir, et les cyprès qui entourent l'édifice sont les premiers arbres que j'ai plantés. A côté est le portrait de la mère de ma femme. Elle est morte dans cette chambre, que nous seuls pouvons habiter désormais. Ces autres portraits sont maintenant ce qui nous reste de presque tous les êtres chers qui nous ont élevés, qui ont travaillé et souffert pour nous, et si tendrement pris soin de notre bonheur. Cet ange qui s'envole au ciel est le second enfant que Dieu nous a repris, notre chère petite Thérèse. Nous l'avons perdue l'année dernière à six ans. Elle s'est écriée : — Dieu! Dieu! où est Dieu? Je veux aller à Dieu! — Et elle a emporté les derniers jours heureux de sa mère.

« Les yeux d'Henri se remplirent de larmes. Troublé moi-même, je promenai silencieusement mes regards sur tous ces souvenirs funèbres. Mon ami comprit ma pensée : — Oui, frère Louis, me dit-il en me serrant la main, voilà ce que devient une chambre nuptiale; au bout de quelques années, c'est un mémorial de deuil, écrit du doigt de la mort. Mais, ajouta-t-il avec la forte foi du chrétien, grâce au Christ éternel, ni l'infamie, ni l'aversion, ni le désespoir ne sont entrés ici ; et que savons-nous si ce n'est pas la douleur qui nous a conservé, au contraire, l'amour, la confiance et la paix ? »

Cet émouvant récit n'est-il pas un écho de l'âme et de la vie de Louis Veuillot? Qu'on relise maintenant dans le

même recueil le *Vol de l'Ame* dont le début est si frais et si riant, le dénouement si religieux et si magnanime ; la *Confession de Sauret* dans les *Odeurs de Paris*, d'un pathétique sombre et poignant ; la dramatique histoire du manufacturier Pigeot dans les *Libres Penseurs*, ou la mort d'un missionnaire dans *Rome pendant le Concile*. C'est toujours de la grande éloquence, parce que c'est toujours le son d'une âme puissante et ordonnée, que toute misère émeut, que toute injustice révolte et que tout héroïsme enlève.

Tel a été Louis Veuillot, tel il apparaît dans ses *Mélanges* de journaliste, dans ses œuvres polémiques, dans ses livres de fantaisie et d'érudition, dans sa *Correspondance* et enfin dans le souvenir de ceux qui l'ont approché de près et réellement connu. Sa souplesse merveilleuse a excellé dans les genres les plus divers et la délicatesse de sa sensibilité a égalé, surpassé peut-être la verve de son esprit et la richesse de sa langue. Sa vie est plus touchante et plus admirable que ses livres.

Hautement, sincèrement et constamment fidèle à toutes les pratiques de la foi, il a connu et fait admirer ce qu'il y a de plus dévoué dans la piété filiale, de plus idéal et de plus chaste dans le mariage, de plus aimant dans l'affection fraternelle, enfin de plus élevé, de plus tendre et de plus fort dans l'amour paternel. Prodigue de son cœur et des trésors de sa nature exquise envers ses nombreux amis, il a su rendre justice à ses adversaires

et pardonner à ses ennemis. La France qu'il a si loyalement servie peut en être fière.

Le faire connaître tel qu'il fut et non pas tel que l'ont dépeint tant de plumes intéressées ou ignorantes, c'est le faire aimer. Il fut non seulement un polémiste de génie et un penseur original, mais un noble caractère et un grand chrétien. Il sera au premier rang des grandes figures de ce siècle. Ses écrits, d'une beauté saine et vigoureuse, seront un des remparts de la religion et de la langue. Les faire lire, c'est réagir contre la barbarie littéraire et morale qui nous menace. C'est travailler à réparer les ruines du passé, à consoler les tristesses du présent et à former les gloires de l'avenir.

Tout cela c'est beaucoup sans doute ; nous devons cependant ajouter quelque chose de meilleur et de plus consolant.

Lorsqu'il entend vanter la plupart des morts illustres, surtout les écrivains, un sentiment de terreur invincible envahit le chrétien. Quelle a été la valeur morale de ces vies ? Quels fruits ont porté ces œuvres ? Quelle récompense, enfin, ou quel châtiment les unes et les autres ont-elles reçu pour l'éternité du Juge infaillible ?

Louis Veuillot ne cause pas ces inquiétudes. Il n'a caressé aucun vice, propagé aucune erreur, flatté aucune passion, ménagé aucune injustice, favorisé aucune hypocrisie, trahi ou amoindri aucune vérité, cédé devant aucune tyrannie, poursuivi aucun intérêt d'argent ou de gloire. L'amour de Jésus-Christ et de

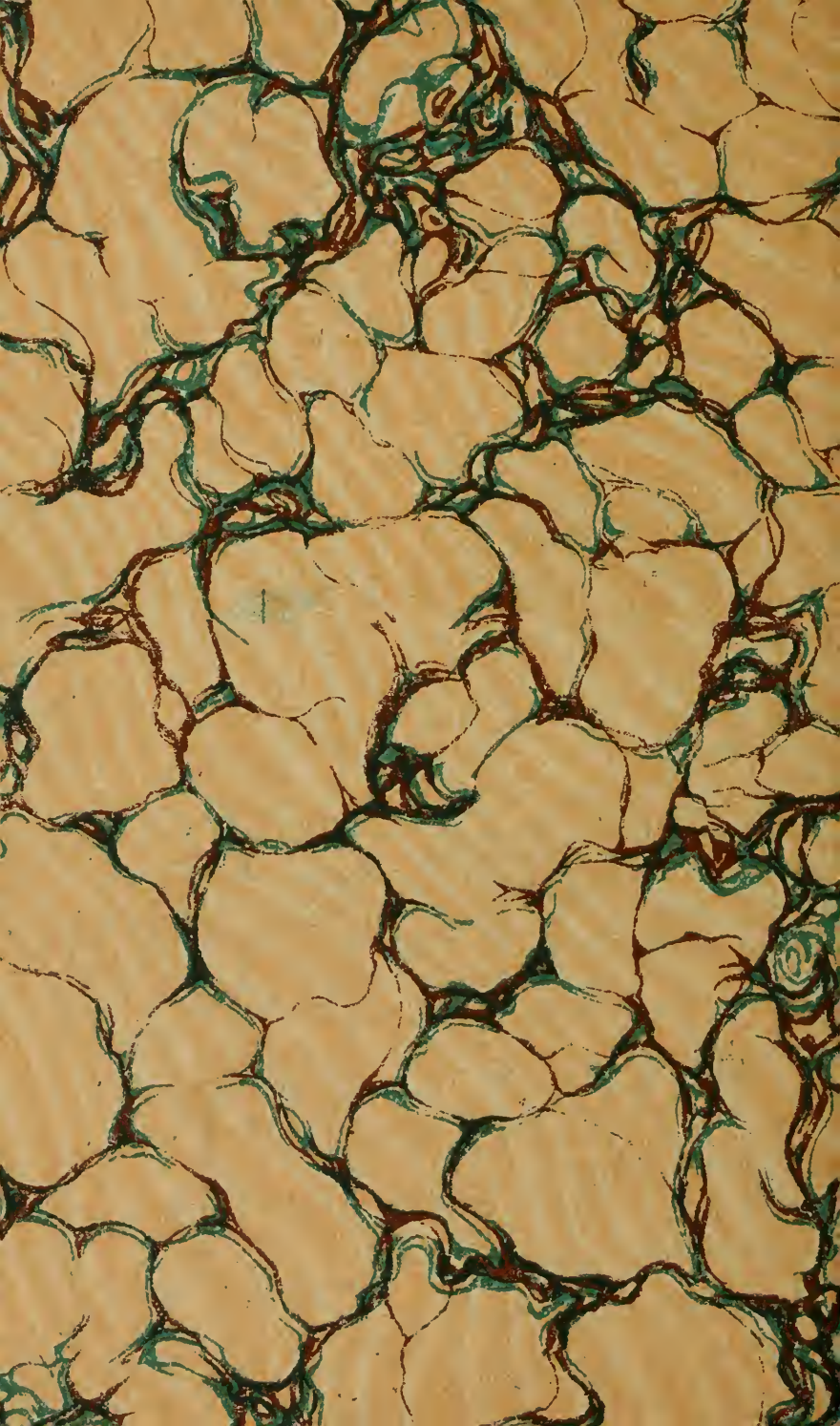
l'Église remplit sa vie et ses livres, et le lecteur peut répéter avec confiance ces vers que le grand athlète écrivait, dans la joie et la sincérité de sa conscience, comme épilogue de *Çà et Là*, comme conclusion de sa vie et comme épitaphe pour son tombeau :

Placez à mon côté ma plume ;
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7
Les Origines 11
La Conversion 31
Jésus-Christ 69
La Famille 97
Les Amis 149
L'Univers 195
L'Art 237
Conclusion 285

ABBEVILLE, TYP. ET STÉR. Vᵉ RETAUX. — 1893.